

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

TRENTÉ-NEUVIÈME ANNÉE.

TOME CENT-DIX-SEPTIÈME

Septembre-Décembre 1914.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1914

D
I
.R6
t. 117
1914

H
~~73282~~
117
2 June '15.

129218
NTUOMIWAQ
303.100
YRARELI

REVUE
HISTORIQUE

✓



A NOS LECTEURS

L'Appel des Allemands aux nations civilisées.

Nos lecteurs excuseront le retard de la *Revue historique* et la dimension réduite de la présente livraison. Notre imprimeur et la plupart de ses ouvriers ayant été appelés sous les drapeaux, le travail a d'abord été complètement interrompu; il reprend lentement et, sans doute, tant que durera la guerre, nous ne pourrons remplir qu'en partie nos engagements envers nos abonnés et nos lecteurs. Ils voudront bien prendre patience et nous faire crédit.

Nous n'en dirions pas davantage et, fidèles à l'esprit d'impartialité qui n'a jamais cessé d'animer la Direction de la *Revue historique*, nous voudrions éviter de nous engager dans des polémiques de presse sur les origines de la guerre et sur la manière dont elle nous est faite, s'il n'était nécessaire de répondre à l'extraordinaire Appel des Allemands aux nations civilisées. Dans ce manifeste, on ne craint pas de nier¹ que l'Allemagne ait « provoqué » la guerre; qu'elle ait « violé criminellement la neutralité de la Belgique »; que les troupes allemandes « aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcées par la dure nécessité d'une défense légitime »; qu'elles aient « brutalement détruit Louvain »; qu'elles « fassent la guerre au mépris du droit des gens ». On laisse entendre que les déclarations faites par les ambassadeurs et les ministres de la Triple-

1. Nous empruntons nos citations à la traduction française du document original qui a paru dans le journal *le Temps* à la date du 13 octobre 1914. Les noms des quatre-vingt-treize ont été donnés dans le numéro du 16 octobre.

Entente depuis le 27 juillet jusqu'au 4 août sont mensongères; que l'enquête ordonnée par le gouvernement belge sur les atrocités commises par les envahisseurs est un « faux témoignage », et l'on traite d' « hypocrites » ceux qui ont pris les armes pour la défense du droit des gens et pour le respect de la foi jurée. Cet Appel est signé par quatre-vingt-treize littérateurs, savants, artistes, professeurs, la plupart renommés, quelques-uns même illustres.

C'est avec une douloureuse surprise que nous avons trouvé les noms de MM. Deissmann, Albert Ehrhard, G.-A. von Harnack, Alois Knoepfler parmi les théologiens; K. Vollmöller, U. von Wilamowitz-Moellendorf parmi les philologues; Lujo Brentano, W. Sombart, G. von Schmoller parmi les économistes; Paul Laband parmi les juristes; enfin H. Finke, K. Lamprecht, Max. Lenz, Ed. Meyer, M. Spahn parmi les historiens. Tous sont des érudits de profession, rompus à la critique des textes; par leur méthode rigoureuse, ils ont renouvelé des parties importantes de l'histoire ancienne, médiévale et moderne. Placés en face d'un très grave problème d'histoire contemporaine, ils ont oublié tout à coup, et comme s'ils obéissaient à une consigne, les principes mêmes de leur enseignement et de leurs livres. Ils semblent n'avoir admis dans leurs dossiers que des documents allemands; ils ignorent ou disqualifient sans cause les dépositions de leurs adversaires et, après un examen incomplet, superficiel et partial, ils proclament solennellement ce qu'ils disent être la vérité et qui n'en est que le travestissement. Tous les textes connus jusqu'ici, qu'ils viennent d'Angleterre, de Russie, de Belgique ou de France, ou qu'ils émanent des représentants officiels du gouvernement impérial lui-même, tous, du moins ceux dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, ne concordent-ils pas en effet pour prouver que c'est l'Allemagne qui, pour appuyer la politique autrichienne en Orient, a déclaré la guerre à la Russie et à la France; que la Belgique, envahie dès le début des hostilités contre tout droit, ainsi que

l'a déclaré le chancelier de l'Empire en plein Reichstag, a demandé l'appui de l'Angleterre et de la France, garantes de sa neutralité, contre l'Allemagne qui la violait en forgeant de misérables prétextes; que c'est alors enfin et seulement alors que l'Angleterre a pris la résolution de joindre toutes ses forces à celles de la France et de la Russie pour défendre un petit pays neutre contre l'injuste et brutale agression d'un grand empire? La guerre n'a pas été imposée à l'Allemagne par la jalouse de ses voisins, comme on le répète à satiété de l'autre côté du Rhin; elle a été voulue par l'Allemagne, préparée par elle avec une persévérance et une absence de scrupules vraiment stupéfiantes, déclarée par elle à son heure; c'est elle qui lui a imprimé ce caractère de férocité qui étonne ses amis et excite l'indignation du monde entier.

Ceux qui ont assisté aux événements de ce qu'on appelait hier encore l'Année terrible (comment qualifiera-t-on celle-ci?) ou qui ont pu s'en faire une idée exacte d'après les livres ont gardé le souvenir ou se sont formé l'image d'une guerre menée par l'Allemagne avec une rigueur scientifique, une dureté inflexible, mais néanmoins avec ce reste d'humanité qu'on devait attendre d'un peuple cultivé, qui s'attribuait le mérite d'une moralité supérieure à celle de tous les autres. Les actes de violence qu'on lui a justement reprochés pouvaient passer pour être les conséquences fatales de l'état de guerre; toute armée a ses pillards et ses bandits. Les instincts les plus sauvages ont été contenus alors par une discipline qui épargnait d'ordinaire les innocents. Aujourd'hui, ce sont les chefs eux-mêmes qui commandent et qui dirigent les innombrables attenats contre la vie et les biens des populations désarmées. En 1870, les Allemands, après avoir détruit la bibliothèque de Strasbourg et brûlé la cathédrale, ont pu prétendre que les obus sont aveugles et qu'ils tombent où ils peuvent¹, tout comme il y a quelques semaines ils ont

1. Voir la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1871, p. 151 et 235.

essayé de s'abriter derrière des raisons militaires pour expliquer le bombardement de la cathédrale de Reims; mais à Louvain, ils étaient maîtres de la place, et c'est en vertu d'ordres précis qu'ils ont détruit méthodiquement la bibliothèque, la cathédrale et les plus riches parties de la ville. Un aviateur allemand est venu tranquillement voler au-dessus de Paris et lancer sur Notre-Dame une bombe incendiaire. Et qu'a-t-on fait de Termonde, d'Arras, de Lille, d'Ypres, de tant de villes ouvertes, de tant de villages, détruits sans motifs et sans excuse? Ces crimes contre la civilisation n'ont pas ému les quatre-vingt-treize. « Si dans cette guerre terrible », déclarent-ils, « des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement, mais nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes. » En quoi l'incendie de Louvain et de Reims pouvait-il empêcher la défaite d'une armée allemande et faut-il que la voix de l'humaine pitié soit étouffée dès que le canon tonne?

Quel changement s'est donc opéré dans la mentalité du peuple allemand? Ses sentiments d'honneur et de vertu n'ont-ils pas été corrompus par l'excès de ce « militarisme » que glorifie l'Appel aux nations civilisées, et sans lequel, paraît-il, « la civilisation allemande serait anéantie depuis longtemps »? Question redoutable, à laquelle il faudra bien que les Allemands répondent autrement que par des dénégations sans preuve ou par des affirmations mensongères. Car un jour viendra où ils devront faire leur examen de conscience et se demander s'ils ne sont pas les premières victimes de ce militarisme avide de domination, de rapine et de sang, s'ils sont demeurés, ainsi qu'ils le prétendent, « un peuple auquel l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer ».

Ch. BÉMONT. Chr. PFISTER.

LES
ARTISANS ET LEUR VIE EN GRÈCE
DES
TEMPS HOMÉRIQUES A L'ÉPOQUE CLASSIQUE
LE SIÈCLE D'HÉSIODE.

'Ημῶν φύεται ἔκαστος οὐ πάνυ ὅμοιος
ἔκάστῳ, ἀλλὰ διαφέρων τὴν φύσιν, ἄλλος
ἐν τῷ ἄλλου ἔργου πρᾶξιν.

(Platon, *Rép.*, II, p. 370 a).

Un des problèmes les plus ardus, mais un des plus importants à résoudre, que soulève l'histoire de la civilisation grecque est celui qui concerne l'institution et le développement de la division du travail social, en particulier du travail industriel. En effet, la division du travail n'est pas seulement un fait intéressant en tant que facteur du progrès économique : il est bien évident, — et c'est un principe déjà posé par Platon et par Xénophon¹, — que la spécialisation des ouvriers est le seul moyen d'obtenir à plus bas prix des produits de meilleure qualité; mais le désir d'arriver à ce résultat ne saurait être considéré comme le point de départ de la spécialisation ; une telle théorie donnerait trop de prise à l'objection où se heurte n'importe quel essai d'explication finaliste, en supposant à priori une netteté de conception que l'expérience seule peut donner; si le progrès de la civilisation

1. « Les produits se font mieux et plus facilement quand chacun fait... la besogne la plus conforme à ses aptitudes, sans se préoccuper du reste. » (*Rép.*, II, p. 370 c.) Cf. encore *Euthydème*, p. 279 et suiv., etc. — Des idées analogues sont exprimées dans la *Cyropédie*, VIII, 2, 5-6, et 5, 1-6 : « Il est impossible, dit notamment Xénophon, qu'un homme qui exerce à la fois plusieurs métiers les fasse tous bien... Un homme dont le travail se borne à un ouvrage restreint doit nécessairement y exceller. »

est une conséquence nécessaire de la division du travail, il n'a pu, — du moins à l'origine, — en constituer la fin¹. C'est ailleurs que dans un idéal à réaliser qu'il faut chercher la condition nécessaire à la production de ce phénomène social : on ne peut la trouver que dans un commencement d'organisation de la société². En effet, — pour négliger le côté théorique de la question³, — il est clair qu'un travailleur ne peut se spécialiser qu'en raison de la certitude où il est de pouvoir compter sur la collaboration d'autres travailleurs : on n'imagine pas un forgeron fabriquant des socs sans s'être assuré qu'un autre ouvrier construit en même temps des corps de charrues en nombre égal, ni même confectionnant un objet quelconque sans être certain qu'il pourra l'échanger contre d'autres produits, indispensables à son existence. Les divers métiers ne peuvent donc se constituer que par une sorte d'entente au moins implicite entre les travailleurs ; et la spécialisation, qui force chacun à ne produire lui-même qu'une infime partie de ce qui lui est nécessaire, ne peut s'établir au sein d'une collectivité que dans la mesure où des relations constantes existaient déjà entre les individus qui la composent. Si la division du travail est la cause d'un progrès économique, elle est elle-même le résultat d'un progrès social. Par conséquent, il n'est pas de méthode plus sûre, pour calculer la puissance du lien social dans un milieu quelconque, que de déterminer le degré qu'il a pu atteindre dans la spécialisation progressive des travailleurs et dans l'organisation du travail. Si l'on veut suivre pas à pas l'évolution de la société grecque, il est donc indispensable d'étudier, siècle par siècle, la constitution des divers métiers et la situation de ceux qui les exerçaient. Or, en ce qui concerne les temps antérieurs à l'époque classique, l'histoire s'est à peu près bornée, jusqu'à présent, à constater les effets de cette évolution à de longs intervalles, sans chercher à en déterminer avec précision les phases successives⁴ : il est admis,

1. Suivant M. Durkheim (*De la division du travail social*, I. II, ch. II, § 4), « le besoin de produits plus abondants et de meilleure qualité est un résultat de la cause qui nécessite la spécialisation, non la cause de cette dernière. » Cf. encore ch. V, § 2.

2. « La division du travail ne se produit qu'au sein de sociétés constituées. » (Durkheim, *loc. cit.*)

3. M. Durkheim (*loc. cit.*) trouve la cause première de la division du travail dans l'accroissement de la densité et du volume des sociétés.

4. Cf., par exemple, P. Guiraud, *la Main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce* (*Université de Paris, Bibl. de la Faculté des lettres*, t. XII,

— et d'ailleurs facile à vérifier par de nombreux exemples, — qu'à l'âge homérique se trahit encore l'influence d'un état patriarchal inorganique, tandis qu'au v^e siècle le régime de la cité est définitivement constitué et l'on y voit fonctionner normalement tous les rouages d'une société organisée; mais par quelles étapes était passé le monde grec pour subir dans un temps relativement court une modification aussi profonde? Telle est la question qui reste à élucider, dans la mesure où le permet la rareté des documents précis relatifs à l'histoire des VIII^e, VII^e et VI^e siècles¹.

Pour continuer l'œuvre des historiens qui ont déjà entrepris cette étude sociale en ce qui concerne les temps homériques², c'est avec l'époque d'Hésiode qu'il convient, en premier lieu, de les comparer. Si aucune distinction notable ne pouvait s'établir entre le milieu où Homère place l'action de ses épopées et celui que décrivent les *Travaux et les Jours*, l'analyse de ce poème permettrait du moins de préciser certains points que l'*Iliade* et l'*Odyssee* n'éclaircissaient pas suffisamment; et si, — ce que l'examen des idées d'Hésiode rend à priori plus probable³, — la différence est sensible entre la vie tant matérielle que morale des deux époques, nous pourrons au moins entrevoir, par l'étude des progrès économiques, le progrès social qui les a rendus possibles.

Paris, 1900), p. 51 : « Ulysse se vantait jadis d'avoir fabriqué son lit nuptial; s'il eut été contemporain de Périclès, il serait allé tout bonnement l'acheter chez un marchand de meubles. Homère nous représente un fils de Priam occupé à faire son char de guerre avec le bois qu'il a coupé dans la forêt; ultérieurement, c'eût été là de sa part une excentricité... » La vivacité de ces antithèses et d'autres analogues montre bien la profonde divergence entre ces deux états, mais le problème est moins résolu que posé. Guiraud avoue d'ailleurs (p. 64) qu'il est, selon lui, « impossible de suivre cette évolution à travers les âges ».

1. Guiraud touche bien à cette question dans son chapitre sur l'*Évolution de l'industrie en Grèce*; mais il s'attache plutôt (p. 24-32) à montrer l'essor économique de la Grèce et la diffusion des produits de son industrie qu'à déterminer les conditions de leur élaboration. Ses *Études économiques sur l'antiquité* (2^e éd., Paris, 1905) n'apportent aucun élément nouveau à la solution de cette question particulière. Quant au livre de Francotte sur l'*Industrie dans la Grèce ancienne* (Bruxelles, 1900-1901), bien qu'il fasse une large part à l'étude de l'industrie au point de vue social, il ne touche qu'en passant (cf. surtout t. I, p. 24-38) au problème spécial qui nous occupe.

2. Citons en première ligne Riedenauer, *Handwerk und Handwerker in den homerischen Zeiten* (1873); Guiraud, *la Main-d'œuvre...*, ch. I-II; *Études économiques...*, p. 27 et suiv.

3. Voir ma thèse sur *Hésiode et son poème moral*, p. 86 et suiv.

I.

Les artisans à l'époque homérique.

Le régime patriarchal constitue déjà une première tentative de groupement humain ; mais le principe essentiel sur lequel il est fondé, celui de l'autonomie familiale, ne favorise guère la division du travail ; car s'il n'est pas logiquement incompatible avec la spécialisation, il ne saurait, en tout cas, comporter l'existence de professionnels travaillant pour le public. Or, la société homérique n'est pas encore bien dégagée de cet état de choses primitif : on y voit souvent les membres d'un même « clan » habiter tous sous le même toit et chacun d'eux se livrer successivement à toutes sortes de travaux¹. En matière agricole, par exemple, non seulement les plus hauts personnages mettent volontiers la main à l'ouvrage² ; mais même les ouvriers embauchés à cet effet ne sont pas des spécialistes : on charge le premier venu non seulement de garder un troupeau ou de balayer une étable³, ce dont n'importe qui est capable, mais de faire une haie, de soigner des arbres ou un jardin, de construire une fontaine⁴ ; et cela sans s'informer de ses aptitudes particulières⁵.

Dans les maisons, tous les travaux domestiques sont faits par les femmes, et chacune d'elles, pour être une épouse ou une servante accomplie, doit être également capable non seulement de

1. Sur l'organisation primitive du γέος en Grèce, voir P. Guiraud, *la Propriété foncière en Grèce jusqu'à l'époque romaine* (Paris, 1893), ch. I-II, IV, VII, et G. Glotz, *la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce* (Paris, 1904), ch. 1.

2. Par exemple Laerte cultivant son verger (*Odyssée*, XV, v. 139 et suiv.; XXIV, v. 226 et suiv.) ou Lycaon, fils de Priam, travaillant à la construction de son char (*Iliade*, XXI, v. 36 et suiv.). Quand Ulysse provoque Eurymaque (*Od.*, XVIII, v. 366 et suiv.), il se vante de savoir faucher et labourer mieux que lui. Le roi préside lui-même aux moissons (*Il.*, XVIII, v. 550-560) ; son premier soin, en revenant de voyage, est de visiter ses bergeries (*Od.*, XV, v. 503 et suiv.; — *Boucl. Hér.*, v. 39) ; enfin ce sont parfois ses propres enfants qui gardent ses troupeaux (*Il.*, XV, v. 547 et suiv.; — *Od.*, XXII, v. 222-223).

3. Tels sont les travaux que proposent à Ulysse Eumée (*Od.*, XVII, v. 187) et Mélanthios (*Ibid.*, v. 223 et suiv.).

4. Cf. *Od.*, XVIII, v. 359; — *Il.*, XXI, v. 257 et suiv., 347.

5. Si les Cyclopes, ces fermiers modèles, ne « savent ni semer ni labourer » (*Od.*, IX, v. 108), il faut se garder de voir dans ce fait l'indice d'une spécialisation ; c'est au contraire leur barbarie que le poète veut faire ressortir en citant ce trait de mœurs : ce ne sont pas des ἄνδρες; ἀλφῆσται.

bien tenir le ménage et de faire la cuisine¹, mais de tisser, de coudre, de laver le linge², à l'occasion même de moudre le grain³ ou de soigner les chevaux⁴ : Hélène, Andromaque, Arête, Nausicaa, Circé président chez elles à toutes ces tâches et n'y sont pas les moins habiles. Les hommes non plus ne restent pas étrangers à la tenue de la maison et à la confection des vêtements⁵. Sans doute quelques captives, originaires de pays orientaux où l'art et l'industrie sont plus avancés que dans le monde grec, se font remarquer par quelque talent spécial⁶; mais, outre que ces ouvrières devaient être renommées en raison même de leur rareté, leur présence accidentelle dans les gynécées ne pouvait avoir une action sensible sur l'état général de l'industrie et de la civilisation nationales⁷.

Mais c'est surtout dans la construction des objets mobiliers que nous frappe la facilité avec laquelle on se passait du concours des spécialistes : non seulement dans l'île de Calypso, dont il est le seul habitant mâle, Ulysse n'éprouve aucun embarras à construire de toutes pièces un radeau relativement perfectionné, c'est-à-dire à se faire successivement bûcheron, menuisier et voilier⁸; mais, même lorsqu'il n'est pas pressé par une nécessité de ce genre, qu'il est dans son pays, où il exerce l'autorité royale et où il lui serait aisément de trouver des collaborateurs, c'est de ses propres mains qu'il fabrique son lit nuptial et bâtit

1. Cf. *H.*, XXIV, v. 613; XVIII, v. 560, etc.

2. Des allusions continues à ces travaux sont faites dans l'*Iliade* (VI, v. 289, 324, 456, 490; XXII, v. 440; XXIII, v. 263, 760, etc.) et dans l'*Odyssée* (II, v. 93 et suiv.; IV, v. 121-136; VI, v. 26 et suiv., 305 et suiv.; X, v. 222, etc.).

3. C'est ce que les servantes d'Ulysse font pour les prétendants (*Od.*, XX, v. 105 et suiv.).

4. C'est ainsi qu'Andromaque prend soin des chevaux d'Hector (*H.*, VIII, v. 186 et suiv.).

5. Cf. *Od.*, XV, v. 319 et suiv. (Ulysse s'occupe du ménage d'Eumée); XIV, v. 23 (Ulysse trouve Eumée en train de se fabriquer des sandales), etc.

6. Notamment les Cariennes, les Lydiennes, les Sidoniennes (*H.*, IV, v. 141 et suiv.; VI, v. 289 et suiv.; — *Od.*, XV, v. 417 et suiv., etc.); cf. *infra*.

7. Les artistes ne sont pas non plus des spécialistes : les héros qui veulent consacrer une statue à une divinité la taillent eux-mêmes; d'où l'emploi exclusif du bois, plus facile à travailler que la pierre, le métal ou l'ivoire (Plutarque, *Mor.*, p. 762-763). Selon la tradition, le plus ancien sculpteur professionnel aurait été Dédaïle, l'auteur des premiers perfectionnements techniques accomplis par la statuaire (notamment l'idée d'écarteler les bras et les jambes); cf. Diodore, IV, 76.

8. *Od.*, V, v. 245-261.

la chambre qui doit contenir ce meuble précieux : il construit les murs, le toit, les portes, rabote et aligne le bois du lit, y tend des sangles de cuir, l'orne d'incrustations d'or, d'argent et d'ivoire, en un mot s'acquitte à lui seul de la besogne d'un maçon, d'un charpentier, d'un menuisier, d'un bourrelier et d'un orfèvre, le tout avec une égale compétence¹. Dans l'*Iliade* aussi, l'on voit tantôt les soldats d'Achille tantôt tous les habitants de Troie s'improviser bûcherons, maçons et charpentiers². Les marins même ne sont pas des professionnels : quand Télémaque songe à quitter Ithaque ou qu'Alcinoos veut y renvoyer Ulysse, c'est au concours de volontaires « choisis parmi tout le peuple » qu'ils font appel³ ; leurs matelots sont des gens du commun, qui se seraient embauchés aussi bien pour n'importe quelle autre tâche⁴. Tous ces ouvriers sont des « maîtres Jacques », comme Automédon, le serviteur d'Achille, qui non seulement cumule les fonctions de cocher et de cuisinier, mais remplit encore le rôle de messager, de palefrenier, d'écuyer tranchant et de valet de chambre⁵. Pas plus dans les besognes domestiques que dans le travail industriel n'apparaît le moindre souci d'organisation⁶.

Cependant, au sein même de cette société inorganique, commence à se manifester une tendance à répartir les fonctions selon les aptitudes individuelles. Il existe déjà, dans un certain nombre de métiers, des artisans professionnels, qui travaillent pour le public, des « démiurges »⁷. Cet état de choses devait être le terme d'une assez longue évolution : à la complète auto-

1. *Od.*, XXIII, v. 189-201.

2. *Il.*, XXIII, v. 114 et suiv. (érection du bûcher de Patrocle); XXIV, v. 448 et suiv., 791 et suiv. (construction de celui d'Hector). — Sur l'emploi du mot θοτόμος (XXIII, v. 114, 123), cf. *infra*.

3. *Od.*, III, v. 363 et suiv.; IV, v. 778 et suiv.; VIII, v. 35 et suiv.

4. Les marins de l'*Odyssée* sont des *thètes* (voir plus loin), comme ceux de l'époque classique (cf. Thucydide, VI, 43). Les mêmes hommes sont d'ailleurs à la fois soldats et matelots, aussi bien à l'âge homérique que pendant la guerre du Péloponèse (cf. Thucydide, I, 10, 4; VI, 91, 4).

5. Voir *Il.*, IX, v. 209; XVI, v. 145 et suiv., 472; XVII, v. 429; XIX, v. 392; XXIII, v. 563 et suiv.; XXIV, v. 474, 574, 625. Sa situation sociale est d'ailleurs différente de celle des matelots, puisqu'il est attaché au service d'Achille et probablement son esclave. Sur les κέρπες homériques bons à tout faire, voir encore Athénée, X, p. 425 d, et XIV, p. 660 cd.

6. Autre exemple : Myrtilos est à la fois le charron (*άρματοπηγός*) et le cocher (*ήνιοχος*) d'Oenomaos (cf. Phérécide, fr. 93 Müller).

7. Le mot δημόσιος, inconnu à l'*Iliade*, se trouve deux fois dans l'*Odyssée* (XVII, v. 383, et XIX, v. 135).

nomie familiale avait logiquement succédé un nouveau régime, où chaque « clan » empruntait à d'autres, par voie d'échanges, les produits qui lui manquaient ; cet usage s'était étendu, puisque les poèmes homériques parlent assez fréquemment d'étrangers avec qui les Grecs traquaient ou qu'ils faisaient venir chez eux pour exercer des industries plus avancées dans leur pays¹. L'habitude naissait alors tout naturellement de s'adresser, pour chaque objet, au peuple, au groupement ou à l'homme le plus habile à le fabriquer ; de sorte qu'un commencement de spécialisation pouvait s'ébaucher même avant l'institution des démiurges. Toutefois, un artisan de métier ne peut être supérieur en toute matière à un « amateur » comme Ulysse ; or, c'est cette supériorité seule qui peut lui attirer la clientèle des particuliers ; il n'a donc des chances de succès que dans le domaine où il aura acquis une compétence spéciale ; si bien que l'existence d'ouvriers professionnels, résultat d'une première et rudimentaire tendance à la division du travail, favorisait à son tour l'extension de cette spécialisation. Il était naturel qu'elle commençât par les professions qui exigeaient un outillage perfectionné, une manipulation délicate ou des connaissances trop compliquées pour la majorité des intelligences. Dans une courte énumération des principales sortes de démiurges, l'*Odyssée* cite les devins, les médecins, les chanteurs et les menuisiers (*τέκτονες*), auxquels un autre passage ajoute les hérauts². Mais il ne faut pas conclure de ce texte que les ouvriers manuels étaient parmi eux en petite minorité ; car les deux poèmes en donnent d'autres exemples, en assez grand nombre. Le terme de *τέκτων*, — pour examiner d'abord ceux que nomme le passage en question, — désigne tous les gens qui travaillent le bois et qui constituent pour nous plusieurs corps de métiers parfaitement distincts : les *τέκτονες* homériques sont soit des maçons³, soit des construc-

1. L'*Iliade* cite les teinturières de Carie et de Lydie (IV, v. 141 et suiv.), les brodeuses de Sidon (VI, v. 289 et suiv.), les armuriers de Chypre (XI, v. 19 et suiv.). C'est par un corroyeur bœotien qu'Ajax fait recouvrir son bouclier (*Il.*, VII, v. 220 et suiv. ; — Pline, *H. N.*, VII, 57, 5) ; suivant Strabon (XIII, 4, 6), il s'agirait même d'un Lydien établi en Bœtie. L'*Odyssée* (XVII, v. 382, 386) fait également allusion à ces ouvriers qu'on « appelle d'ailleurs ».

2. XVII, v. 383 et suiv.; XIX, v. 135.

3. *Il.*, VI, v. 315; XXIII, v. 712 et suiv.; *Od.*, XVII, v. 340; XXI, v. 43 et suiv.

teurs de navires¹, soit des charpentiers², parfois encore des bûcherons³, des menuisiers d'art⁴, des charrons⁵ ou des fabricants d'arcs⁶. Rien ne fait supposer d'ailleurs qu'ils se soient spécialisés chacun dans une seule de ces branches⁷. Il en est de même pour les métallurgistes : le terme de *χαλκεὺς* désigne ordinairement, dans l'*Iliade*, un armurier⁸, mais l'*Odyssée* fait aussi des *χαλκῆς* soit des forgerons, soit des orfèvres⁹. Leur patron, Héphaïstos, s'occupe à la fois de chaudronnerie et de bijouterie¹⁰; nous le voyons fabriquer tour à tour une cuirasse, un bouclier, des armes offensives, des trépieds, des meubles en métal¹¹, parfois même des chambres et des portiques¹². La difficulté de travailler le métal exige un homme expérimenté; mais toutes les industries où s'emploie cette matière sont également de sa compétence¹³.

Il est naturel que, dans l'*Iliade* surtout, ces deux classes d'artisans soient le plus fréquemment nommées : l'armurier est le principal fournisseur des héros belliqueux; quant au bûcheron, sa besogne est, dans les récits de combats, une source inépuisable de comparaisons. Mais la société homérique connaît encore d'autres métiers manuels, entre autres ceux de corroyeur¹⁴.

1. *Il.*, III, v. 61 et suiv.; XIII, v. 390; XIV, v. 410 et suiv., etc.

2. *Od.*, VIII, v. 493; IX, v. 384 et suiv.

3. *Il.*, XVI, v. 483, etc.

4. *Od.*, XIX, v. 55 et suiv.

5. *Hymne à Aphrodite*, v. 12. Dans l'*Iliade* (IV, v. 485 et suiv.), le charron est qualifié d'*ἀρμάτωπης; ἀνήρ;* mais cette *épithète* peut bien s'appliquer à un *τέκτον* (cf. p. 12, n. 6).

6. *Il.*, IV, v. 110. Il s'agit d'ailleurs d'un arc en corne, non en bois.

7. Cf. Guiraud, *la Main-d'œuvre...*, p. 19-20.

8. IV, v. 187 et 216; XII, v. 285; XV, v. 309; XXIII, v. 743, etc.

9. IX, v. 391 et suiv., etc.; III, v. 432 (le même personnage est appelé *χρυσοχόος*, v. 425), etc.

10. *Od.*, VIII, v. 172 et suiv.; — *Il.*, IV, v. 615 et suiv.; VI, v. 232 et suiv.; VII, v. 91 et suiv.; XVIII, v. 400 et suiv.

11. *Il.*, II, v. 101; VIII, 195; XVIII, v. 373 et suiv., 478 et suiv., 609 et suiv.; XIV, v. 293 et suiv.

12. *Il.*, XIV, v. 106; XX, v. 12.

13. Selon Hellanicos (fr. 112 et 113 Müller), la fabrication des armes aurait été inventée à Lemnos, et les armuriers lemmiens auraient été les premiers démiurges grecs. La tradition populaire attribuait la même invention aux Dactyles de l'Ida (cf. Strabon, X, 3, 22, etc.).

14. *Il.*, VII, v. 220 et suiv. (Tychios d'Hylé en Béotie, qui avait garni de cuir le bouclier d'Ajax); XVII, v. 389 et suiv.; — *Od.*, VIII, v. 373 (Polybos, fabri-

et de potier¹, sans compter diverses professions libérales, que nous avons vues classées par l'*Odyssée* parmi les fonctions des démiurges². Les exemples en sont assez fréquents pour que nous puissions conclure de là que l'artisanat³ est déjà entré dans les mœurs comme une institution normale, quoique les démiurges n'exercent encore qu'un petit nombre de métiers, — à l'intérieur desquels ne se manifeste aucune division⁴, — et que les limites soient mal déterminées entre le travail professionnel et celui que chacun fait chez soi⁵.

cant de ballons pour les enfants d'Alcinoos). Ils sont qualifiés de συντομοι, terme qui, à l'âge classique, désignera surtout les cordonniers (cf. Blümner, *Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, t. I, p. 254 et suiv.).

1. *Il.*, XVIII, v. 599-601 (les évolutions d'un chœur de danse sont comparées à la rotation d'une « roue de potier »). Cette industrie était une des plus avancées à cette époque (cf. Blümner, *Die griechischen Privatalterthümer*, p. 408).

2. Voici les principaux exemples qu'en citent l'*Iliade* et l'*Odyssée* : méde-cins, *Il.*, IV, v. 190; XI, v. 514 et suiv.; XIII, v. 223; — devins, *Il.*, I, v. 65 et suiv.; VI, v. 76; XVI, v. 234 et suiv.; XXIV, v. 221, etc.; *Od.*, I, v. 415 et suiv.; X, v. 492; XI, *passim*; XV, v. 225 et suiv.; XX, v. 350 et suiv., etc.; — sacrificeurs, *Il.*, I, v. 11 et suiv.; V, v. 10, etc.; — chantres et musiciens, *Od.*, I, v. 153 et suiv., 325-352; III, v. 267; IV, v. 17; VIII, v. 43 et suiv., 479 et suiv.; XVII, v. 518 et suiv.; XXII, v. 347 et suiv.; — hérauts, *Il.*, IV, v. 679 et suiv., etc., etc.; *Od.*, II, v. 6, 38, etc. Dans quelques cas, par exemple quand le poète parle d'un plongeur (*Il.*, XVI, v. 750), d'un pilote (XXXII, v. 316), d'un cocher (*ibid.*, v. 318) ou d'un athlète (*Od.*, VIII, v. 164), il est assez difficile de dire s'il s'agit de l'exercice d'une profession régulière ou d'une occupation momentanée. Guiraud (*la Main-d'œuvre...*, p. 20) rappelle, en la critiquant, la théorie suivant laquelle les noms de métiers seraient caractérisés par la terminaison -ευς, tandis que la terminaison -ος s'appliquerait aux termes qui désignent une occupation accidentelle. En fait, bien des mots échappent à ce critérium (τέκτων, μάντης, κῆρυξ, et surtout les noms en -τηρ : κυβιστητήρ, ἀθλητήρ, ιντήρ, etc.), et d'autre part il n'est pas toujours exact (ἀοιδός, συντομός, etc., désignent bien des métiers).

3. On voudra bien me pardonner l'emploi de ce néologisme indispensable, qui est d'ailleurs d'usage courant dans le langage des économistes; il me semble infiniment préférable au vocable *artisanerie*, qu'avait risqué G. Sand.

4. Encore un exemple de cette confusion des fonctions : l'*Hymne à Aphrodite* (v. 12-13) parle de τέκτονες qui fabriquent des chars *damasquinés d'airain* (ποιησία χαλκῷ).

5. Un exemple curieux de cet état de choses est donné par l'*Iliade*, où l'on voit (VI, v. 313-315) Pâris bâtrir sa maison *lui-même* (αὐτός), avec l'aide de charpentiers de profession (τέκτονες).

II.

Les corps de métiers au VIII^e siècle.

Ce départ entre les besognes qu'effectuaient les gens de métier et celles dont chaque particulier se chargeait lui-même est un des points que l'étude de la poésie hésiodique peut le mieux contribuer à élucider¹. Cela tient en partie aux conditions dans lesquelles a été écrit le poème des *Travaux* et à l'intention qui en a inspiré la composition. Ce code de la vie rurale est plus exhortatif que proprement didactique ; en tout cas, ce n'est nullement un ouvrage ésotérique ; il n'est pas destiné aux spécialistes d'une profession déterminée ; il contient, au contraire, l'exposé de toutes les notions nécessaires à la vie matérielle et morale de n'importe quel habitant de la campagne. Il s'ensuit naturellement que le poète insiste longuement sur le détail des travaux que chacun peut être appelé à faire pour son propre compte, parce que dans ce cas l'occasion se présentait constamment, et pour tout le monde, de mettre ses leçons en pratique ; tandis qu'il passe très rapidement sur la fabrication des instruments que les particuliers devront commander aux professionnels ; car cette dernière question reste étrangère à son enseignement. Le poème est, dans sa forme, adressé au frère du poète et n'énonce que des conseils qui puissent lui être directement utiles² ; or, Persès était un petit propriétaire foncier, et rien ne peut faire supposer qu'il ait jamais été un « démiurge » ; Hésiode serait sorti de son sujet s'il était entré dans un développement technique d'ordre spécial. De l'abondance et de la précision des préceptes relatifs à une tâche quelconque, nous pourrons donc inférer qu'elle est de celles qui incombent à chaque maître de maison ; tandis qu'une omission, un manque apparent de proportions, une brièveté qu'à première vue on jugerait excessive font supposer à bon droit que des prescriptions plus détaillées seraient

1. La plupart des exemples qui vont suivre sont empruntés aux *Travaux*, les poèmes pseudo-hésiodiques ne fournissant, sur la question que je traite, que très peu d'indications.

2. La chose a été contestée pour les derniers vers du poème (v. 695-828), où en effet Persès n'est pas nommé ; mais il ne semble pas qu'Hésiode le perde jamais de vue (cf. P. Mazon, *la Composition des Travaux et des Jours*, Rev. Ét. Anc., 1912, tirage à part, p. 24 et suiv.).

restées, pour la majorité du public, sans application pratique et par conséquent sans intérêt immédiat. Quand la description de l'hiver amène le poète à parler du costume qui convient à cette saison, il est évident qu'il n'en énumérerait pas toutes les pièces, — tunique, manteau, bottines, bonnet, — et n'insisterait pas sur la qualité de la laine ou des fourrures, sur le tissage, la couture et le feutrage¹, s'il ne s'adressait à des gens qui font eux-mêmes leurs vêtements. Pour une femme en particulier, — fût-elle, comme Pandore, d'origine divine, — le premier mérite est de savoir tisser, coudre, faire ses habits de ses propres mains; et ce sont les dieux qui lui apprennent ces arts précieux pour la rendre encore plus accomplie². En ce qui concerne les instruments aratoires, il faut non seulement avoir à soi tout le matériel nécessaire, mais être capable de le fabriquer soi-même : Hésiode le dit expressément³. Aussi ne craint-il pas de s'attarder aux détails les plus minutieux : la saison où il convient d'abattre les arbres, les avantages ou les inconvénients des diverses essences, les dimensions exactes du mortier, du pilon, du maillet, de l'essieu et des roues du chariot, il précise tout avec le plus grand soin⁴; car la construction des charrues et des voitures est une de ces besognes que chacun doit faire pour soi et « chez soi »⁵.

Ce dernier point est en effet capital pour Hésiode; car une des premières qualités qu'il exige de son campagnard modèle, c'est qu'il soit en état de se suffire à lui-même et ne soit jamais

1. *Tr.*, v. 536-546.

2. *Tr.*, v. 63-64, 79; — *Théogonie*, v. 571 et suiv. Un fragment du Catalogue (fr. 94, v. 11) contient une allusion analogue aux « femmes instruites à faire des ouvrages parfaits ». Cf. également *Tr.*, v. 779 : c'est le 30 du mois que la femme « dressera son métier et mettra son ouvrage en train ».

3. V. 432 : Δοιά δὲ θεσθαι ἀρτρα, πονησάμενος κατὰ οἴκον. Cf. v. 407, 457, etc.

4. V. 423-436.

5. Κατὰ οἴκον (v. 432, déjà cité), ἐν οἴκῳ (v. 407). — Quant à la maison elle-même, il serait intéressant de savoir si chaque propriétaire la bâtissait de ses propres mains, comme Ulysse à Ithaque, ou si, comme Pâris à Troie, il faisait appel à des maçons salariés; mais les passages où Hésiode fait allusion aux habitations et à leur construction ne permettent pas de résoudre la question avec certitude : οἴκον... ποιήσασθαι (v. 405 et suiv.) signifie simplement *se procurer* une maison, sans préciser le mode d'acquisition; — οἴκον... ποιῶν (v. 704) peut signifier *faisant* ou *faisant faire* une maison; — ποιεῖσθε καλάς (v. 503) signifie plutôt, vu le contexte relatif aux provisions (*βίος*) pour l'hiver : « Faites des réserves », que : « Construisez-vous des cabanes. »

dans la nécessité d'implorer l'aide d'autrui. Chaque tâche doit se faire en son temps; Hésiode ne cesse de le répéter, et c'est pour cela qu'il a inséré dans son poème moral un calendrier du parfait agriculteur, où il insiste moins sur le détail de chaque besogne que sur le moment qui lui convient et les signes naturels qui en indiquent la saison¹. Or, pour être sûr de pouvoir labourer, moissonner ou vendanger au moment voulu, il faut ne dépendre de personne, n'avoir pas à compter avec la négligence ou la mauvaise volonté d'un voisin qui refuse de vous prêter sa charrue ou son attelage²; le seul moyen d'arriver à une complète indépendance est donc d'avoir à sa disposition tous les outils et tous les auxiliaires indispensables³. Sans doute, le poète signale en passant la nécessité de vivre en bonnes relations avec ses semblables, en particulier avec les gens du voisinage⁴: l'usage, sinon une loi formelle, établissait une sorte de solidarité entre les habitants d'un même bourg⁵. Mais Hésiode cherche précisément à réduire au minimum la nécessité des services mutuels qu'ils peuvent être appelés à se rendre. Le but en est louable : le poète s'efforce de supprimer ou tout au moins de restreindre la part d'aléa toujours trop considérable dans nos entreprises. Mais cet individualisme outré n'est pas sans entraîner des conséquences fâcheuses, même au point de vue matériel : préconiser un genre de vie où chacun ne doit compter que sur lui-même, c'est entraver la division du travail, donc les progrès de l'industrie. Ainsi s'explique, par exemple, la persistance de la primitive charrue « d'une seule pièce » à côté de la charrue « ajustée », plus légère et plus commode, mais de facture plus compliquée⁶, et celle du moulin rudimentaire, composé d'un mortier et d'un pilon en bois, à une époque où la meule était

1. Cf. *Hésiode et son poème moral*, p. 64 et suiv., 88 et suiv.

2. *Tr.*, v. 453 et suiv.

3. *Tr.*, v. 405 et suiv. : « Avant tout, il faut avoir une maison, deux bœufs de labour..., une esclave..., puis il faut se procurer et avoir *chez soi* tous les instruments nécessaires... »

4. *Tr.*, v. 725 et suiv., 342 et suiv.

5. *Tr.*, v. 344-345. Cf. G. Glotz, *op. cit.*, I. I, ch. vii (en particulier, p. 197 et suiv.).

6. Ἀροτρον αὐτόγυνον; — ἀροτρον πηκτόν. Hésiode recommande (v. 433 et suiv.) d'en avoir deux, une de chaque type, pour ne pas être pris au dépourvu; dans la seconde, chaque pièce doit être faite d'un bois différent (v. 435 et suiv.).

déjà conrue¹. Le temps n'est pas encore oublié où Géa fabriquait elle-même sa propre faux².

Mais si les principes de la morale hésiodique tendent à retarder la division du travail, n'est-ce pas que pour certaines causes sociales le développement en était alors impossible? De ces causes, le poète nous en fait découvrir une qui pourrait bien avoir été la plus importante : son but essentiel est de démontrer la nécessité du travail ; tout homme est tenu de peiner, s'il ne veut être réduit à mourir de faim ou à vivre d'expédients douteux ; or, la seule besogne qui pût assurer à un Béotien du VIII^e siècle une aisance honnête et solide, c'était la culture des champs ; aussi Hésiode recommande-t-il à tous ses concitoyens de s'y adonner, pour puiser dans leur propre labeur les ressources indispensables à leur subsistance ; car le profit que chacun en retire est le couronnement de son activité, le résultat et la conséquence nécessaire de ses efforts personnels. Dans la civilisation hésiodique, tout le monde est agriculteur ; seule, la tradition légendaire garde le souvenir lointain des ancêtres qui ne cultivaient pas le sol, les uns parce que la faveur des dieux les avait dispensés de toute peine³, les autres parce que leur barbarie ne pouvait s'astreindre à cette contrainte⁴.

Mais si la vie agricole est la vie morale par excellence, puisque nos gains ne s'y font pas aux dépens d'autrui, elle ne fortifie guère le lien social entre ceux qui la pratiquent : le laboureur n'a de relations constantes et nécessaires qu'avec le sol qu'il cultive et qui absorbe son activité au point de ne lui laisser guère le loisir de lever la tête pour étendre son regard sur le monde qui l'entoure. De nos jours encore, les sentiments de solidarité sont beaucoup moins développés dans les pays agricoles que dans les régions industrielles : les divers individus ne s'y considèrent pas comme collaborant à une même œuvre, ils ne se sentent pas nécessaires les uns aux autres. On comprend dès lors pourquoi Hésiode conseille à ses disciples de connaître les travaux des champs, et, dans le catalogue qu'il en dresse,

1. *Tr.*, v. 423. La meule est nommée plusieurs fois dans l'*Odyssee* (VII, v. 104; XX, v. 106, etc.).

2. *Théog.*, v. 161 et suiv.

3. Ceux de l'âge d'or (v. 108-120).

4. Ceux de l'âge d'airain (v. 146 et suiv. : οὐδέ τι σίτον γαθτόν); comparer les Cyclopes de l'*Odyssee*.

impose à chacun les besognes les plus variées. Au cas même où son paysan a besoin de quelques auxiliaires, un toucheur de bœufs, un enfant pour manier le hoyau, etc.¹, c'est pour l'assister dans une tâche collective et non pour effectuer un travail dont il serait lui-même incapable ; s'il fait appel au concours de moissonneurs ou de vendangeurs, ce sont, comme les marins de l'*Odyssée*, des tâcherons qui s'embauchent suivant le hasard d'une occasion, mais non des spécialistes². L'agriculture n'est pas, à proprement parler, une profession ; elle est déjà, comme elle le restera toujours chez les Grecs, la ressource de ceux qui n'en ont pas d'autre : « Si vous n'avez pas appris un métier », dit le continuateur de Phocylide, « creusez la terre à coups de pioche³. »

Ni pour cultiver ses champs, ni pour fabriquer ses outils, le laboureur ne recherche le concours de démiurges : Hésiode lui enseigne, tout au contraire, les moyens de se passer de leur collaboration. Mais par là même, quand nous le voyons engager ses concitoyens à recourir à leur intervention, nous pouvons d'autant mieux juger des cas où elle était devenue indispensable : car sans cela il n'y eût pas fait allusion. Certaines branches de l'industrie avaient assez progressé, la fabrication de leurs produits était devenue assez délicate pour que l'on ne pût renoncer à l'aide des professionnels, si l'on ne voulait se condamner à l'emploi d'instruments ou d'objets mobiliers de qualité médiocre ; quand la question se posait aussi nettement, ce n'était évidemment pas à cette dernière alternative qu'il valait le mieux s'arrêter.

Quand Hésiode veut citer quelques exemples de ces gens de métier, les deux premiers qui lui viennent à l'esprit sont deux ouvriers manuels ; d'abord, le potier (*χεραμεύς*), puis le menuisier (*τέκτων*)⁴ ; au cours du poème, l'occasion se présente encore de nommer le forgeron⁵ et le bûcheron (*βλοτόμος*)⁶. Ces textes sont

1. *Tr.*, v. 441 et suiv., 469 et suiv., 502, 602, etc. Cf. p. 38.

2. Cf. *Boucl. Hér.*, v. 286 et suiv., etc.

3. *Pseudophoc.*, v. 158 et suiv. (imité de Phocylide, fr. 5 Crusius). Solon (fr. 12 Crusius, v. 47 et suiv.) oppose de même les agriculteurs à ceux qui ont appris un métier.

4. *Tr.*, v. 25 : Καὶ χεραμεύς χεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων.

5. V. 430, où cet artisan est désigné par la périphrase *'Αθηναίης δημός*, rendue très claire par le contexte. Il y est fait également allusion au vers 493 : Πλὴρ δ' οὐ χάλκεον θῶνον κτλ.

6. V. 807.

rares et courts; ils nous laissent pourtant apercevoir quel genre de travail on demandait à chacun de ces artisans, dans quel cas et pourquoi il était nécessaire de faire appel à leur compétence spéciale.

Le potier (*χεραψές*) est proprement l'ouvrier qui fabrique des objets en terre glaise (*χεραψός*); son industrie comprenait donc la confection des lampes et de divers autres ustensiles ménagers; mais la production des vases de toute forme et de toute taille devint bientôt sa principale fonction¹. C'est qu'à la campagne surtout aucune industrie ne se développe aussi facilement: la matière première est infiniment plus aisée à se procurer et à manipuler que le métal; les produits en sont peu coûteux et servent, dans les habitations rustiques, aux usages les plus variés. Aucune nation, si ce n'est peut-être l'Espagne², n'a d'ailleurs jamais fait, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, une consommation de céramique comparable à celle de la Grèce. Pour Hésiode en particulier, l'art du potier, auquel l'*Iliade* ne fait qu'une fugitive allusion³, est de toute première importance. Aussi les *Travaux* en citent-ils souvent les productions: ce sont les grandes jarres (*πιθοί*), qui servent, comme les amphores de l'âge classique, à conserver le vin, l'huile, les grains⁴; les pots (*ᾶγγελ*), où le paysan serre également ses récoltes⁵; les « pot-au-feu » (*χυτρόποδες*), où l'on fait cuire les aliments ou bouillir de l'eau⁶; enfin le matériel complet des buveurs, le cratère, où se fait le « vin rouge », et la carafe (*οίνοχόνη*) avec laquelle on le verse dans les coupes⁷. Quelques-uns de ces instruments eussent été, vu leurs dimensions, assez difficiles à fabriquer chez des particuliers; mais surtout, une certaine recherche du luxe commençant à se manifester, chacun désirait

1. A l'époque classique, la division sera complète; ainsi, dans les peintures céramiques qui représentent des ateliers de potiers, tous les objets que les artisans travaillent ou exposent dans leur boutique sont des vases; cf., par exemple, S. Reinach, *Répertoire des vases peints grecs et étrusques* (Paris, 1899-1900), t. I, p. 336 et 346.

2. Cf. P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (Paris, 1903-1904), t. II, p. 1 et suiv.

3. *Il.*, XVIII, v. 599-601 (déjà cités).

4. *Tr.*, v. 94 et suiv., 368 et suiv., 819.

5. V. 475, 600.

6. V. 748.

7. V. 744 et suiv. Le « vin rouge » est constitué par le « vin noir » (= pur) additionné d'eau en quantité variable.

avoir à sa disposition des objets faits avec plus de régularité ou d'élégance¹; or, ce travail plus perfectionné exigeait un outillage plus compliqué : un tour², un polissoir et déjà sans doute un four spécial; seul un démiurge avait l'occasion de fabriquer des vases en assez grand nombre pour avoir intérêt à posséder tout cet attirail³.

Des raisons analogues expliquent le développement de la chaudronnerie. Cette industrie était déjà assez avancée pour ne plus se contenter d'un matériel simple et portatif, comme nous en voyons encore chez les peuplades africaines ou entre les mains de nos étameurs, — matériel que chacun eût pu aisément se procurer et installer n'importe où. Le forgeron a un atelier assez vaste pour servir de lieu de réunion aux oisifs qui venaient s'y chauffer en hiver⁴. Le poète ne nous donne aucun renseignement sur le détail du travail qui s'y faisait, ce qui, nous l'avons dit, sortirait du cadre qu'il s'est fixé. C'est en passant, à l'occasion, qu'il cite quelques-uns des objets que produisait la forge, entre autres les trépieds de bronze, qui servaient souvent d'ex-voto, mais qu'on employait aussi dans les maisons comme supports pour les objets, — les vases notamment, — que leur forme ne permettait pas de poser à terre⁵. Le premier venu ne pouvait

1. C'est surtout au VII^e siècle que la céramique d'art commença à se développer; mais, dès le VIII^e, les fabriques de Corinthe et d'Athènes produisaient des vases renommés.

2. Τροχός. Cet instrument est déjà connu d'Homère (*Il., loc. cit.*), qui emploie fréquemment aussi l'adjectif δινωρός (= fait au tour). Sur le τόρφος (instrument analogue en usage pour le travail du bois et des métaux) et son invention attribuée à Théodore de Samos, cf. p. 41, n. 1.

3. Cf. Blümner, *Die griechischen Privatalterthümer*, p. 408. Le four du potier, le tour, le polissoir sont souvent représentés soit sur des vases peints (cf. S. Reinach, *Catalogue des vases peints...*, t. I, p. 346 : potier maniant un tour et un polissoir, ouvrier devant un four à poterie; — O. Rayet et M. Collignon, *Histoire de la céramique grecque*, fig. 7 : polissage d'un vase), soit sur des plaquettes corinthiennes (cf. Rayet et Collignon, fig. 4 : potier travaillant au four; 5 : vases cuisant dans un four; 66 : polissage des vases, etc.).

4. *Tr.*, v. 493 et suiv., et *schol.* : Τὰ γαλεῖα παρὰ τοῖς παλαιοῖς ἀνθρακῆις καὶ ὁ βουλόμενος εἰσῆγε καὶ ἐθερμαίνετο, καὶ οἱ πένητες ἔχει ἐκουμῶντο. Cf. Eustathe, *in Od.*, XVIII, v. 328. — Dans une forge représentée sur un vase peint (Reinach, t. I, p. 224), on voit, entre autres personnages, figurer un visiteur; cf. p. 50.

5. *Tr.*, v. 657; — *Boucl. Hér.*, v. 312, etc. Les poèmes homériques font de nombreuses allusions à cet ustensile, qui servait surtout aux échanges : on évalue volontiers en trépieds la valeur marchande d'un objet. Le trépied devait être d'usage très courant, car on le trouve figuré dans la plupart des peintures

être en état de les fabriquer : outre la nécessité d'un outillage abondant, encombrant et compliqué, le métal était une matière assez malaisée à manipuler pour que ce travail exigeât un long apprentissage¹. Aussi le cultivateur est-il souvent obligé de faire appel aux travailleurs du fer, dont les services ne se bornent pas d'ailleurs à la fourniture d'ustensiles tout faits : leur intervention s'impose toutes les fois qu'une pièce métallique est nécessaire dans la fabrication d'un meuble en bois. Dans la construction des charrues « ajustées », c'est l'affaire de chaque propriétaire de se procurer le manche, l'âge et le timon, en choisissant soigneusement des ais de la forme et de la qualité voulues ; mais pour que l'assemblage de ces éléments divers puisse offrir une solidité suffisante et « résister à la traction des bœufs au labour », il faut qu'ils soient parfaitement emboîtés l'un dans l'autre, à l'aide de fortes chevilles : c'est pour cette besogne plus délicate qu'on a recours au forgeron². Plusieurs industries concourent ici à l'élaboration d'un même produit ; la chose est très importante à observer ; car la fabrication par un professionnel d'une partie d'objet est l'indice d'un progrès considérable dans la division du travail. C'est devenu un lieu commun, depuis la démonstration lumineuse qu'en a faite A. Smith³, de vanter ce qu'y gagnent la rapidité de la production et la qualité des produits. Mais ce « fait nouveau »⁴ montre surtout que les relations entre les individus d'une même société subissent déjà un commencement de réglementation : il ne s'agit plus d'échanges constituant plutôt une commodité pratique qu'une nécessité sociale, mais d'une collaboration supposant une entente pré-

qui représentent un intérieur (cf. Reinach, t. I, p. 8, 23, 42, 55, 74, 76, 79, 97, etc., etc.).

1. Ulysse, dans la construction de son radeau (*Od.*, V, v. 245-261) et de son lit (XXIII, v. 189-201), ne fait usage d'aucune pièce en métal, — sauf pour les incrustations, qui ne sont pas une partie essentielle du meuble.

2. *Tr.*, v. 430. Nous reviendrons sur la périphrase Ἀθηναῖς δμώς, qui désigne ici le forgeron.

3. *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), I, ch. 1 : *De la division du travail*.

4. Le fait n'est d'ailleurs pas absolument sans précédent : nous avons déjà vu (*Il.*, VII, v. 220 et suiv.) Ajax faire appel à un corroyeur en renom pour garnir de cuir son bouclier : il y a là une collaboration du χαλκεύς et du σκυροτόπος. Plus tard, la chose deviendra normale, et l'on verra couramment un objet mobilier (table, chaise, lit, etc.) passer par les mains du χαλκεύς, qui ne l'aura pourtant pas fait de toutes pièces (cf. Blümner, *op. cit.*, p. 405).

lable plus étroite, sans laquelle le travail de l'artisan n'aurait pas sa raison d'être. Il va sans dire que ce progrès est dû plutôt à une évolution spontanée qu'à une tentative consciente d'organisation ; quand nous discernons dans un fait aussi minime l'origine d'un phénomène devenu depuis capital, nous lui attribuons fatidiquement, *a posteriori*, une importance qu'il ne pouvait avoir aux yeux des contemporains. Il s'en fallait tellement que la division fût devenue la règle que, dans l'intérieur de chaque profession, on n'en soupçonnait même pas la possibilité : les forgerons de l'époque hésiodique tendent bien à se distinguer de plus en plus nettement des autres démiurges, puisqu'ils ont déjà leurs traditions corporatives¹ ; mais chacun d'eux se livre aux besognes les plus variées : comme dans l'épopée homérique, leur divin patron Héphaïstos n'est pas seulement quincaillier², mais encore et à la fois armurier, coroplaste, orfèvre et graveur³ ; il est en même temps ouvrier et artiste ; sa compétence s'étend à tous les travaux dont un métal quelconque fournit la matière.

Il en était de même pour les industries du bois : le même *tέκτων* doit, chez Hésiode comme chez Homère, s'occuper tour à tour de menuiserie, de charpente, de charronnerie peut-être, et la construction des bateaux entre également dans ses attributions. Cette dernière branche de la *τέκτονις*⁴ prenait une importance de plus en plus considérable, au sein même d'une société où la navigation n'était pas encore très développée ; car, dès qu'on avait besoin d'une embarcation de dimensions assez fortes, — et Hésiode conseille expressément de n'employer qu'un bâtiment assez grand pour contenir une cargaison suffisante⁵, — la fabrication présentait des difficultés insurmontables pour un travailleur isolé ou peu exercé. Aussi Hésiode, qui formule des préceptes minutieux sur les soins que chacun peut avoir à donner aux

1. Par exemple celles qui se rapportent aux inventeurs légendaires de leur art, les Cyclopes (*Théog.*, v. 146) ou les Dactyles de l'Ida (fr. 176 Rzach).

2. Dans l'espèce, fabricant de trépieds (*Boucl. Hér.*, v. 312).

3. C'est lui qui forge toutes les armes d'Héraclès (*Boucl. Hér.*, v. 122 et suiv.), qui façonne Pandore (*Tr.*, v. 70 et suiv.; *Théog.*, v. 571 et suiv.), cisele ses bijoux (*Théog.*, v. 578 et suiv.), orne de gravures et d'incrustations le bouclier d'Héraclès (*Boucl. Hér.*, *passim*).

4. Le mot est homérique (cf. *Od.*, V, v. 250, au pluriel), mais non hésiodique. Le terme classique, *τέκτονις*, est plus récent.

5. *Tr.*, v. 643 : Νῆι ὅλιγην αἰτεῖν, μεγάλη δὲ εἴδι φορτία θέσθαι.

bateaux, notamment pendant l'hivernage¹, s'abstient-il de toute indication relative à leur construction²; mais les adjectifs dont il se sert pour les qualifier insistent précisément sur la complication de ce travail : ce sont les navires « aux chevilles nombreuses » (*πολύγυμφοι*), « aux bancs nombreux » (*πολυκλήθες*)³. Le premier de ces termes fait allusion à l'une des besognes les plus délicates, à laquelle même un charpentier de profession ne peut suffire, puisqu'elle exige l'intervention d'un forgeron⁴; l'autre rappelle que le vaisseau doit être assez vaste pour comporter un équipage considérable. Le temps est encore loin sans doute où les galères seront entièrement pontées et munies de voiles à pouille⁵; mais telles qu'elles étaient dès l'âge homérique, avec leurs deux châteaux d'arrière et d'avant, entre lesquels se plaçaient une vingtaine de rameurs⁶, elles ne pouvaient déjà provenir que d'un chantier, comme ceux qui, chez les Phéniciens, occupaient les deux côtés de l'agora⁷. Sans doute Ulysse, dans l'île de Calypso, fabrique lui-même de toutes pièces le radeau sur lequel il traversera la Méditerranée; mais rappelons-nous que ce radeau était, même pour l'époque, d'une simplicité exceptionnelle : à Ogygie, Ulysse est un Robinson, privé de tout secours humain et des ressources que la civilisation lui eût

1. V. 624-629 : « Tirez votre embarcation sur le rivage, assujettissez-la de tous côtés avec des pierres, qui lui permettent de résister à la violence des vents humides; enlevez le bondon, pour que la pluie de Zeus ne la pourrisse pas; rentrez chez vous tous les agrès, rangez-les, pliez soigneusement les ailes du navire qui traverse les flots; suspendez à la fumée de votre foyer le gouvernail habilement travaillé. » Cf. v. 45.

2. La seule allusion qu'il y fasse se trouve dans le calendrier des *Jours* (v. 809) : « C'est le 4 qu'il faut commencer à ajuster (*πτίγνυσθαι*) les navires légers. »

3. *Tr.*, v. 688, 817. Le verbe *πτίγνυσθαι*, au v. 809 (cf. note précédente), produit un effet analogue.

4. C'est ce que nous avons vu à propos des charrues : Εὖτ' ἀντὶ Αθηναίνες δημόσιες... γέρμασι τινὶ πελάσας, *xtl.* (v. 430-431).

5. Cf. Thucydide, I, 10, etc.

6. Voir dans Helbig, *L'Épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 96-98 et 199-204, et surtout dans V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I, p. 155-172, des détails sur la construction des vaisseaux homériques (abstraction faite des théories relatives à leur parenté possible avec ceux d'autres marines méditerranéennes, la solution de ce problème ayant été remise en question par les récentes découvertes égéennes).

7. *Od.*, VI, v. 268 et suiv. — Nous reviendrons sur le passage (IX, v. 384-386) où le poète décrit une équipe d'ouvriers en train de travailler à la construction d'un navire.

offertes dans son pays : les Grecs avaient déjà une architecture navale bien plus perfectionnée, même s'ils n'étaient pas encore en état de rivaliser avec les thalassocratiques égéens que l'*Odyssée* décrit sous les traits des Phéaciens. Or, à en juger par la description que fait Hésiode¹, il ne semble pas que le bateau de cabotage où son père naviguait avec toute une colonie d'émigrants et de petits commerçants², ni à plus forte raison la barque qui, suivant la tradition, aurait porté le poète d'Aulis à Chalcis, lors de son unique voyage en mer³, aient été d'une structure plus compliquée ou plus savante que les « vaisseaux creux » d'Agamemnon. Mais n'oublions pas qu'Hésiode est loin de représenter, à lui seul, tout le VIII^e siècle, et que le même art, rudimentaire dans sa province, pouvait être ailleurs bien plus développé : le temps était proche où les Milésiens et les Chalcidiens devaient les uns s'aventurer dans les brumes du Pont-Euxin sans îles et sans ports, les autres porter la civilisation grecque par delà les étendues désertes de la mer Ionienne⁴. Il est évident que, pour entreprendre ces voyages au long cours, il fallait être mieux équipé que pour la traversée de la mer Égée, où l'on ne perdait presque jamais la terre de vue et où abondaient les refuges contre la tempête ; or, les progrès de la navigation sont forcément en raison directe du perfectionnement de l'industrie maritime.

La dernière partie des *Travaux* nous fournit un nouvel indice de ce perfectionnement en nous montrant les diverses fonctions relatives à la même besogne en train de se dissocier : alors que dans l'*Iliade* nous voyons le τέκτων abattre lui-même les chênes, les peupliers ou les pins dont il fera les agrès de son navire⁵,

1. *Tr.*, v. 624 et suiv., cités p. 28, n. 2.

2. Le père d'Hésiode naviguait en qualité d'έμπορος (cf. *Tr.*, v. 643, 646), c'est-à-dire qu'il n'était pas le propriétaire du bâtiment sur lequel il voyageait comme passager avec sa pacotille (cf. *Schol.*, v. 646).

3. *Tr.*, v. 650 et suiv. (contestés).

4. La fondation de Cyzique, bientôt suivie de celle de Sinope et de Trapézonte, remonte au milieu du VIII^e siècle. Du côté de l'Occident, Naxos fut fondée probablement en 735 ; puis vinrent Syracuse (734), Mégara (vers 725), Sybaris (vers 720), enfin Crotone et Tarente ; sur la fondation de Cumae, cf. Helbig-Trawinski, p. 553-557, et Bérard, t. I, p. 579, 586 ; t. II, p. 114-118. — Pauly-Wissowa, art. *Apoikia* (t. I, p. 2827-2836), cite, — avec des dates légèrement différentes, — une quinzaine de colonies fondées entre 750 et 700 (sans compter celles dont la date précise est inconnue).

5. *Il.*, XIII, v. 389-391. Ailleurs (IV, v. 485-486), ce sont les ais dont il fera les jantes des roues que le charbon (άρματοπηγή; ἀνήρ) taille lui-même.

c'est un bûcheron de profession (*Ὥλοτόμος*) que l'armateur du VIII^e siècle charge de ce travail; c'est lui également qui taille les planches dont le charpentier se servira pour fabriquer les planches du lit¹, alors qu'Ulysse maniait lui-même la cognée et la doloire². Voilà un nouvel exemple de collaboration entre plusieurs spécialistes. Si l'on ne faisait pas appel au bûcheron quand il s'agissait de tailler un mortier, un pilon, un maillet ou les diverses pièces dont se composent la charrue et le chariot, c'est qu'il était possible de les trouver toutes faites, « en cherchant bien sur la montagne ou dans la plaine »³; il ne restait qu'à les réduire aux dimensions voulues. Mais la tâche était plus délicate quand il s'agissait d'un panneau de lit : il fallait d'abord s'y bien connaître pour choisir les matériaux avec discernement⁴; puis une main experte était nécessaire pour donner aux planches, dès le moment où on débitait le bois abattu, une forme régulière qui permit ensuite de les ajuster exactement. De là le développement d'une industrie nouvelle, inconnue d'Homère, celle du « coupeur de bois »⁵.

Plus encore que les occupations manuelles, les arts libéraux sont, comme déjà chez Homère, exercés par des « démiurges ». Les aèdes vivent des prix qu'ils obtiennent dans les concours publics⁶. Dans un des hymnes aux Muses, leurs « patronnes », par lesquels débute la *Théogonie*⁷, sont vantés les mérites de

1. *Tr.*, v. 807-808 :

... Ὄλοτόμον δὲ ταχεῖν θαλαμῆια δοῦρα,
νήσιά τε ἔνδια πολλὰ, τάτ' ἀρμενα νησοὶ πέλονται.

2. *Od.*, XXIII, v. 189-201 (déjà cités).

3. *Tr.*, v. 429.

4. Cf. Blümner, *Technologie*, t. II, p. 244 et 318 : un bûcheron tant soit peu expérimenté ne confondait pas l'*Ὥλη οἰκοδομική* avec l'*Ὥλη ναυπηγήσιμος*.

5. Le mot *Ὥλοτόμος* est employé à deux reprises au XXXII^e chant de l'*Iliade*, une fois comme adjectif (v. 114 : *Ὥλοτόμους πελεκέας*), une fois pour désigner non le métier, mais une occupation momentanée de gens (les soldats d'Achille préparant le bûcher de Patrocle, v. 123) qui ne sont pas des bûcherons de profession. Chez Hésiode, le texte indique au contraire qu'il s'agit d'une besogne habituelle : « C'est le 17 du mois que le bûcheron coupera du bois pour fabriquer un lit... etc. »

6. Cf. *Tr.*, v. 654-662, le récit du prétendu succès d'Hésiode aux jeux de Chalcis. Même si le passage est apocryphe, l'interpolation est assez ancienne pour que nous puissions en faire état dans une étude sur la civilisation hésiodique. Cf. encore fr. 265 Rzach.

7. *Théog.*, v. 1-115; même remarque que dans la note précédente pour la question d'authenticité. Sur la composition de ces hymnes, cf. M. Croiset,

l'homme qu'inspirent les « neuf filles du grand Zeus » : ses paroles nous font oublier nos chagrins; de sa bouche, elles coulent « douces comme le miel »; « devant ses discours s'apaisent aussitôt les plus vives querelles »; on l'honore, à son passage, comme un dieu¹. Sous prétexte de célébrer les bienfaits des Muses, c'est une sorte de manifeste professionnel que le poète a composé.

A côté de l'aède figurent tout naturellement le devin et le musicien : l'un, que l'on consulte quand il faut prendre, pour un avenir douteux, une décision importante²; l'autre, que l'on fait venir pour rehausser l'éclat d'un festin ou d'une autre fête³. Mais on est surpris de voir citer par Hésiode, entre les noms du potier, du menuisier et de l'aède, celui du mendiant ($\pi\tauωχές$)⁴ : comment cette situation pouvait-elle constituer, aux yeux de l'auteur des *Travaux*, une profession régulière? Étymologiquement, $\pi\tauωχές$ ne signifie pas *mendiant*, mais *réfugié*⁵; c'est seulement par une déviation de sens, d'ailleurs facilement explicable, que ce mot a désigné un homme constraint, pour vivre, à demander sa nourriture ; proprement, il s'appliquait aux exilés sans feu ni lieu, obligés de s'expatrier, par exemple, à la suite d'un meurtre involontaire⁶, — aux voyageurs égarés ou aux marins naufragés⁷, — aux orphelins dépouillés de leurs biens et réduits à errer de porte en porte, implorant la pitié de gens plus fortunés⁸. Ces

Hist. Litt., t. I, p. 538 et suiv., et Rzach, art. 'Ησιόδος, dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, t. VIII, p. 1188-1189.

1. *Théog.*, v. 75-103. Cf. fr. 197 Rzach.

2. Les *Travaux* n'y font que des allusions rares et peu précises (v. 801 : ολοντού; $\chiρίας$; 828 : ἔρνηας; $\chiρίνον$). Mais cette science était assez importante pour avoir donné naissance à deux poèmes pseudo-hésiodiques, l'un narratif, la *Mélampodie*, l'autre didactique, l'*Ornithomancie*.

3. *Boucl. Hér.*, v. 278-283.

4. *Tr.*, v. 26 : Καὶ πτωχός πτωχῷ φθονεῖ καὶ ἀσιδός ἀσιδῷ.

5. Racine, $\pi\tauαχ-$ = se blottir; cf. les divers sens de $\pi\tauώσσω$ = se blottir, craindre, mendier.

6. Les poèmes homériques font de fréquentes allusions à cette coutume : tel est, par exemple, le cas de Patrocle (*Il.*, XXIII, v. 85 et suiv.; cf. *Il.*, II, v. 662 et suiv.; XIV, v. 380; XV, v. 272; XXIII, v. 118 et suiv., etc.). Phénix, pour avoir outragé son père, est soumis à la même nécessité (*Il.*, IX, v. 448 et suiv.). Le coupable n'était pas précisément exilé du pays, mais exclu du γένος; c'est par quelques-uns de ces « hommes séparés » que furent fondées les premières colonies grecques (cf. Guiraud, *la Propriété foncière...*, p. 82-83).

7. Cf. *Od.*, XIV, v. 400; XVII, v. 415 et suiv., etc.

8. Dans l'*Iliade* (XXII, v. 492-498), Andromaque fait un tableau saisissant de ce que sera la vie d'Astyanax privé de son père. Hésiode (*Tr.*, v. 330) place

cas étaient assez fréquents pour que la mendicité fût, dans l'état social homérique, un fait normal : les vagabonds constituaient sinon une classe, du moins une catégorie nombreuse, comprenant des individus de toute origine, et parmi eux des hommes de la noblesse la plus authentique ; d'où le respect qu'on témoignait d'ordinaire, — à tout hasard, — à ces inconnus¹. Mais il est certain que dès lors des mendiants de profession abusaient de ces dispositions pour essayer de se faire nourrir sans rien faire : « On est sans cesse importuné par ces vagabonds », dit Antinoos² ; et ceux qui voient arriver le roi d'Ithaque, méconnaissable sous ses haillons, lui adressent aussitôt le même reproche : « Ce goinfre aime mieux mendier que travailler ! »³. Cette sévérité semble s'être encore accrue à l'époque hésiodique ; un Persès, par exemple, ne pouvait même pas bénéficier d'une équivoque sur son origine et sa situation : tous ceux qu'il sollicitait le connaissaient pour un paresseux et pour un débiteur insolvable⁴. Quant aux « chemineaux » de passage, les particuliers ne se chargeaient plus d'héberger ces hôtes inconnus : chaque localité possédait un asile de nuit (*λέσχη*), bâtiment public dont les murs mettaient les mendiants à l'abri des intempéries et les habitants à l'abri des mendiants⁵. Mais, en dépit de cette défaveur croissante, la mendicité restait une institution établie, voire même organisée ; quand Iros provoque Ulysse, c'est une véritable concurrence professionnelle qui suscite leur différend : Iros était « le mendiant » des prétendants et entendait conserver ce privilège exclusif ; c'est un vrai monopole que les jeunes gens accorderont au vainqueur⁶ ; le triomphe d'Ulysse fait de

parmi les crimes domestiques les plus graves celui de ne pas respecter les droits des orphelins.

1. Voir, par exemple, au ch. XIV de l'*Odyssée*, l'accueil cordial que fait Eumée à Ulysse travesti en mendiant.

2. *Od.*, XVII, v. 376-377.

3. *Od.*, XVII, v. 227-228 ; XVIII, v. 363-364.

4. Hésiode fait plusieurs allusions aux dettes de son frère (*Tr.*, v. 404, 647) et aux aumônes qu'il sollicitait (v. 396 et suiv.).

5. Le même usage existe encore dans certaines de nos campagnes : en Charente, par exemple, quand un chemineau demande à être logé, le garde champêtre lui ouvre la porte de l'asile de nuit... et la referme à clef sur lui. Cependant, on n'enfermait pas toujours les mendiants dans la *λέσχη*, puisque Eustathe (*in Od.*, XVIII, v. 328) définit ce bâtiment *δημόσιον ἀθύρωτον οίκημα*.

6. *Od.*, XVIII, v. 48-49 : « Le vainqueur, dit Antinoos, sera seul reçu dans la salle du festin, où aucun autre vagabond ne sera admis à venir mendier. »

lui le « maître »¹ de son rival, et une hiérarchie fort précise s'établit entre eux : l'un, mendiant en titre, sera seul admis dans la salle, tandis que le vaincu sera confiné à la porte, avec la mission de chasser les chiens et les cochons². Il y avait donc là un usage ancré depuis très longtemps ; et l'influence de la tradition était assez forte pour dominer ici, chez Hésiode, les préoccupations morales : il n'a certes pas voulu mettre les vagabonds sur le même pied que les ouvriers manuels ou les autres travailleurs ; mais l'existence de leur corporation était un fait social dont il était impossible de ne pas tenir compte.

III.

Situation sociale des artisans au VIII^e siècle.

Ouvriers et vagabonds appartiennent d'ailleurs, par leur situation, à la même classe de la société : les uns et les autres sont des gens libres de leur personne, mais qui ne possèdent aucun bien stable, notamment aucune propriété foncière d'où ils puissent tirer leur subsistance³ ; qu'ils vivent d'un salaire, prix convenu de leur travail⁴, ou des libéralités que leur accordent ceux qui les accueillent et les emploient à l'occasion⁵, leur condition est celle des nombreux journaliers sans ressources fixes, que les nécessités de l'existence contraignent à aliéner momentanément leur liberté moyennant une rétribution : ce sont des *thētēs*⁶. Ces hommes de peine, qui se louaient, soit pour un

1. Μηδὲ σύ γε ξένιων καὶ πτωχῶν κοίρανος εἴναι, dit Ulysse à Iros (*ibid.*, v. 106).

2. *Ibid.*, v. 105.

3. Tel est le cas du père d'Hésiode : c'est parce que rien ne l'attache au sol qu'il s'embarque comme *έμπορος*.

4. Μισθῷ ἐπὶ βῆτῷ (*Il.*, XXI, v. 445), μισθός... εἰρημένος (*Tr.*, v. 370). Ce salaire consistait ordinairement en vêtements et en aliments (voir *Od.*, XVIII, v. 357 et suiv., etc.); cf. la définition de Suidas citée dans la note suivante (*τροφῆς ἔνεκα*).

5. Voir dans l'*Odyssée* les passages déjà cités (XVII, v. 227 et suiv.; XVIII, v. 363 et suiv.) où Mélanthios et Eurymaque proposent à Ulysse de l'embaucher.

6. Cf. Suidas : Θῆτες, οἱ τροφῆς ἔνεκα δουλεύοντες ; — *Elym. Magnum* : Θῆται, δὲ οἱ μισθῷ δουλεύων. Le scoliaste de l'*Odyssée* (IV, v. 644) définit les thētēs : οἱ ἔλευθεροι μὲν, μισθῷ δὲ δουλεύοντες ; cf. l'explication d'Hésychios : Θῆτες δουλεύει μισθῷ.

temps déterminé¹, soit pour une tâche à forfait², n'étaient ordinairement pas des spécialistes et assumaient, suivant les circonstances, les besognes les plus variées; il est naturel que parmi eux Hésiode cite surtout les ouvriers agricoles : valet et fille de ferme³, toucheur de bœufs⁴, laboureurs, moissonneurs et vanneurs⁵; ce devait être le cas le plus fréquent, car c'est celui auquel les poèmes homériques font le plus souvent allusion⁶. Mais c'était la seule différence qui existât entre eux et la plupart des artisans⁷, car ces derniers, en dépit de leur nom de *dēmiurges*, étaient presque toujours à la solde des particuliers, en ce sens qu'ils n'avaient ordinairement pas de magasins, où ils auraient tenu à la disposition des acheteurs des produits fabriqués par avance et n'entreprenaient un ouvrage que sur une commande déterminée⁸; qu'Ajax ait un bouclier à faire couvrir ou Nestor

1. Ainsi Poséidon et Apollon se mettent au service de Laomédon pour un an (*Il.*, XXI, v. 441). Mais souvent la durée du contrat était beaucoup plus courte; c'était surtout le cas pour les moissonneurs (*ἔρθοι*) et autres journaliers (*ἔρθος*: vient peut-être de *ἔριον = pensum*, tâche préparée pour une journée); cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v. *ἔρθος* et *θῆς*: il semble bien que ce dernier mot ait désigné une catégorie plus relevée de travailleurs. En tout cas, les thêtes ne sont pas des journaliers, comme le prouve un passage d'Isocrate (XIV, 48): ... Πολλοὺς μὲν μηχανῶν ἔνεκα συμβολαιῶν δουλεύοντας, ἄλλους ἐπὶ θητείᾳ λόγων, τοὺς δὲ πάσας ἔκστοτι δύνανται τὸ καθ' ὑμέραν πορτεῖομένους. Quand Hésiode (*Tr.*, v. 602) oppose *θῆτα* à *ἔρθον*, c'est surtout en raison de la valeur masculine du premier terme, féminine du second; cf. W. Aly, *Rhein. Mus.*, 1913, p. 66.

2. Tel est le cas de la fileuse dont parle l'*Iliade* (XII, v. 433-435): c'est au poids qu'elle livre son ouvrage.

3. *Tr.*, v. 602.

4. V. 441.

5. V. 459, 502, 573, 597. Sur le terme *δημόες*, qui les désigne dans ces derniers exemples, cf. p. 45, n. 3.

6. Les thêtes homériques sont surtout des vanneurs (*Il.*, V, v. 500), des terrassiers (*Il.*, XXI, v. 257 et suiv.), des laboureurs ou des bergers (*Il.*, XXIII, v. 835; — *Od.*, X, v. 84; XI, v. 489 et suiv.; XVIII, v. 357 et suiv., etc.), des moissonneurs (*Il.*, XVIII, v. 550 et 560), parfois encore des maçons (*Il.*, XXI, v. 313-314), des marins (*Od.*, IV, v. 644), etc.

7. Sur la communauté d'origine entre les artisans et les autres thêtes, cf. Guiraud, *la Main-d'œuvre...*, p. 22.

8. Cela s'explique surtout pour certaines professions comme celle d'orfèvre: le client se procurait lui-même les métaux précieux, mandait chez lui le γάλλευς et faisait exécuter le travail sous sa surveillance (cf. *Od.*, III, v. 432 et suiv.). De même, quand une ouvrière au service d'un βασιλεύς teint de pourpre un ornement d'ivoire, cet objet de prix κέτραι ἐν θαλάμῳ (*Il.*, IV, v. 142). En revanche, les potiers ont dû avoir de très bonne heure des fours maçonnés; c'étaient dès l'origine des ouvriers sédentaires.

une plaque d'or à faire ciseler, ils appellent le corroyeur Tychios ou l'orfèvre Laercès, qui exécutent sur place la besogne précise qu'on leur demande ; c'est encore spécialement pour les fils d'Alcinoos que travaille le fabricant de ballons Polybos¹ ; et ce n'était pas là un privilège des rois ou des riches, puisque c'est dans des conditions analogues que les laboureurs d'Ascra ont recours au forgeron du village, quand ils ont besoin de faire rivet une pièce de leur charrue².

C'est pourquoi les artisans vivaient dans une situation assez précaire et voyaient diminuer graduellement la considération dont les Grecs avaient entouré les premiers d'entre eux. A l'origine, l'ouvrier manuel était pour eux un « homme habile, inspiré par Héphaïstos et par Pallas Athéna »³ ; s'il réussissait dans son art, sa réputation s'étendait au loin, et on le faisait venir, sur la foi de sa renommée, pour lui confier une besogne délicate⁴ ; les

1. *Od.*, VIII, v. 373 : (*σφαιραν*), τίνι σφιν Πόλυβος ποίησε κτλ. Il ne s'agit pas d'un objet *acheté chez un traquante*.

2. *Tr.*, v. 430, déjà cité.

3. *Od.*, VI, v. 223 (= XXIII, v. 160) :

... ἀνὴρ
τέρπις, ὃν "Ηφαιστος δέδεσεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.

Cf. *Il.*, V, v. 59-61 :

... Φέρεχλον,
... ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαιδαλα πάντα
τεύχειν· ἔξοχα γάρ μιν ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη.

XV, v. 411 et suiv. :

... τέκτονος... δακτυλος, ὃς βά τε πάσης
εὐ εἰδη σοφίης, ὑποθημοσύνης Ἀθήνης, etc.

Solon, fr. 12 Cr., v. 49-50 :

... Ἀθηναῖς τε καὶ Ἡφαιστου πολυτέχνεω
ἔργα δασίς...

D'où l'expression Ἀθηναῖς δμώς, dont Hésiode se sert (*Tr.*, v. 430) pour désigner le forgeron. Plus tard, les artisans se vantèrent même de descendre de ces deux divinités (cf. Platon, *Lois*, XI, p. 920 a, etc.). C'est là l'origine de la fête professionnelle des χαλκεῖς, en l'honneur d'Héphaïstos et d'Athéna. Héphaïstos lui-même était un artisan, et cela ne diminuait en rien sa situation dans l'Olympe. Myrtilos, charron d'Oenomaos, est un fils d'Hermès (cf. Phérécyde, fr. 93). Nous avons vu qu'Apollon et Poséidon avaient été placés par Zeus au service de Laomédon, mais nous ignorons dans quelles conditions ils avaient été astreints à cette nécessité.

4. Outre les passages cités précédemment, cf. *Od.*, XVII, v. 382-386 :

Τίς γὰρ δὴ ξείνον καλεῖ...

noms des meilleurs artisans étaient célèbres : sans remonter jusqu'aux mythiques Dédale et Talos¹, l'histoire a conservé, à côté des personnages purement imaginaires que citent l'*Iliade* et l'*Odyssée*², le souvenir encore à moitié légendaire d'industriels fameux, tels qu'Ameinoclès de Corinthe, le grand constructeur de trières, à qui l'on venait s'adresser de l'autre bout du monde grec, et le menuisier-orfèvre Théodore de Samos, fils de Télécles, à qui les Grecs attribuaient plusieurs objets d'art célèbres en même temps que diverses inventions techniques³. Mais les démiurges eurent fatallement à souffrir du préjugé contre le travail que l'établissement de l'oligarchie tendait à répandre dans le monde grec : Hésiode est sans cesse obligé de répéter que « le travail n'a rien de honteux », que « c'est l'oisiveté qui est honteuse »⁴; mais ses exhortations ne pouvaient empêcher que toute occupation matérielle passât pour inférieure et que qui-conque était vu un outil à la main fut pris pour un domestique⁵. Non que le travail manuel fût, en soi, considéré comme déshonorant : ce n'est pas parce que les nobles le méprisent qu'ils l'abandonnent aux gens du commun, c'est plutôt parce que les guerriers ont pris l'habitude d'en laisser la charge aux thètes et aux esclaves qu'ils en viennent à le considérer comme une

ἄλλον γ', εἰ μὴ τῶν οἱ δημιοεργοὶ ἔστιν;

Οὗτοι γὰρ καὶ λητοὶ γε βροτῶν ἐπὶ ἀπείρονα γαῖαν.

1. Le premier est bien connu; son neveu Talos passait pour avoir inventé la roue de potier, le tour et la scie (Diodore, IV, 76; cf. Pausanias, I, 21, 4, etc.).

2. Outre Tychios, Laercès, Polybos, déjà cités, signalons encore Harmonidès et son fils Phéréclos (*Il.*, V, v. 59), Épeios (*Il.*, XXIII, v. 85, etc.), Icmalios (*Od.*, XIX, v. 57). Le fait seul que le poète ait cru devoir les désigner par leur nom est très significatif.

3. C'est lui qui passait pour avoir monté et gravé la fameuse bague de Polycrate (Hérodote, III, 41) et ciselé un cratère d'argent que plus tard Crésus envoya à Delphes (*Id.*, I, 51); la tradition lui attribuait l'invention de l'art de fondre le bronze (Diog. Laert., II, 103; Diodore, I, 98) et celle de divers outils de menuisier (cf. Pline, *H. N.*, VII, 57, 7: « Normam autem et libellam et tornum et clavem [invenit] Theodorus Samius. ») Nous reviendrons sur ce personnage dans un article suivant. — Sur Ameinoclès de Corinthe (fin du VIII^e siècle), cf. Thucydide, I, 13. Rappelons que le premier combat naval qui nous soit connu a eu lieu en 664 av. J.-C., entre Corinthe et Coreyre.

4. *Tr.*, v. 311, etc.

5. C'est déjà l'erreur qu'Ulysse commet, — ou plutôt feint de commettre, — quand il voit Laerte bêcher son jardin. Mais cet incident se place dans une des parties les plus récentes de l'*Odyssée* (XXIV, v. 251 et suiv.); nulle part une idée analogue ne se fait jour dans l'*Iliade*.

occupation servile¹; et ce n'est pas la nécessité de travailler que l'on regarde comme humiliante, c'est le fait de se mettre au service d'autrui et d'abdiquer, pour un salaire, sa dignité d'homme libre².

Aussi bien les conditions de leur existence maintenaient-elles les ouvriers dans une perpétuelle dépendance, et cela sans leur donner une sécurité complète. La vie d'un *thète*, quel qu'il fût, était toujours fort pénible : employé par un pauvre, il gagne à peine de quoi manger³; s'il se met au service d'un riche, il est à la merci de son client tout-puissant, qui peut refuser de le payer, et, à la moindre réclamation, menace de le vendre comme esclave⁴; et nous voyons par le cas d'Hésiode qu'un homme peu

1. Cf. Guiraud, *la Propriété foncière...*, p. 126 et suiv. C'est ainsi que, suivant Plutarque (*Thésée*, XVI, 3, *Quaest. Gr.*, p. 298 f), les otages athéniens exigés par Minos auraient été employés comme *thètes*, c'est-à-dire comme manœuvres.

2. Telle est la réserve qu'il convient de faire à la théorie ancienne, — développée notamment par Blümner, *Die griechischen Privatalterthümer*, p. 389 et suiv., et par Caillemer, art. *Artifices* dans le Dictionnaire de Daremburg et Saglio, — suivant laquelle le travail manuel aurait été, en Grèce, l'objet d'un mépris universel. Dans son désir de réagir contre cette opinion excessive, Guiraud (*la Main-d'œuvre...*, ch. iv) a peut-être été trop affirmatif en sens contraire. A examiner les textes pour et contre les deux théories qu'il a recueillis et mis tous également en lumière avec une rare loyauté de discussion, il semble bien que, si le mépris pour le travail n'a pas été général en Grèce, le préjugé contre lui n'a pas existé uniquement parmi les aristocrates et les philosophes : Socrate, par exemple, était obligé, tout comme Hésiode, de combattre parmi ses concitoyens (*Xénophon, Mém.*, II, 7, 6 et suiv.). Guiraud reconnaît lui-même (p. 209-211) qu'à mesure que la société évoluait de l'état patriarcal au régime oligarchique, puis de l'oligarchie à la démocratie, le travail, à chaque étape, « descendait pour ainsi dire d'un degré dans la hiérarchie sociale, en vertu de la loi qui avait toujours régi son évolution » : abandonné d'abord par les nobles aux roturiers, puis par les roturiers aisés aux citoyens pauvres, il finit par être dédaigné d'eux et laissé aux étrangers ou aux esclaves. Les philosophes qui dénigrent les occupations manuelles se font « l'écho d'une opinion très ancienne, qu'ils essayent de justifier par des raisons morales » (Guiraud, *Études économiques*, p. 46). Francotte (I. I, ch. viii) remarque qu'une différence a toujours existé, à cet égard, entre les cités démocratiques et aristocratiques, et surtout entre les milieux industriels et agricoles (cf. *infra*).

3. *Od.*, XI, v. 489 et suiv. : Achille, pour montrer à Ulysse combien la vie, quelle qu'elle soit, est préférable à la mort, lui déclare qu'il « aimerait mieux être laboureur aux gages d'un indigent que de régner sur tous les morts ».

4. C'est ainsi que s'était conduit Laomédon à l'égard d'Apollon et de Poséidon : « Quand les Heures amenèrent l'époque où il devait nous payer, dit ce dernier (II., XXI, v. 450-454), il nous refusa tout salaire et nous chassa en nous menaçant de nous attacher les pieds et les mains et de nous vendre dans

fortuné ne pouvait guère compter sur l'appui de la justice¹. Les patrons de condition plus modeste à qui s'adresse Hésiode étaient, toutes proportions gardées, non moins durs pour les ouvriers ; on abusait souvent de leur bonne volonté ou de la nécessité qui les pressait pour leur faire accepter un salaire insuffisant² ; et on n'admettait pas qu'une préoccupation quelconque pût à aucun moment les détourner de leur besogne : pour valet de ferme, dit Hésiode, il est bon de n'embaucher qu'un garçon sans famille³ ; pour servante, il faut prendre une fille sans enfants, afin d'éviter des « difficultés »⁴. Voilà donc ces pauvres gens réduits au célibat ou exposés à voir toutes les portes se fermer devant eux. Ils étaient obligés de s'astreindre aux besognes les plus serviles⁵, sans que cette servitude temporaire leur assurât pour l'avenir, comme aux véritables esclaves, la nourriture et l'abri⁶.

Les mêmes périls menaçaient les artisans : ainsi que les journaliers, ils avaient sans cesse à craindre un caprice ou la mauvaise foi des gens riches qui les faisaient travailler et les tenaient sous leur coupe, comme n'importe quels thètes⁷ ; mais c'était surtout

quelque île lointaine. » Les patrons et les clients riches n'ont jamais perdu, en Grèce, cette fâcheuse habitude (voir ce que dit Guiraud, p. 182, à propos des δικαιο μεθοδο).

1. Outre les allusions à son propre procès (*Tr.*, v. 27-41), voir l'anathème que le poète prononce contre les juges partiaux et prévaricateurs (v. 238-273).

2. C'est contre cet abus qu'Hésiode s'élève quand il recommande d'attribuer un salaire suffisant même à un ami (v. 370).

3. *Tr.*, v. 602 : οὐτα ... δοίχον (qui ne soit pas établi, comme on dit dans nos campagnes).

4. Χαλεπὴ δύσπορτης ἔριθος (v. 603).

5. Les mots δοῦλος, δουλεύειν figurent dans toutes les définitions du thème que j'ai citées ; cf. Hésychios : Θῆς· δοῦλος μισθωτός (je supprime la virgule que les éditions placent entre ces deux derniers mots). Les thètes et les esclaves font souvent ensemble la même besogne, sans qu'aucune distinction paraisse établie entre eux : tels sont, dans l'*Odyssée*, les marins de Télémaque (IV, v. 644 : ἐοι αὐτοῦ θῆτες τε καὶ δημάρτες) ; cf. Guiraud, p. 8 (pour les temps primitifs) et 152 (pour l'époque classique).

6. « Rien n'est pis pour les hommes, dit Ulysse, que les courses vagabondes ; le fatal estomac leur cause de cruels soucis quand ils sont errants » (*Od.*, VII, v. 216 et suiv.). Ajoutons que la vie des esclaves était loin d'être toujours malheureuse : Eumée, par exemple, n'est ni δούλος, ni ἄτεκνος, comme le thème hésiodique, puisqu'il est propriétaire (*Od.*, XIV, v. 62 et suiv.) et marié (XXI, v. 214 et suiv.); il est le « chef » des porchers (XIV, v. 24 et suiv., etc.) et tenu en grande considération par ses maîtres (XV, v. 361 et suiv.); aussi comprend-on que, tout fils de roi qu'il est (XV, v. 413), il ne tienne pas à recouvrer sa liberté.

7. Cf. *Od.*, III, v. 425 et suiv. (déjà cités).

le chômage qu'ils devaient redouter, s'il prenait fantaisie aux clients de ne pas leur confier d'ouvrage¹: outre que certains d'entre eux n'avaient pas les moyens de se procurer la matière première nécessaire à leur travail², ils ne pouvaient espérer de trouver au dehors un débouché que la clientèle locale ne leur aurait pas fourni³. La concurrence des esclaves n'était pas encore bien dangereuse, parce qu'ils n'étaient pas très nombreux⁴ et que la plupart d'entre eux n'avaient pas de connaissances assez spéciales pour être, comme ils le furent plus tard, employés dans l'industrie. Mais c'est au sein même de leur caste que la nécessité d'une « lutte pour la vie » commençait à créer des rivalités : à l'époque homérique, le nombre des artisans était encore assez restreint pour que chacun d'eux eût sa place marquée et son rôle nécessaire dans le groupement où il vivait; on a même supposé qu'il ne devait y avoir dans chaque localité qu'un seul représentant de chaque profession manuelle⁵. Pourtant, on voit dès lors les princes choisir leurs fournisseurs, soit en les distinguant parmi les gens compétents de leur cité, soit à l'occasion en les faisant venir du dehors⁶. De là ne pou-

1. C'est ainsi que la *Vie d'Homère* (§§ 3-4) représente la mère du poète, ouvrière en laine, cherchant de l'ouvrage pour se nourrir ainsi que son fils.

2. Cf. p. 38, n. 6.

3. Guiraud, p. 23, dit que « la Grèce homérique... était... un pays de très petite industrie, qu'elle se bornait à satisfaire les besoins locaux et qu'elle ne songeait guère à écouler au dehors les produits ouvrés ». Cf. Helbig-Trawinski, p. 21.

4. Ils coûtaient fort cher (jusqu'à cent boeufs dans certains cas exceptionnels), et c'eût été un mauvais calcul que d'en acheter pour les faire travailler dans l'industrie. Ulysse et Alcinous en ont chacun une cinquantaine pour le service de leur palais (*Od.*, XXII, v. 421; VII, v. 103). Hésiode ne fait à l'esclavage une allusion précise que dans un vers très contesté (*Tr.*, v. 406 : γυναῖκα κτητῆν, où γαμετῆν... ποιήσασθαι). Les δημός qu'il cite à plusieurs reprises étaient sans doute des thètes : le sens primitif du mot n'est pas en effet celui de prisonnier de guerre (δαμάζω), mais de domestique (δέμος); cf. M. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 449.

5. Guiraud, p. 21 : « On dirait qu'un artisan de chaque espèce suffisait à chaque groupe de population; peut-être y avait-il un forgeron, un charpentier, un potier par ville ou village... » Cette hypothèse n'est fondée sur aucun texte précis, mais seulement sur cette assertion qu' « on n'aperçoit nulle part dans l'épopée la moindre trace de concurrence ». Mais cette affirmation est trop catégorique (cf. la note suivante), et l'auteur reconnaît lui-même (p. 35) que « de tout temps la concurrence avait été très ardente entre les villes helléniques et l'étranger, entre les villes helléniques elles-mêmes, et dans chacune d'elles entre les particuliers ». De plus, l'auteur a le tort d'englober, ici encore, le vint^e siècle dans l'âge homérique.

6. C'est ainsi que Pâris (*JL.*, VI, v. 313-315) fait appel aux meilleurs char-

vait manquer de naître, entre gens du même métier, une concurrence qui s'était assez accentuée au VIII^e siècle pour qu'Hésiode en fit la loi fondamentale de la vie économique : le temps n'est plus où « la terre fertile produisait d'elle-même des fruits nombreux et abondants », que les premiers hommes « recueillaient à leur gré, tranquilles dans leur prospérité »¹; désormais, « les dieux ont caché aux hommes les ressources de la vie »²; il ne reste que deux moyens de ne pas mourir de faim, voler son prochain ou travailler mieux que lui; si l'on écarte le premier procédé, la salutaire émulation peut seule nous assurer une vie libre et aisée : « Le fils de Cronos... l'a placée aux racines de la terre, au sein de l'humanité; ... c'est elle qui excite au travail l'être le plus nonchalant³. » Et par une application particulière de sa théorie aux démiurges, le poète conclut qu'on voit s'élever partout cette rivalité féconde entre potier et potier, entre menuisier et menuisier, entre mendiant et mendiant, entre chanteur et chanteur⁴. Le nombre des artisans était-il devenu plus considérable? Les progrès de la civilisation rendaient-ils le public plus difficile et plus exigeant? Toujours est-il qu'au lieu de devoir à son expérience professionnelle une situation des plus privilégiées, chacun était tenu à des efforts incessants pour n'être pas surpassé par ses confrères et pour arriver simplement à subsister. Cette fâcheuse nécessité, où étaient les gens de métier, de se « dévorer entre eux », fut-elle pour quelque chose dans le dédain que leurs clients fortunés commençaient à éprouver pour eux? Contribua-t-elle à faire naître chez les aristocrates cette impression qu'ils avaient à leur discrétion, comme leurs esclaves, des fournisseurs qu'ils pouvaient à leur gré faire prospérer ou laisser mourir de faim? La chose est possible, non

pentiers de Troie pour l'aider à construire sa maison; sur ceux qu'on faisait venir de l'étranger (ἀλλιοί), cf. p. 40, n. 1.

1. *Tr.*, v. 117-119.

2. V. 42.

3. V. 17-20.

4. Guiraud, qui ne croit pas à une évolution sensible des conditions du travail entre le X^e et le VII^e siècle (p. 10), considère comme interpolés les v. 25-26 des *Travaux* (p. 21). Mais les raisons logiques qu'on a invoquées contre leur authenticité n'ont rien de décisif (voir la note de mon édition des *Travaux*, et Mazon, la *Composition des Travaux et des Jours*, p. 7). D'ailleurs, supprimât-on ces deux vers, la loi de la concurrence n'en demeurerait pas moins expressément posée par tout le début du poème, notamment par le mythe des deux Eris (v. 11-24), dont je viens d'exposer l'idée essentielle.

certaine. Mais ce qui est évident, c'est que cette concurrence mutuelle augmentait pour eux la difficulté de trouver assez de besogne et leur rendait l'avenir encore moins assuré. Voilà pourquoi un moraliste pratique tel qu'Hésiode, sans éprouver aucun préjugé nobiliaire contre le travail manuel, ne considère pas l'industrie comme un moyen normal de gagner sa vie et n'estime pas l'artisan à l'égal de l'agriculteur : le paysan qui cultive son propre champ ne dépend de personne, il n'a pas à compter avec les sentiments inconstants de la clientèle ou avec la faveur imprévue d'un rival qui l'éclipse. Thésée aussi plaçait les *geomores*, — si peu de terres qu'ils possédaient, — au-dessus des démiurges¹, et l'on sait que les Grecs ont toujours proclamé la supériorité du travail agricole sur le travail industriel².

Pour ces gens sans ressources régulières et parfois sans demeure fixe, quel remède s'offrait aux soucis de chaque jour, à l'incertitude du lendemain, à l'isolement plus particulièrement funeste à des « déracinés » dont il agrave la faiblesse ? Le seul qu'une expérience de trente siècles nous ait fait découvrir est le groupement corporatif : beaucoup de faibles valent un fort et surtout l'entente entre les travailleurs empêche la clientèle de profiter de leur concurrence pour avilir la main-d'œuvre ; une association d'ouvriers bien organisée retrouverait presque la situation exceptionnellement favorable dont pouvait jouir à l'origine, dans une ville, l'unique représentant d'une profession. Mais à l'époque où vivait Hésiode, et principalement dans un milieu agricole où le « chacun pour soi » est la règle universelle, une pareille conception, même confuse, une pareille tendance, même inconsciente, ne saurait se faire jour. Si parfois des ouvriers collaboraient à un travail collectif, — ce qui est la forme de groupement la plus spontanée et la plus primitive, — ce n'était pas au nom d'une théorie sociale qu'ils unissaient leurs efforts, c'était simplement une nécessité matérielle qui les y contraignait. Dès l'âge homérique, la construction d'un bateau ou d'une maison tant soit peu considérable exige une collaboration de ce genre³ ; la manière dont Ulysse bâtissait sa chambre

1. Cf. Plutarque, *Thésée*, xxv, 2-3.

2. Cf. Caillaux, *art. cit.* — Guiraud, *la Main-d'œuvre...*, p. 37 et 116. Dans ce dernier passage, l'historien, citant Xénophon (*Écon.*, VI, 10), remarque que « c'est là une sorte de lieu commun dans toute la littérature grecque ».

3. C'est le cas, nous l'avons vu, pour la construction de la maison de Pâris

nuptiale, pour éviter qu'aucun regard étranger pût la profaner, était sans doute assez extraordinaire, car il s'en vante un peu comme d'un tour de force¹; mais même dans des travaux de moindre importance, on voit souvent un chef d'industrie se faire aider par plusieurs compagnons². Au VIII^e siècle, le progrès est encore plus marqué : dans les ports de commerce, la construction de bâtiments plus vastes exige évidemment un personnel plus nombreux; mais, sans sortir du milieu où vivait Hésiode, tandis que l'orfèvre de l'*Odyssée* se rend à domicile avec son enclume, son marteau et ses tenailles³, le forgeron d'Aséra est établi dans un atelier assez spacieux pour servir de salle de réunion⁴ : ce n'est plus un thête, mais un propriétaire et un travailleur sédentaire; ce n'est plus un artisan, mais un entrepreneur ayant lui-même sous ses ordres des ouvriers qu'il salarie. Cependant, il y a loin de cet essai rudimentaire d'organisation du travail à un groupement professionnel entre égaux; il s'en faut même de beaucoup que l'un soit une étape vers l'autre. Le seul résultat auquel peut aboutir l'établissement d'entreprises industrielles plus considérables est en effet de rendre la concurrence plus aiguë et plus dangereuse pour les artisans qui restent isolés : astreints fatallement, dans l'exercice de leur besogne professionnelle, à mener de front plusieurs tâches souvent fort différentes, ils se trouvent hors d'état de rivaliser avec une équipe d'ouvriers, dont chacun peut, sans inconvénient pour l'ensemble du travail, se spécialiser dans un domaine d'autant plus restreint qu'ils sont plus nombreux. A mesure que

et des vaisseaux phéaciens; la situation d'Ulysse chez Calypso est, avons-nous dit, exceptionnelle.

1. Peut-être faut-il voir dans cet usage le souvenir d'un état de choses qui, sans avoir complètement disparu, tendait de plus en plus à se modifier; il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, l'élaboration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* s'étant prolongée pendant plusieurs générations.

2. *Il.*, XVII, v. 389 et suiv. : un corroyeur fait tendre une peau de taureau par plusieurs ouvriers; — *Od.*, IX, v. 384 et suiv. : un menuisier, pour percer une planche, dirige la tarière, tandis que ses aides la font tourner rapidement au moyen d'une courroie.

3. *Od.*, III, v. 433-434.

4. Cf. p. 24. Dans l'*Odyssée* (XVII, v. 328), on voit Mélanthro reprocher à Ulysse de ne pas aller, comme les autres vagabonds, coucher à la forge ($\chiλ\chi\tau\eta\sigma\ldots\delta\epsilon\mu\sigma\sigma$) ou à l'asile ($\lambda\epsilon\sigma\chi\eta$); il y avait donc à Ithaque des forgerons qui n'étaient déjà plus des ouvriers ambulants, comme d'autres artisans dont parlent les poèmes homériques : nouvel indice d'une transformation en train de s'accomplir.

ces entreprises s'étendent, l'artisanat recule fatallement devant elles, en vertu de cette même loi de la division du travail qui lui a donné naissance. Sans doute, la Grèce ne verra jamais son écrasement complet par la « grande industrie », telle qu'elle se développera dans les sociétés modernes, grâce à l'extension du machinisme¹. La rivalité n'en était pas moins difficile à soutenir, pour l'ouvrier établi à son compte, contre un patron mieux outillé et mieux secondé. La situation empirera encore quand les esclaves seront devenus plus nombreux, que le prix moyen en aura baissé² et que, la main-d'œuvre pouvant se recruter avantageusement parmi eux, il sera possible à un industriel de s'assurer sans trop de difficultés pratiques un personnel suffisant. La concurrence des ateliers serviles ne sera nullement comparable à celle qu'opposaient primitivement aux artisans les esclaves des particuliers; car ces ateliers auront sur eux la même supériorité qu'ils avaient sur le reste du public : une spécialisation plus complète, irréalisable pour des travailleurs isolés, normale au contraire dans la fabrique d'un Lysias ou d'un Céramon³. L'institution du petit patronat n'était d'ailleurs qu'une première étape vers la réalisation lointaine de cet idéal : les ateliers se réduisaient en effet, à l'époque hésiodique, à un nombre d'ouvriers très restreint; le patron se faisait simplement assister de quelques compagnons⁴, plutôt pour manier des appareils de fortes dimensions que pour répartir entre eux les diverses tâches⁵. Il n'en est pas moins vrai que le groupement en vue

1. Cf. Guiraud, p. 86-87, 91; — Francotte, t. I, p. 193 et suiv., 225 et suiv. L'atelier le plus considérable qui nous soit connu est celui de Lysias, qui comptait cent vingt esclaves ouvriers.

2. La valeur d'un esclave a toujours fortement varié suivant l'époque, la provenance, l'âge, le sexe, l'instruction, etc. Guiraud (p. 106-108) en donne, pour les V^e et IV^e siècles, de nombreux exemples oscillant entre cent drachmes environ et vingt mines.

3. Cf. Lysias, XII, 8, 12 et 19; Xénophon, *Mém.*, II, 7, 3. Dans l'industrie textile, à l'époque classique, ce sont des ouvriers différents qui lavent la laine, l'épluchent, la peignent, la filent, la tissent, la foulent, la cardent et la teignent (Guiraud, p. 55-56, d'après Platon, *Politique*, p. 279 et suiv.). A l'âge hésiodique, aucun de ces travaux n'était encore du ressort des professionnels.

4. On peut en voir une image dans les boutiques que représentent des vases peints, — d'époque d'ailleurs plus récente, — où le personnel comprend, outre le patron, deux ouvriers (S. Reinach, *op. cit.*, t. I, p. 224 : forgerons et coronniers), parfois quatre (*Ibid.*, p. 337 : céramistes).

5. Dans le dernier vase cité, chacun des quatre ouvriers est employé à une besogne identique (peindre des vases); dans les autres, ils combinent leurs

d'un travail collectif, tout en constituant un progrès sensible au point de vue économique, contient en soi les germes d'un grave malaise social : pour un artisan qui parviendra à fonder un atelier, combien seront réduits, par la loi de la concurrence, soit à gagner péniblement leur vie dans leur boutique, soit à s'embaucher comme ouvriers chez un frère plus heureux, c'est-à-dire à retomber dans une situation analogue à celle qu'Homère estimait la pire de toutes, être thète au service d'un homme du commun ! Péril inévitable, et dont l'origine est aussi ancienne que l'artisanat lui-même, puisqu'il est une conséquence nécessaire de la spécialisation, qui est le principe constitutif du régime artisanal.

IV.

Conclusion.

Il est aisé maintenant de déterminer la place qu'occupe le VIII^e siècle, tel qu'il nous apparaît surtout par l'image qu'en trace Hésiode, dans l'évolution de l'artisanat et le développement de la division du travail. Le principe était déjà posé chez Homère, puisque l'existence des démiurges n'est plus étrangère à la société qu'il décrit. Les progrès matériels qu'ils avaient pu réaliser en commençant à se spécialiser ne semblent guère avoir été dépassés pendant le siècle suivant : si la poterie, par exemple, paraît tenir dans la civilisation hésiodique une place plus considérable, c'est surtout à une différence de milieu qu'il faut l'attribuer ; seule, l'architecture navale devait progresser à ce moment d'une manière sensible dans les cités maritimes, à en juger par le rapide essor de la navigation et de la colonisation pendant la seconde moitié du siècle. Néanmoins, les exigences croissantes de la vie, un goût plus vif du confort ou même du luxe rendent plus souvent nécessaire l'emploi de la main-d'œuvre professionnelle ; son domaine s'étend, et l'on voit même se constituer des métiers nouveaux ou de nouvelles spécialités ; par suite, des lignes de démarcation se dessinent avec

efforts en vue d'un résultat commun (l'un des forgerons manie le marteau, l'autre tient l'outil à forger, etc.). Au contraire, les monuments où figure un personnel plus nombreux « représentent... des ateliers où la besogne paraît excessivement morcelée » (Guiraud, p. 61, citant Baumeister, *Denkmäler des klass. Alterthumes*, I, p. 253, 506; III, p. 1582, 1803, 1992).

plus de précision entre les diverses besognes professionnelles, mais surtout entre les travaux que peuvent effectuer les profanes et ceux qu'il convient de réserver aux spécialistes; la distinction devient de plus en plus nette entre les tâches que l'on a intérêt à exécuter chez soi et celles qu'il faut abandonner aux travailleurs attitrés du bois ou du fer, parce qu'elles exigent un outillage perfectionné ou des connaissances particulières. Il arrive même, bien que ce ne soit pas encore la règle générale, que dans la construction d'un instrument aratoire ou d'un objet ménager un client fasse appel à un professionnel pour la fabrication d'une pièce plus délicate : indice d'une division plus profonde, d'une répartition plus précise et plus raisonnée des fonctions économiques.

Mais c'est surtout en ce qui concerne les conditions du travail qu'un changement notable se manifeste et que le régime de l'artisanat se dégage de plus en plus nettement de la société patriarcale : les artisans habiles ne sont plus des êtres d'exception, favoris des dieux, dont la présence est une heureuse aubaine et dont tous sollicitent les services; de plus en plus ils tendent à former, sinon encore une classe constituée, du moins une institution normale. Leur nombre augmente naturellement à mesure que deviennent plus fréquents les cas où l'on a recours à leur intervention, et de cette situation nouvelle naît un nouveau facteur de la division du travail, la rivalité professionnelle. La spécialisation des gens de métier avait d'abord eu pour effet d'éliminer une concurrence possible, celle des particuliers; un riche surtout ne songe à commander une besogne au dehors que si ses serviteurs ne sont pas capables de l'exécuter; or, comment un artisan pouvait-il acquérir sur le premier venu une supériorité incontestable, sinon en se spécialisant? La société reconnaît alors l'artisanat comme un de ses rouages essentiels et indispensables, en dépit de l'individualisme agricole qui risquait d'en retarder le développement, et les relations avec les démiurges s'imposent au public comme une nécessité quotidienne. Mais si une nouvelle concurrence vient à s'établir, à l'intérieur cette fois d'un même corps de métier, il est logique qu'elle comporte des conséquences analogues à celles de la crise d'où l'artisanat s'était dégagé, c'est-à-dire que la division du travail s'accentue encore, chacun s'efforçant d'acquérir une spécialité qui lui assure un avantage sur ses rivaux; et il est naturel que cette

seconde étape soit plus rapide, puisque c'est dans une voie déjà tracée qu'elle fait avancer la société. La spécialisation est facilitée en même temps par l'organisation d'ateliers où il sera possible de répartir la besogne entre divers ouvriers suivant leur compétence ou leurs aptitudes respectives, ce qui améliore sensiblement les conditions du travail, tout en rendant la lutte pour la vie infinitement plus pénible à la masse des travailleurs isolés. Ainsi se constitue le petit patronat, intermédiaire entre l'artisanat proprement dit et la grande industrie, et qui paraît bien avoir été, en Grèce, la forme par excellence de ce qu'on pourrait appeler l' « industrie bourgeoise ». Encore en formation à l'époque hésiodique, elle devait atteindre son apogée au VII^e et au VI^e siècle, sous les tyrans qui succédèrent aux gouvernements oligarchiques¹. Mais, dès le début du VIII^e siècle, on voit apparaître nettement trois des principaux facteurs de la division du travail, presque complètement étrangers à la période précédente : la nécessité de connaissances techniques plus précises chez les ouvriers manuels, une concurrence professionnelle plus intense, enfin le développement et l'organisation du travail collectif.

Pierre WALTZ.

1. Sur la protection que les tyrans accordèrent à l'industrie, cf. Guiraud, "Main-d'œuvre...", p. 29 et 39-40; — *Études économiques...*, p. 51 et suiv.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LETTRES INÉDITES DE SISMONDI

A SIR J. MACKINTOSH ET A LA COMTESSE DE SAINTE-AULAIRE.

Nous devons à l'obligeance de Miss Julia Wedgwood, petite-fille de Sir James Mackintosh, le célèbre parlementaire anglais, la communication d'une notable partie des papiers inédits de Sismondi¹, dont deux séries de lettres adressées, les unes à sa fiancée et à sa femme, — elles feront l'objet d'une publication ultérieure, — les autres à M^{me} de Sainte-Aulaire.

Nous allons mettre ces dernières sous les yeux du public.

Nous ne croyons pas faire œuvre inutile en rompant le silence qui s'est fait, un peu soudain, autour du nom de Sismondi. A côté de l'intérêt ordinaire qui s'attache à la plume d'un écrivain de mérite, hôte assidu des cercles littéraires, témoin curieux et juge averti d'une époque féconde, s'exerce un attrait psychologique dont Scherer a fort nettement défini la nature² :

On peut, écrit-il, ne pas goûter bien vivement ses livres, mais on ne saurait feuilleter ses lettres sans éprouver de l'intérêt et de l'affection pour celui qui les a écrites... Nous sommes mis aujourd'hui en état de considérer Sismondi de cette manière, du point de vue intérieur, et il est certain qu'il y gagne comme une seconde et meilleure célébrité. Il n'est pas jusqu'à son talent dont on ne prenne ainsi une plus haute opinion. Dans l'épanchement d'une correspondance familiale et exprimant au jour le jour les impressions qu'il reçoit des événements, il devient plus naturel, il a plus d'imprévu et d'agrément.

1. En dehors des manuscrits conservés dans les bibliothèques, notamment à la bibliothèque Fabre de Montpellier, et dont M. Saint-René Taillandier n'a pas épousé la matière, nous apprenons du représentant de la famille Désideri de Pescia, qu'il est toujours en possession des papiers de Sismondi, dont M. Villari a donné l'énumération dans le premier volume de la *Revue historique*, p. 241.

2. *Études critiques*, t. II, p. 146.

La restriction même qu'implique la première phrase passerait aujourd'hui pour un aveu d'incompétence, car il semble qu'on soit plus à même d'apprécier maintenant la portée de son œuvre : sans doute la partie historique est encore sous le coup d'un jugement sommaire et dont il serait souhaitable qu'on entreprend la révision ; mais ses ouvrages économiques ont obtenu une réhabilitation éclatante. Blanqui, dans son *Histoire de l'économie politique*, déclare : « Ce sera l'honneur éternel de son nom, d'avoir donné l'éveil à l'Europe et de s'être mis à la tête d'une croisade en faveur des classes les plus injustement disgraciées de notre ordre social. » Un économiste contemporain¹ ne craint pas d'affirmer que le socialisme scientifique lui a emprunté « l'esprit de critique envers l'organisation moderne et les grandes lignes de sa critique elle-même », que L. Blanc, Vidal, Rodbertus, K. Marx lui prennent ses conclusions ou sa méthode, qu'Elster et Eisenhart enfin reconnaissent en lui « le précurseur remarquable de la science allemande contemporaine » du « socialisme de la chaire. »

Ce sont là, nous semble-t-il, à une époque où la critique littéraire sollicite notre admiration pour les moindres talents, des titres suffisants à l'attention de ceux qui lisent².

Nous donnons d'abord une lettre isolée, adressée à Sir James Mackintosh³; elle forme un appendice naturel aux lettres écrites pendant les Cent-Jours et elle illustre très heureusement le sentiment des classes moyennes au moment du retour de Napoléon.

Aussitôt après sa chute, un revirement se fit dans les esprits : le prestige de son nom, inséparable de la gloire militaire qu'avaient conquise les trois couleurs, opéra davantage avec l'éloignement et l'on ne fut plus sensible qu'aux grandeurs de son règne.

Par ailleurs, les excès des ultras servaient mal la cause des Bour-

1. Albert Aftalion, *l'Œuvre économique de Sismondi*. Paris, 1899.

2. Il a déjà paru de la correspondance de Sismondi : des lettres à E. de Sainte-Aulaire, à M^{me} Noyon, dans *Fragments du journal et de la correspondance de Sismondi*, par J.-J.-C. Chenevière (Genève, 1857); des lettres à M^{me} d'Albany, dans *Lettres inédites de J.-C.-L. de Sismondi... à M^{me} la comtesse d'Albany*, par Saint-René Taillandier (Paris, 1863); des lettres de Sismondi à sa mère pendant les Cent-Jours, publiées par MM. Villari et Monod dans la *Revue historique*, t. III, IV, V, VI (1877-1878).

3. Les relations de Sismondi avec Sir J. Mackintosh dataient de 1814. Sismondi avait publié cette année-là un libelle : *De l'intérêt de la France à l'égard de la traite des nègres*, qui l'avait naturellement rapproché de Sir J. Mackintosh, champion avec Wilberforce de la cause des nègres en Angleterre. Sir J. Mackintosh, qui venait d'entrer à la Chambre des Communes (1813), avait fait entre temps un voyage à Genève, au cours duquel il s'était lié d'amitié avec Sismondi. Ce dernier devait épouser en 1819 une belle-sœur du premier, Miss Jessie Allen.

bons : « Ce n'est nullement à ces principes », — aux principes d'absolutisme, écrivait Sismondi¹, — « qu'en veulent ses adversaires. Au contraire, c'est peut-être par là même qu'il a le plus de rapport avec eux. Son arrogance m'a été insupportable pendant de longues années ; mais l'arrogance de ceux qui ont été si humbles pendant ces mêmes années me révolte peut-être encore plus... » Et ailleurs : « Ce reflux si violent vers le despotisme est à mes yeux le présage de nouvelles révoltes. »

Et, de fait, la révolution ne tarda pas. Le retour de l'île d'Elbe se fit par des chemins grands ouverts, tandis que l'on poussait à la frontière la cour désemparée. Sismondi ne tarit pas, dans ses lettres à sa mère, d'expressions méprisantes à l'adresse des Bourbons. Le duc de Berry « croit se rendre populaire en jurant. » « Monsieur, à son retour de Lyon, avait rempli sa voiture d'antispasmodiques ; la peur lui donnait des attaques de nerfs » ; à part lui, « aucun des Bourbons n'est sorti du palais que pour se sauver, l'on assure qu'ils ont pris huit millions, toute l'argenterie, tout ce qui pouvait s'enlever, jusqu'aux rideaux des fenêtres ». Le duc d'Orléans « est le seul des princes qui ait des sentiments français ». Ce quiacheva de réconcilier Sismondi avec l'Empire, — et M. Villari ne l'a peut-être pas suffisamment indiqué, — ce fut l'acte additionnel, œuvre de B. Constant, pour la plus grande partie, et que l'on appelait pour cela la « Benjamine ». Sismondi écrivait à ce sujet dans le *Moniteur*² : « De toutes les constitutions libres que j'ai étudiées pendant tant d'années³, il n'y en a pas une seule que je ne regarde comme inférieure à celle qui est présentée aujourd'hui à l'acceptation du peuple français. » Les libertés « sont bien mieux garanties qu'elles ne l'ont été en France sous aucun gouvernement ou monarchique, ou républicain... »

L'Empereur s'efforçait d'ailleurs de confirmer les libéraux dans leurs espérances. On n'ignore pas qu'il désira voir Sismondi et, dans l'entrevue du 3 mai⁴, il n'eut garde de contredire en rien les assertions de son interlocuteur. C'est un exemple frappant de la souplesse et du don d'adaptation du caractère de Napoléon.

Il fallait donc à tout prix affirmer sur son trône le garant des libertés reconquises, et Sismondi pensa que l'opinion de Sir J. Mac-

1. Lettre à M^{me} d'Albany, de Pescia, 2 février 1814.

2. *Moniteur* des 29 avril, 2, 6, 8 mai 1815. La lettre à Sir J. Mackintosh est du jour même où parut le premier article.

3. Il publierai en 1832 : *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie*; en 1836 : *Étude sur les constitutions des peuples libres*.

4. *Revue historique*, t. I, p. 242 (par M. Villari).

kintosh pourrait être de quelque poids dans le conseil des princes assemblés à Vienne. Il n'hésita pas à lui adresser cette sorte de plaidoyer :

I.

To Sir James Mackintosh M. P.

J'ai voulu vous écrire, Monsieur, il y a longtemps; la très grande difficulté de faire parvenir une lettre où l'on parle du fond du cœur, et qu'on ne veut par conséquent point exposer à être lue aux frontières, m'y a fait renoncer; les exhortations de Mrs Rich¹ que je viens de voir me tirent de nouveau de ma nonchalance; elle assure que vous-même vous êtes encore dans une très grande ignorance des événements de France et de la disposition des esprits; elle assure que les déclarations solennelles d'un homme impartial, d'un homme qui certainement ne passe pas pour courtisan, peuvent faire impression sur vous et vos amis; elle assure que si je vous dis que je me rallie complètement au gouvernement de Napoléon, que je désire sa stabilité, que je désire ses victoires, cette opinion individuelle d'un homme qui a montré assez ouvertement son opposition, lorsqu'il marchait à la tyrannie universelle, sera pour vous une indication de l'opinion de la France, de celle de tous les hommes libres. Au nom du ciel, arrêtez encore sur le bord de l'abîme vos ministres insensés, avant qu'ils rallument une guerre qui perdra l'Europe, qui perdra la liberté, qui perdra la civilisation et qui sera bien plus fatale encore à votre patrie qu'à la France. J'ai la ferme confiance que, si la France est attaquée, elle vaincra les étrangers, mais après une lutte sanglante et dont on ne saurait calculer tous les désastres.

Comment est-il possible qu'on ait pu persuader à l'Angleterre que cette révolution était l'ouvrage de l'armée et non celui du peuple? Les faits ne parlaient-ils pas assez haut pour démentir toutes les fables du parti royaliste, n'avons-nous pas vu qu'il a été impossible au roi de faire marcher des gardes nationales contre Bonaparte, tandis que les gardes nationales seules ont forcé la duchesse d'Angoulême à se retirer et ont arrêté le duc? Le général Clauzel n'avait pour toutes troupes de ligne que trente-quatre gendarmes, lorsqu'il a marché contre Bordeaux, et il a forcé à la retraite une princesse courageuse qui avait plusieurs milliers d'hommes, parce qu'entre tous ceux-là, à la réserve de quelques gentilshommes, il n'y en avait pas un qui voulût combattre contre la cause nationale. A Montélimar, la garde nationale seule a affronté la petite armée du duc d'Angoulême et a décidé tous les régiments à passer sous les drapeaux de la patrie. En général, on pourrait dire que partout les paysans ont décidé les soldats :

1. Fille ainée de Sir James; elle avait épousé en 1808, à Bombay, Claudius James Rich, voyageur et orientaliste, qui mourut âgé seulement de trente-trois ans en 1820.

chaque régiment qu'on envoyait contre Bonaparte était, au moment du départ, encore décidé à obéir, mais lorsqu'en traversant les campagnes il entendait les cris de joie des paysans, de voir revenir celui qu'ils regardaient comme leur libérateur, le sentiment français, vainement comprimé dans le cœur de chaque soldat, se réveillait en lui et le faisait passer aux drapeaux de l'honneur et de l'indépendance nationale. On assure que le maréchal Ney lui-même, qui s'est déshonoré par une trahison, ne l'avait pas méditée, mais qu'il a été entraîné par l'unanimité des sentiments dont il entendait de toutes parts l'expression. Il n'y a aucun pays au monde où l'armée soit plus intimement liée à la nation que la France et soit plus animée par un même esprit, et j'entends par la nation, essentiellement tous les habitants des campagnes, classe qui depuis la Révolution a acquis beaucoup d'importance, parce qu'elle est presque en entier propriétaire : ce sont des hommes qu'à leurs habits, à leur nourriture vous confondriez avec vos *cottagers*; ils sont du moins fort inférieurs à vos *farmers* pour l'instruction et la richesse, mais ils sont bien plus réellement indépendants. C'est parmi eux surtout que l'armée se recrute, c'est chez eux que les soldats reviennent avec une retraite; l'éducation des camps leur donne de la considération dans leurs villages, ceux qui n'ont point servi s'intéressent à la gloire de l'armée comme s'ils avaient marché sous les drapeaux. La honte du joug étranger que la France avait subi l'année passée, les vexations, les humiliations que les plus braves soldats ont souffertes sous le règne des Bourbons ont été senties avec amertume par la masse entière des paysans; à leur tour, les soldats étaient irrités pour leurs pères, leurs frères, leurs maîtresses, de la spoliation prochaine de tous les acquéreurs de domaines nationaux qu'on avait la sottise de faire entrevoir, plus encore que de projeter. La noblesse de province et les prêtres, par leurs prétentions ridicules, avaient porté l'exaspération au plus haut degré. La révolution était immanquable; elle se serait faite sans Bonaparte comme par lui; dix conspirations se tramaient en même temps; le mouvement du comte d'Erlon¹ et celui de Lefebvre-Desnoettes n'avaient aucun rapport avec celui de Bonaparte. Tous deux ne se sont arrêtés que parce qu'ils ont appris ce mouvement inattendu. Je ne vous dirai point que cette fermentation de toute la France soit contenue dans les bornes de la sagesse; bien au contraire, un levain de jacobinisme s'est développé avec fureur dans toutes les têtes. Ce levain n'existe plus nulle part, il y a une année; ce sont les sottises de la cour qui l'ont fait renaitre; elle a pris à tâche d'humilier une nation orgueilleuse et qui a le droit de l'être. L'irritation allait croissant, et si l'explosion avait tardé six

1. La conspiration Fouché, Drouet, d'Erlon, Lallemand et autres, formée déjà vers la fin de 1814, était renouée dès le début de février 1815, et ce n'est qu'en mars que Napoléon débarqua. Il faut ajouter que les conjurés ne s'entendaient que sur un point : leur opposition à Louis XVIII. Fouché penchait pour le duc d'Orléans, certains désiraient rappeler Napoléon, d'autres demandaient le roi de Rome.

mois elle aurait été bien plus terrible. Lors même que Bonaparte aurait été assassiné à l'île d'Elbe¹, le règne de Louis XVIII n'aurait pas été prolongé de six mois et sa chute aurait été bien plus violente. Aujourd'hui, quand les alliés réussiraient à ramener ce faible monarque en France, ils ne lui garantiraient pas un an de vie ou de règne et une nouvelle révolution éclaterait par un massacre effroyable de la noblesse. Aussi je ne comprends pas comment il aurait le courage d'y revenir, même entouré de baïonnettes étrangères, lui qui a montré tant de prudence et un soin si pieux de conserver sa propre vie, même contre l'ombre du danger, et qui avec une fermeté si royale a résisté aux sollicitations de ses amis qui voulaient le retenir ou à Paris, ou du moins à Lille. De tels princes ne régneront jamais sur une nation dont la bravoure est le caractère distinctif.

C'est au contraire le courage inoui déployé par Bonaparte pendant toute sa marche de Cannes à Paris, se présentant toujours seul, toutes les fois qu'il y avait de la résistance², c'est le courage avec lequel il entra à la tête de dix-sept hommes à Paris, avec lequel il se confia aux Tuilleries, le 20 mars, à la même garde nationale qui le matin avait gardé le roi, avec lequel je lui ai vu, il y a quinze jours, passer une revue³ de douze mille hommes de la garde nationale de Paris, qui lui est fort peu dévouée, entrant sans un seul soldat, entre tous les rangs et permettant à tous ces citoyens armés et inconnus de lui remettre à la main des pétitions ; c'est le courage avec lequel, dans une revue de troupes de ligne, il se laissait tirer les habits par derrière, par des soldats qui voulaient avoir un de ses regards et le serrer dans leurs bras ; c'est cette confiance héroïque dans le temps même où sa tête était à prix qui ont captivé l'imagination des Français et qui séduisent la mienne.

Je ne vous dirai pas, cependant, qu'il n'ait contre lui un parti nombreux, et qui surtout fait beaucoup de bruit. Il est composé d'abord de toute la noblesse, qui attachait au roi ses espérances et qui se croyait bien assurée que la charte constitutionnelle ne durera pas longtemps et qu'elle ne tarderait pas à rentrer dans tous ses priviléges⁴. Les gentilshommes qui s'étaient précédemment attachés à Bonaparte sont peut-être ceux qui aujourd'hui se montrent les plus acharnés contre lui. Ensuite la grande masse des gens de lettres qui l'a tour à tour flatté et honni se croit obligée en honneur de s'en tenir à ce dernier sentiment, et elle est en général très acharnée contre lui. Enfin les

1. On avait, en effet, discuté à Vienne divers moyens de se défaire de Napoléon ; il fut question de l'enlever pour le mettre en lieu sûr et même de le faire disparaître sans retour possible.

2. Allusion probable à l'affaire du défilé de Laffray.

3. C'est la revue du 16 avril, où étaient réunis 15,000 hommes environ. « Un grenadier ayant voulu arrêter un soldat qui s'approchait de lui, l'Empereur a jeté bas le bonnet du grenadier et tendu la main au soldat » (lettre de Sismondi à sa mère, 17 avril).

4. Chateaubriand faisait à la noblesse le même reproche.

plus riches marchands dont les projets ont été tout à coup suspendus par son arrivée. Ces trois classes qui sont assez riches ont une grande masse de gens qu'ils font vivre et auxquels ils communiquent leurs sentiments. C'est surtout à Paris qu'ils se concentrent, aussi l'on peut dire que cette ville est en général mécontente du gouvernement. C'est celle de toutes où Bonaparte a le moins de partisans; cependant, ce mécontentement qui s'exhale dans les salons et qui n'agit jamais lui donne avec raison peu d'inquiétude. Il en a davantage, et il doit en avoir, d'un autre parti qui seul aujourd'hui est puissant en France, qui, en général, s'est rallié vivement à lui, qui l'a secondé, mais qui depuis quelques jours se livre à la défiance. C'est le parti républicain, et l'on pourrait mieux dire encore, jacobin. La constitution qui vient de paraître, et qui à mes yeux est la meilleure que puisse supporter la France, une des meilleures qu'aucun État libre ait eu effectivement en activité, n'a point réussi. Des idées fort absurdes sur la division absolue des pouvoirs, sur l'appel à la souveraineté du peuple, dans le mode de présentation, sur le danger des anciennes lois confirmées¹ agitent aujourd'hui tous les esprits. Les royalistes excitent de tout leur pouvoir ce mécontentement, et ils sont assez insensés pour imaginer que la tendance républicaine qui se développe leur sera favorable, tandis qu'elle est bien plus contraire encore au Roi qu'à l'Empereur, et que je n'aie pas de doute que celui-ci, qui connaît son siècle et la nation, ne proclamât de nouveau la République et ne redescendit au grade de général, si ce changement était nécessaire pour réunir tous les esprits.

Quant aux forces dont la France peut disposer pour soutenir la lutte où l'on veut la forcer, je crois savoir avec assez de précision qu'elle a dans ce moment 250,000 hommes sous les armes, que l'Empereur se croit assuré d'en avoir encore 50,000 dans quinze jours et que le mois suivant lui en donnera 100,000². Les troupes qui sont aujourd'hui sur pied, dont une grande partie était il y a un an dans les garnisons assiégées ou dans les prisons de Russie, sont de vieux soldats accoutumés aux victoires, remplis d'ardeur et qui peuvent avec assurance se mesurer partout contre un nombre double du leur. L'armée a un matériel suffisant, une fort belle artillerie et peut entrer immédiatement en campagne. Il n'en est pas de même des gardes nationales qu'on organise. Dans plusieurs provinces, on manque encore d'armes. Mais, en joignant l'activité française à celle de l'Empereur, on n'en manquera pas longtemps. Dans le seul immense atelier qui travaille à Paris, on fait par des procédés nouveaux quatre mille fusils par jour, et il y a déjà quelque temps que cela dure. La même activité règne dans

1. Sismondi veut parler ici du rétablissement dans l'acte additionnel de la confiscation générale, supprimée dans la charte. Napoléon insista pour qu'elle fût inscrite à nouveau dans la constitution.

2. Ces chiffres étaient donnés à dessein par le gouvernement. En réalité, Napoléon avait à la fin de mars les 150,000 hommes des troupes royales, 200,000 au plus un mois après, et à son entrée en campagne, au début de juin, il ne mettra en ligne que 275,000 hommes.

toutes les fabriques des provinces, et cette nation bellicueuse une fois complètement armée, cette nation unanime dans son mépris pour l'incapacité et la pusillanimité des Bourbons, dans sa haine pour la noblesse et le clergé, dans son culte pour l'honneur national et l'indépendance, ne sera ni vaincue au dehors par les étrangers, ni asservie au dedans par un despote. Le commandement d'une grande armée ne suffit point pour renverser une constitution, lorsque cette armée est essentiellement nationale et que la nation est en même temps éminemment bellicueuse. D'ailleurs, l'Empereur connaît bien son jeu; il sait qu'il ne peut pas espérer un allié parmi les rois de l'Europe, que l'alliance seule avec les peuples peut lui donner de la force, et quels que soient ses goûts ou ses dispositions despotiques, il s'attachera, n'en doutez pas, à ce qui seul peut fonder sa puissance, le maintien, le progrès des idées nouvelles, qu'il dominera quelquefois, parce qu'il est encore plus fort qu'elles, mais qu'il ne cherchera pas à saper et à détruire par leur base, comme faisait l'ancienne cour. C'est la différence entre un despote fort et un despote faible; l'un maîtrise la liberté, l'autre l'étouffe; l'un s'irrite contre l'obstacle qui gêne souvent ses projets, l'autre redoute jusqu'à l'esprit de vie dont il ne peut jamais être animé lui-même.

Pardonnez-moi, Monsieur, cette si longue lettre. Daignez y voir la preuve de cette profonde estime que vous m'avez inspirée, de cette confiance que dans tout ce qui remue profondément le cœur nous devons nous entendre, de cette croyance à la puissance de vos talents dans le Conseil auguste d'une nation libre, à la puissance de la vérité, lorsqu'elle est exprimée par une bouche aussi éloquente que la vôtre. C'est beaucoup faire que de retarder la guerre de quelques semaines ou de quelques mois. Ceux qui la veulent, ce sont ces souverains et ces ministres qui ont joué à Vienne un rôle si ridicule, qui se sentent profondément humiliés par le dénouement de leur longue parade et qui veulent noyer dans le sang leur confusion. Mais les peuples ne peuvent pas la vouloir. Elle est désastreuse pour tous également, elle n'offre à aucun de vraies espérances. Chaque jour une vérité perce la barrière qu'on lui oppose, une lettre, un journal de France parvient en Allemagne, les peuples s'éclairent lentement, mais enfin ils s'éclaireront, et dans deux mois les souverains ne réussiraient plus peut-être à entraîner leurs sujets dans la croisade aussi injuste qu'insensée qu'ils veulent entreprendre.

Recevez l'assurance de la haute considération et du sincère attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

J.-Ch.-L. DE SISMONDI.

Paris, rue Grenelle-Saint-Germain, n° 26, le 29 avril 1815.

Quelque part de vérité qu'il pût y avoir dans les prévisions de
REV. HISTOR. CXVII. 1^{er} FASC.

Sismondi, il faut reconnaître que son sens historique se trouvait en défaut lorsqu'il croyait possible un empire resserré dans les limites de la monarchie, et surtout un empire gouverné par un prince héréditaire redouté de tous les princes européens et dont la gloire, dont la popularité, dont la raison d'être étaient dans l'expansion.

Les lettres que l'on va lire sont d'un caractère tout différent. Elles offrent l'agrément particulier d'une correspondance familière où l'on s'abandonne sans réserve et où l'on traite des choses et des gens sans autre objet que de livrer sa pensée.

Ces lettres sont, pour la plupart, datées de Chênes, village à trois kilomètres et demi de Genève, où le grand-père de Sismondi avait acquis une propriété. Il se divise en deux parties, Chêne-Bourg et Chêne-Bougeries, séparées par la Semiaz. C'est à Chêne-Bougeries que résidait Sismondi et c'est là que se trouve aujourd'hui son tombeau.

La correspondante de Sismondi est M^{me} du Roure, deuxième femme du comte de Sainte-Aulaire, — il était veuf de M^{me} de Soye-court. — Une fille du premier lit avait épousé le duc Decazes, ministre de Louis XVIII. Monsieur de Sainte-Aulaire occupa, durant la période qui nous intéresse (1830-1838), les ambassades de Rome (mars 1831-Janvier 1833) et de Vienne (1833-septembre 1841).

Cette période s'ouvre au moment où Charles X jouait sa dernière carte. Les 25 et 26 mai 1830, l'expédition d'Alger étant décidée, une flotte de 11 vaisseaux de ligne, 24 frégates et près de 500 transports portant 36,000 hommes quittait Toulon sous les ordres du ministre de la guerre Bourmont. Le gros temps la contraignit à relâcher aux Baléares jusqu'au 10 juin.

La Chambre avait été dissoute le 16 mai et les collèges convoqués pour les 3 et 20 juillet. Le ministère escomptait l'impression que produirait sur le corps électoral la nouvelle de la prise d'Alger; les libéraux, au contraire, compattaient terminer les élections avant l'arrivée des bulletins de victoire. Le duc de Broglie, chef du parti à la Chambre des pairs, écrivait à sa femme, — on sait qu'il avait épousé Albertine de Staël en 1816, — lui annonçant son arrivée pour le 22 mai et lui faisant part de ses espérances¹. Il resta à Coppet jusqu'au 20 juin, et c'est durant ce séjour que Sismondi lui fit la visite dont il va être question. Les préoccupations politiques du duc nous donnent la raison du peu d'empressement dont se plaignait son hôte.

1. *Souvenirs du duc de Broglie*, t. III, p. 253-254.

II.

Chênes, 13 juin 1830.

Chère amie, vous vous moquerez peut-être de moi, si je vous dis que j'ai interrompu dix fois les lettres que j'avais commencé à écrire ce matin pour aller voir rentrer mes foins. Ce même vent d'orage qui donne de si tristes pressentiments sur toute cette belle jeunesse embarquée sur la flotte a aussi dérangé toutes les fenaisons; partout de superbes récoltes sont abatues; elles ont été toute la semaine inondées de pluies, et l'on voudrait les dérober à un nouveau déluge qui menace. Pour moi, ma ferme est bien petite, et il ne vaut pas la peine de parler de mes foins, mais les sauver est une petite conquête à faire. Je regarde sans cesse les nuages, je mesure le vent, et la chance que mes chariots rentrent avant que la pluie les atteigne, comme s'il s'agissait de notre flotte, ou peut-être parce que la même cause agit sur elle, et qu'après avoir si souvent songé que ce vent menace 40,000 familles, je m'acharne à gagner une petite victoire sur lui, comme si elle me rapprochait de l'objet qui m'occupe. Il y a bien long-temps, en effet, que nous les savons partis, et il est étrange qu'on n'ait encore aucune nouvelle. Je me tourmente rarement de pitié pour les soldats quand ils font leur métier ordinaire. Presque toujours ils prennent en gaité ses plus grandes privations, même ses souffrances, ils sont soutenus par des passions dont quelques-unes n'excitent point en moi de sympathie. Leur égoïsme s'exalte au milieu du danger, la pitié ne les atteint plus, et le mal physique est si prompt qu'ils n'en sentent pas eux-mêmes la gravité; mais de pauvres soldats entassés dans l'entre-pont, malades, mouillés, sans linge pour se changer, manquant d'air, ne respirant qu'au milieu d'exhalaisons empoisonnées, forcés au repos et à la réflexion, courant des dangers qui ne sont pas ceux de leur état, je ne saurais dire à quel point ils me font pitié et combien je languis de les savoir hors de leurs cages flottantes. La nouvelle du débarquement arrivera sans doute encore avant les élections, mais non celle d'une victoire décisive; d'ailleurs, si le ministère compte sur l'enthousiasme qu'elle produira, il ne fait guère attention à l'état de l'opinion. On pourrait bien plutôt s'étonner qu'une si grande entreprise occupe si peu, qu'elle demeure si étrangère à la nation. Avec quelle avidité j'attends ce résultat des élections, quoique je le croie assuré, et puis les déterminations qui viendront après? La confiance de M. de Broglie, qu'en général j'avais trouvé disposé à voir en noir, m'en inspire beaucoup. Je les ai vus plus d'une fois; j'y allai mardi encore leur demander à déjeuner. Mais, chère amie, oserai-je vous le dire; non, leur séjour ne m'est pas très doux, bien au contraire, je languis qu'ils s'en retournent. Je vois fort bien qu'ils ne peuvent trouver ici que de la tristesse. Pour se distraire du chagrin, ils n'ont que l'ennui, dès qu'ils sentiront leur devoir accompli; je suis persuadé qu'ils éprouveront une

grande joie de repartir. Pour moi, je ne puis réellement pas en profiter. Quand j'y arrivai mardi, par le bateau à vapeur, je m'y trouvais une heure avant leur déjeuner; je vis fort bien que je les dérangeais. Je restai avec eux une heure après leur déjeuner et alors je les dérangeais bien davantage encore; ils mettaient toute la grâce et la prévenance imaginables à le cacher, mais d'abord j'avais le sentiment qu'occupé comme eux, j'aurais été fort dérangé à leur place; ensuite je voyais du moins l'impatience que leur causaient d'autres arrivants. Presque personne après tout n'aime la société, si ce n'est dans les heures sociales; il faut être ou bien voisin pour se voir à ces heures-là, ou loger les uns chez les autres. Mais à la distance où nous sommes il ne peut être question de se voir le soir... Joignez à cela l'impression très douloureuse que me fait Coppet, où je vois partout ceux qui ne sont plus, et vous comprendrez que j'aime bien mieux les savoir à Broglie. — Mon amie, ces réunions de ceux qui s'aiment et qui ne se retrouvent plus tout entiers, qui se deviennent au contraire étrangers les uns aux autres sont peut-être la seule objection fondée à ce vœu si ardent de votre cœur et du mien, pour une réunion dans un autre monde. Mme de Broglie se retrouverait donc avec sa mère, avec son grand-père, elle doit les aimer, mais combien peu ces trois êtres se conviendraient, s'ils étaient rapprochés, s'ils se pénétraient l'un l'autre. La mort les aurait-elle modifiés de telle sorte qu'ils se convinssent mieux, mais alors que resterait-il de leur individualité, s'ils n'avaient plus ni le même corps, ni le même esprit, ni les mêmes sentiments? Plus on creuse cette pensée, plus elle embarrassé et confond l'imagination, mais elle ne fait après tout que la confondre, elle ne présente pas de contradiction, tandis que le désir si ardent de réunion qui existe en nous, que la croyance à l'éternité des affections ne peuvent être trompés, sans impliquer de cruauté le Créateur qui nous aurait donné des sentiments si vifs en se refusant à jamais les satisfaire...

La révolution de 1830 eut une répercussion dans toute l'Europe. En Suisse, elle provoqua un mouvement libéral et démocratique qui marque surtout la période de 1830 à 1840. La question des réformes se posa au début de 1832. En mars, sept cantons avaient adopté les principes libéraux. Parmi les réfractaires, Schwytz et Bâle se trouvaient dans une situation spéciale. Divisés en deux populations distinctes, ils furent le théâtre de guerres civiles entre les factions démocratiques et bourgeois. Le 6 avril, Bâle-ville livra bataille à Bâle-campagne. La séparation en deux demi-cantons, devenue inévitable, fut prononcée par la Diète fédérale le 5 octobre 1832.

Sismondi, membre du Conseil de Genève depuis 1814, était des mieux qualifiés pour juger les événements.

III.

Chênes, dimanche 11 août 1832.

Ma bonne amie, j'avais compté de vous écrire avant-hier d'Ouchy, de notre même bord du lac, avec cette même vue sous les yeux qui m'est devenue si fort plus chère, depuis que je vous y ai vue, qu'il me semble vous y voir encore avec vos trois filles, et que je ne puis songer à cela sans songer avec une profonde reconnaissance à mon bonheur d'aimer, d'être aimé d'une telle famille. Nous devions y aller le 7 chez M. Galdimand, à cette jolie campagne où nous passâmes presque tout le jour ensemble, pour nous rendre le lendemain avec lui et sa famille à une singulière fête payenne, une procession de Bacchus, Cérès, Palès, etc., qui se fait tous les quinze ans à Vevey et qu'on nomme la fête des vigneron. Une bien cruelle attaque de rhumatisme... me força d'y renoncer. La fête a eu lieu malgré le trouble inattendu dans lequel la Suisse a été jetée. L'attitude simultanée de Schwitz et de la ville de Bâle sur leurs deux demi-États se relie à un plan pour opérer une contre-révolution dans toute la Suisse; des mouvements presqu'aussitôt supprimés dans la campagne de Lucerne et de Berne y correspondirent. Le rejet de l'acte fédéral avait fait croire aux meneurs des anciennes démocraties, appelés très absurdement aristocrates par les journaux de France, que le peuple était prêt pour une réaction. La victoire de la campagne de Bâle, la vigueur et la promptitude de la Diète et la contenance des milices convoquées ont révélé aux meneurs leur erreur, et ils voudraient faire croire aujourd'hui que cette levée de boucliers n'était pas prémeditée, que leur attaque n'était même qu'une défense. On n'est point leur dupe même ici, où une foule de liens nous attachent à la ville de Bâle et où la campagne était vue de très mauvais œil; aussi on exécute avec empressement et énergie les ordres de la Diète, notre contingent au grand complet part demain. Nous espérons que les étourdis qui ont commencé si imprudemment cette attaque ne résisteront pas; l'ordre est donné d'occuper de gré ou de force les deux cantons où l'on se bat, et si l'on laisse entrez les bataillons suisses, certainement jamais armée n'arriva avec des intentions plus bienveillantes, plus conciliantes. Ce serait un grand bonheur et pour Bâle et pour Schwitz, autant que pour toute la Suisse, de finir ainsi une querelle qui n'a point de sens; mais on ne peut s'empêcher de s'alarmer de l'obstination et du faux point d'honneur de deux populations qui n'ont réellement ni passions, ni intérêts en jeu, mais beaucoup de courage et beaucoup d'ignorance. De Candolle¹ avait traversé Schwitz l'avant-veille de cette malheu-

1. Il s'agit ici probablement d'Alphonse de Candolle et non d'Augustin-Pyrame, son père, le grand botaniste. Le journal de ce dernier, publié en 1862 par son fils (*Mémoires et souvenirs d'A.-P. de Candolle*), ne mentionne point de voyage à cette époque.

reuse entreprise, et son observation du calme parfait du pays, de son indifférence, au moment où on allait lui faire faire une si haute sottise, est réellement caractéristique. D'autre part, nos guerres sans soldats, nos guerres où les membres les plus précieux des familles donnent et reçoivent les coups sont les plus douloureuses de toutes. Il y a grand trouble aujourd'hui pour toutes les mères, et des prières touchantes dans toutes nos églises ; et cependant, même dût-on se battre, encore nous estimerions-nous heureux si nous pouvons finir vite, de manière à ne pas laisser aux étrangers le temps de s'en mêler. Entre nous, nous ne nous battons que pour nous embrasser après...

Bien obligé, chère amie, de ce que vous avez voulu me tenir en garde contre ce que disaient les journaux, mais cela n'était nullement nécessaire. Je le connais lui et je les connais eux, la moitié aurait suffi pour me fier à lui ou pour me défier d'eux. C'est sans doute une chose profondément affligeante que l'abus qu'on fait aujourd'hui de la presse ; il s'en faut qu'on trouve souvent des gens qui aient comme vous assez de force et de justesse d'esprit pour y reconnaître encore le chemin indispensable ; je m'afflige de leur influence politique, littéraire, morale ; je m'afflige de la facilité de faire un petit article pour arriver à une grande publicité, de tous ces talents mal venus qui se produisent et qui ne mûriront plus ; je m'afflige de ce que la vérité est une chose dont le journalisme enseigne à se passer comme de l'étude, et puis pourtant je crois que le remède arrivera de lui-même ; le *disinganno* chez les lecteurs, et peut-être celui-là est déjà trop venu, le besoin d'une distinction plus solide, d'un succès plus durable dans les hommes de talent, et alors tout lendemain ne sera plus sacrifié au jour présent...

Nous ne citons qu'un passage de la lettre suivante où il est question d'une maladie de M^{me} de Sismondi. Il nous paraît particulièrement intéressant en ce qu'il montre la tendresse de sentiments, l'effusion du cœur dont Sismondi était capable et aussi parce qu'il nous met au fait de la crise religieuse qu'il subissait à cette époque. Vers 1830, il se dégage de ce qu'il appellera plus tard « les habitudes de l'esprit de M^{me} de Staël et de sa société », habitudes de scepticisme, d'indulgence pour toutes les faiblesses. En 1817, l'*Adolphe* de B. Constant lui avait paru plein de vérité, de fine analyse. Ce n'est que quinze ou vingt ans après qu'il y remarque l'absence de tout « sentiment de la vertu et du devoir », autrement dit de sens moral. Il semble que l'influence de M^{me} de Sismondi se soit fait sentir peu après son mariage et qu'elle ait beaucoup contribué à détourner son mari des principes du XVIII^e siècle. Il écrira, en effet, dans son journal (1835) : « Je deviens plus religieux, mais c'est d'une religion toute à moi, c'est d'une religion qui prend le christianisme tel que

les hommes l'ont perfectionné et le perfectionnent encore, non tel que l'esprit sacerdotal l'a transmis. Son autorité est dans la raison et l'amour. »

IV.

Chênes, 1^{er} mai 1832.

... Votre lettre du 16 avril qui vient de m'arriver décachetée me fait prendre la plume, car j'ai besoin de vous dire que je vous aime, que dans toutes les situations, dans toutes les douleurs, votre voix trouve toujours le chemin de mon cœur. Vous le trouvez toujours aussi avec certitude par l'expression de vos sentiments religieux, quoique nos opinions ne soient point les mêmes, que je n'admette point cette Providence dirigeant chaque action et détruisant par là, dans mon opinion, la liberté et, par conséquent, la moralité des actions humaines. J'y perds cette confiance qui vous anime au milieu des fléaux quand vous croyez que ce qui arrive à chacun est pour le bien de chacun; j'y perds aussi cette consolation que vous trouvez dans la prière, puisque je n'espère point que des prières changent un ordre sage, qui met les créatures à portée d'atteindre leur plus grand développement moral; le rôle de la Providence est seulement à mes yeux de maintenir cet ordre. Mais, quoique je ne partage pas votre foi, il y a quelque chose de si suave, de si touchant dans votre manière de l'exprimer que je voudrais me recommander à vos prières, tandis que moi-même je me soumets sans attendre rien des miennes¹...

Je ne vous ai pas dit comment j'avais quitté Paris le 10, jour où la maladie² était arrivée à son point le plus terrible. Paris était devenu plus lugubre que je n'en aurais conçu la possibilité. Pas un visage dans les rues sur lequel on ne vit cette préoccupation douloureuse, pas un mot qu'on entendit en passant qui ne se rapportât à ces désastres.

1. Ce passage est à rapprocher d'une lettre adressée à Eulalie de Sainte-Aulaire le 14 octobre 1832, où il disait à propos des Prisons de Silvio Pellico qui venaient de paraître : « Nous ne sommes pas de même religion, eux et moi; je ne veux pas dire seulement qu'ils sont catholiques et moi protestant, je veux dire qu'ils sont de la religion des poètes, des coeurs brûlants d'amour et d'enthousiasme, des imaginations puissantes qui, se créant un Dieu à leur image, le rapprochent d'eux et en font leur ami et leur consolateur habituel; je suis de la religion des logiciens, plus froids, plus raisonneurs, je m'élève à Dieu par cet univers qu'il a créé, par les lois générales qui le régissent; la sagesse et la bonté sont ceux de ses attributs qui me frappent le plus, mais sans anthropomorphisme, sans faire son intelligence plus que son corps à l'image de l'homme, sans lui attribuer par conséquent de la tendresse à mon égard, au lieu de la bienfaisance universelle... »

2. L'épidémie de choléra qui éclata à Paris le 26 mars et fit près de 20,000 victimes en trois mois, parmi elles Casimir Périer, qui succomba le 16 mai à la suite d'une visite à l'Hôtel-Dieu.

M^{me} du Roure¹ en avait certainement eu une légère atteinte, mais je la quittai rétablie...

En janvier 1833 fut mis en vente le XVI^e volume de l'*Histoire des Français*, et, suivant son habitude, Sismondi en avait envoyé un exemplaire aux Sainte-Aulaire. Il s'inquiétait de l'opinion qu'ils s'en étaient faite, particulièrement des pages consacrées à la Réforme. Les chapitres v et vi sont relatifs au règne de François I^r. Il est traité dans le chapitre v des causes des progrès de la Réforme en France. Ce sont, pour Sismondi, d'abord et dans toutes les classes, l'aversion ressentie pour un clergé indigne et haïssable, ensuite chez les lettrés le « mépris pour l'ignorance et les impostures des moines », la croyance en la raison.

Le chapitre vi contient le récit des persécutions endurées par les protestants en 1534-1535. C'est le sacerdoce que l'historien considère comme responsable de l'abaissement de l'église et coupable des guerres de religion. Il semble bien d'ailleurs avoir pensé que ces vices étaient inhérents à l'institution même, puisqu'il écrivait bien-tôt après, à propos de l'esprit sacerdotal : « Cette année de ma vie me l'a montré hostile à la raison et à la charité chez les méthodistes, chez les calvinistes, chez les anglicans². »

V.

Chesnes, 7 mars 1833.

... J'attends la critique de vos filles sur mon volume et je trouve un plaisir extrême à cette correspondance de confiance, de bonne amitié entre nous. Je comprends bien que j'ai pu paraître sévère pour le sacerdoce d'une certaine église et dans un certain sens, et je ne m'étonnerai point que tous ceux qui n'ont pas remonté aux originaux me croient partial. Mais je ne voudrais pas que l'on conclut que j'ai contre le culte, ou les ministres du culte, l'aversion que j'ai peut-être prononcée trop fortement contre le sacerdoce, corps politique autant que religieux, corps corrompu à l'époque dont je fais l'histoire, par sa richesse, son pouvoir, ses relations toutes corruptrices avec l'autorité civile. A cette même époque s'élevait un clergé nouveau, sans biens, sans lien de corps, animé par la foi et le zèle, marchant entre les bûchers et destiné presque en entier à périr par d'affreux supplices, ce qui n'empêchait pas qu'il ne se renouvelât toujours, et que ses rangs ne restassent jamais vides. Ce clergé a bien eu aussi ses vices, son intolérance, son imprudence en guidant les chefs de parti dans les guerres

1. Mère de M^{me} de Sainte-Aulaire.

2. *Journal*, 1835.

civiles; mais ses erreurs, celles même qui méritent un nom plus grave, procédaient d'un sentiment élevé, d'un sentiment avec lequel je sympathise si fort que c'est la seule chose qui m'attendrisse quelquefois jusques aux larmes en écrivant mon histoire, et que la partialité contre laquelle j'ai à me tenir en garde est celle que je ressens pour Calvin et ses ministres et non pas contre eux. Je n'ai pas eu, il est vrai, d'occasion de donner beaucoup de développement à ce sentiment dans le volume que vous avez entre les mains; je crois pourtant qu'il perce bien dans les chapitres v et vi. Il apparaîtra davantage dans les volumes suivants, dans celui entr'autres que je vais envoyer à l'impression. Un journal italien a publié il y a peu de semaines une lettre de moi où se trouvent ces mots : « Je suis sincèrement attaché à la religion qu'on professe à Genève, à cette église qui a admis le droit d'examen dans sa plus grande latitude, à ce clergé qui ne s'est pas une seule fois présenté en obstacle au mouvement progressif de la société... La religion chrétienne épurée par le rationalisme présente cependant encore aux âmes tendres et confiantes ce que vous désirez pour elles et que vous ne pouvez leur offrir, une foi fondée sur une révélation, une espérance qui repose sur la parole de Dieu même. Cette même religion considérée... » mais je m'ennuie de me copier...

VI.

Chesnes, 14 septembre 1834.

J'appris avant-hier au soir seulement que les Broglie étaient arrivés à Coppet. J'y allai hier matin pour leur demander à déjeuner. A leur porte, j'appris qu'ils étaient partis pour Genève. La route est charmante, la journée était délicieuse; ces quatre heures passées sur les grands chemins ne devaient pas être un grand mal; mais la dernière demi-heure passée dans l'atmosphère de Coppet, où j'entre moins souvent, était si pleine des souvenirs de trente-cinq ans, je l'avais passée, seul dans ma voiture, dans une rêverie si lugubre, voyant ressortir l'un après l'autre du tombeau tant de gens que j'avais aimés, quelques-uns de toute mon âme¹, mon émotion était si douloureuse qu'en ne les trouvant pas j'en éprouvai un indicible chagrin. Je crus d'abord que je ne pourrais voir personne; je me fis conduire par Albert² dans le parc, et j'atteignis d'abord Louise, dont la figure est ravissante et dont les manières, toute timide qu'elle était, furent gracieuses et prévenantes. Je trouvai ensuite M^{me} Necker³ et M. Doudan⁴ et nous cau-

1. Sismondi avait eu pour M^{me} de Staël une très profonde affection.

2. Albert de Broglie, alors âgé de treize ans, le futur président du Conseil dans le ministère du 16 mai.

3. M^{me} Necker de Saussure, cousine de M^{me} de Staël, fille du naturaliste Saussure et auteur de divers traités.

4. Ximénès Doudan, chef du cabinet politique du duc de Broglie dans ses

sâmes trois quarts d'heure... Je suis pour M^{me} Necker un livre qu'elle lit avec curiosité, je dirais presque avec avidité, mais sans aucun intérêt pour l'auteur. Mon esprit est amusé d'une conversation si nourrie, ma vanité est peut-être flattée de la part que j'y prens, et puis ce n'est qu'après que je reconnaiss à une certaine fatigue combien le cœur y a eu peu de part, que je suis frappé ou d'une absence complète de sensibilité, ou d'une sensibilité qui n'est faite qu'avec de l'esprit; on est tenté de retourner un mot connu, « l'amour n'a jamais passé par là », et l'on comprend ce que M^{me} de Staël racontait quelquefois dans l'intimité, que son père, qui mettait cependant un si haut prix aux bonnes mœurs, avait presque du dépit de ce qu'elle avait toujours été fidèle à son nom; car avec un esprit si supérieur, un esprit de première portée, elle n'avait jamais pu aimer son mari, elle n'avait jamais aimé personne autre... Voici pour l'amie d'Eulalie un billet de M^{me} de Staël qu'elle m'a demandé, il est adressé à ma femme avant son mariage et tout à fait indifférent. Je sens comme vous une extrême répugnance à faire passer à des indifférents ceux qui étaient pour moi, surtout lorsqu'ils contiennent quelque expression d'affection, et pourtant il faudra bien que ceux-là aillent aussi à des indifférents. J'ai presque plus encore le même sentiment pour ceux de Benjamin Constant, car je suis presque le seul qui garde pour lui une vraie affection; tous les autres, en se les passant de main en main, les regarderont plutôt avec malveillance...

Nous relevons, à propos de la lettre suivante et de celle de juin 1835, une erreur commise par Chennevière, — et répétée par M. Saint-René Taillandier, — qui donne Eulalie de Sainte-Aulaire comme destinataire de ces deux lettres adressées en réalité à sa mère; ceci nous autorise à croire que Chennevière n'a pas eu en main les originaux, mais bien des fragments copiés par quelque membre de la famille.

VII.

Chesnes, 14 décembre 1834.

Je sens bien, bien vivement ce que vous me dites, mon amie; vous êtes une heureuse mère, vous avez des enfants en qui vous voyez se développer tous les charmes de l'esprit, toutes les vertus du caractère; vous les voyez les uns après les autres entrer honorablement dans la carrière où ils seront utiles; vous êtes contente, vous êtes reconnaissante, et pourtant vous ne pouvez pas empêcher que l'absence de Victorine ne vous serre le cœur dix fois par jour¹. Vous me disiez qu'il

divers ministères. Il fut plus tard son secrétaire intime. Sa réputation date de la publication par d'Haussonville, Sacy et Cuvillier-Fleury de sa correspondance, en 4 volumes, *Mélanges et lettres de Doudan* (1876).

1. Victorine de Sainte-Aulaire venait d'épouser M. Langsdorff, secrétaire à l'ambassade de Rome.

commençait à devenir probable que M. de Sainte-Aulaire passerait à Londres¹. C'était peut-être vous donner des chances de semer une autre de vos filles à une grande distance de vous. Vous l'auriez fait sans hésiter, car vous vous oubliez vous-même dans leur établissement; pourtant je craindrais à la fin que vous ne demeurassiez bien seule. Plus tard un journal disait de nouveau que ce serait M. de Broglie, et je crois bien que, s'il recherche une ambassade, ce serait celle qui lui conviendrait. Je n'ai rien compris à votre grande lutte ministérielle²; une grande irritabilité d'amour-propre, bien des passions peu honnables, bien des défauts qui ne vont guère aux hommes d'Etat et qui n'avancent guère les affaires du pays, se sont révélés à cette occasion, et ce ministère qui revient à ses fauteuils après trois jours ne peut pas se flatter d'y retrouver la considération qu'il aurait eue s'il ne les avait pas quittés. La Chambre a bien pu déclarer qu'elle se trouvait satisfaite des explications ministérielles, mais ce n'est pas certes qu'on lui ait rien expliqué. Les adversaires des ministres ne se sont pas mieux fait comprendre. Il est très possible qu'à Paris on ait été charmé du brillant des improvisations, du piquant des allusions, mais pour le reste de l'Europe, je ne vois pas ce qui reste de cette grande comédie, j'aperçois à peine la différence entre les deux systèmes qu'on a pesés l'un contre l'autre, et si c'est sur la question d'amnistie que porte le dissensément, je suis bien décidément, et toujours, et après toutes les discordes civiles, mais plus encore dans ce cas particulier, pour ceux qui la proclament. — Je serais heureux de pouvoir dire de Chesnes ce que M^{me} de Staël disait de son sallon (*sic*), que c'était l'hôpital des blessés de tous les partis. Mais certes du moins les gens à amnistier (*sic*) s'y rencontrent souvent. J'y ai vu à plusieurs reprises M. Pététin du P. de Lyon qui est à présent en cause; M. d'Haussez³ et M. de Saint-Marsan⁴ s'y rencontraient l'autre jour; MM. de Rossi⁵ et A. Potocki⁶ devaient s'y trouver en même temps, quoique légalement ils eussent dû laisser leur

1. Il ne devait quitter Vienne pour Londres qu'en septembre 1841.

2. Il est question des remaniements du ministère Soult. C'est, en mars 1834 la démission du duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères, en juillet celle de Soult, son remplacement par le maréchal Gérard, sa démission le 29 octobre, celle du cabinet tout entier le 4 novembre, puis le ministère de trois jours, et enfin le 18 novembre le retour aux affaires de l'ancien cabinet, sous la présidence du maréchal Mortier.

3. M. d'Haussez, ancien ministre de la Marine du cabinet Polignac et l'un des signataires des ordonnances; il s'exila à la chute de Charles X et fut condamné par contumace à la détention perpétuelle.

4. Charles de Saint-Marsan, fils d'Antoine, longtemps ministre du roi de Sardaigne, était officier dans l'armée sarde. Il prit part au mouvement libéral de 1821 et, après l'échec de Novare, passa à l'étranger.

5. Le comte Rossi, ancien commissaire général du roi Murat, dut s'enfuir d'Italie en 1815 au moment de l'entrée des troupes autrichiennes et se réfugia à Genève où il demeura jusqu'en 1833.

6. Le comte A. Potocki prit part au soulèvement de la Pologne en 1830-1831 et échappa aux massacres de Varsovie (septembre 1831).

tête, le premier à Paris, le second en Piémont, le troisième à Milan et le quatrième à Varsovie. M. d'Haussez met beaucoup de coquetterie à plaire à la société genevoise; c'est le seul des légitimistes qui l'ait fort recherchée¹...

VIII.

Chênes, 6 juin 1835.

... Notre départ² d'ici est fixé au 25 d'aout, notre retour ici au 15 juin de l'année prochaine. Ces dix mois ne seront pas sans jouissances, mais combien aussi nous allons chercher de chagrins sur lesquels une longue absence nous avait blasés! J'espère qu'ils seront sans danger. Cependant je suis fort mal vu des gouvernements italiens. Aussi j'ai demandé à M. de Broglie, qui ne m'a pas répondu, je vous demande à vous, chère amie, de me faire recommander d'une manière spéciale aux légations françaises de Turin, Florence, Rome et Naples, afin que les polices ne croient pas que pour éviter le bruit il suffit de m'écraser tout doucement... A côté de ce désir si ardent que j'aurais de vous voir à Chênes, de ce ce désir qu'anime la plus vive tendresse, comme je le voudrais encore pour que vous fussiez quitte alors, bien plus tôt encore, de ce malheureux procès³! Plus il avance et plus je suis confondu que des hommes de bon sens aient commis une semblable faute, que sur le théâtre du monde ils aient mis aux prises une assemblée avec une autre assemblée, qu'ils aient fait un point d'honneur à des prévenus, en présence de tout leur parti, d'être toujours plus violents, de ne pas reculer. On rougit en lisant les premiers interrogatoires, ces scènes de police, plus encore que de cours d'assises, de songer que c'est là le procès pour lequel on rappelle les ambassadeurs de toute l'Europe⁴

Les trois lettres qui suivent sont datées de Pescia en Toscane. La famille Sismondi avait aliéné en 1794, au moment de la Terreur, le domaine de Châtelaine, voisin de Genève, — Sismondi l'appelle son Paradis perdu, — et était allée s'établir à Valchiusa, aux environs de Pescia, dans une ferme qui devint la demeure habituelle de Sismondi enfant et où moururent son père, sa mère et sa sœur Sara. Celle-ci avait épousé en 1794 Antonio Cosimo Forti, dont elle eut

1. La deuxième partie de cette lettre, qui traite des opinions religieuses, se trouve dans Chennevière (p. 176) et dans Saint-René Taillandier (p. 51-52). Nous croyons inutile d'en donner une troisième copie.

2. Sismondi et sa femme allaient partir pour Valchiusa, près de Pescia (voir les lettres suivantes).

3. Les fauteurs des émeutes d'avril 1834 passaient devant la cour des pairs érigée en haute cour de justice.

4. On trouvera dans Chennevière (p. 181) les deux dernières pages de cette lettre.

six enfants. L'un d'entre eux, Francesco Forti, mourut au début de 1838, pendant le séjour de Sismondi à Pescia; il avait fait des études de droit distinguées. Sa sœur Henriette épousa, également pendant la visite de son oncle, le docteur Desideri.

IX.

Pescia en Toscane, vendredi 18 mars 1836.

Je viens de recevoir, il y a deux heures, votre lettre du 28 février, mon excellente amie. Elle est restée bien longtemps en route, et comme je vois que vous aviez écrit Brescia, tandis que c'est une autre main qui y a substitué le nom moins connu de Pescia, je suppose que cette lettre, que je devais recevoir avec tant de plaisir, aura fait d'abord le tour de la Lombardie, avant que quelque âme charitable l'ait renvoyée à sa vraie destination. Pescia, où nous sommes établis, est une petite ville de 4 à 5,000 âmes, sur le revers des Apennins, à dix milles de Lucques, à quatorze de Pistoia; elle n'a aucun renom historique, elle ne peut se comparer à Brescia ni en opulence, ni en antiquité; mais de Rome aux Alpes, on trouverait à peine un site plus gracieux, un plus doux mélange de la végétation du midi et des belles formes toscanes, un séjour où l'on fût plus tenté de se fixer pour la vie. Nous avons tous senti déjà, chère amie, cette douce influence du climat et des objets extérieurs. Nous partions de Genève, il est vrai, avec un profond sentiment de tristesse que j'avais peut-être trop laissé percer dans ma lettre à Eulalie. Tout contribuait à l'accroître, et l'état de santé de ceux qui me sont le plus chers à Genève, et les adieux que je devais dire pour longtemps aux objets animés et inanimés de mes affections, et la fatigue que me causait le travail, et le découragement que m'inspirait la politique, où tout me semble livré au hasard, et où de grandes révolutions ministérielles se font par de petites causes, sans donner ni espérances dans l'avenir, ni confiance dans aucun système.

Rien de tout cela n'est changé; bien plus, notre arrivée ici a été marquée par de nouveaux chagrin et de nouveaux sujets d'inquiétude. Cependant le soleil de la Toscane, le charme de ces vues ravissantes qui se renouvellent et varient sans cesse, comme nous parcourons les sentiers en terrasse qui traversent toutes nos collines, nous ont déjà rendu à tous la sérénité. Ma femme n'entreprend ce voyage que par un sentiment de devoir, elle n'en attendait de plaisir d'aucune sorte, et au contraire presque chaque pas a été pour elle une jouissance. L'hiver siégeait encore dans toute sa rigueur sur les Alpes quand nous avons passé le mont Cenis, mais le soleil brillait avec éclat sur ces hautes neiges; les arêtes nues des montagnes se dessinaient sur elles avec hardiesse; jamais le mont Cenis ne m'avait paru si imposant, si splendide, et quoique nous y ayons été versés, comme nous n'avons eu

aucun mal, nous ne voudrions pas pour beaucoup avoir passé dans une autre saison... Une promenade comme celle que nous fimes hier à Chiari, au travers des bois d'oliviers ou des bosquets d'arbousiers et de lauriers thym (*sic*), nous console de tous nos chagrins. Ceux-ci se lient tous à l'état de santé où nous avons trouvé la famille de ma sœur. Sa fille ainée est une charmante personne, dont l'éducation et la présentation sont fort supérieures à ce que nous osions espérer, mais son teint jaune, sa maigreur, les fréquents accidents de santé qu'elle éprouve quand on devrait le moins s'y attendre, nous disent assez quels chagrins nous prépare peut-être un attachement qui devient tous les jours plus vif...

Je suis presque depuis mon arrivée sans lettres de Paris, sans lettres de Genève et j'ignorais la mort de M^{me} de Rumford¹. Je sens, en effet, qu'une exclamation : pauvre femme ! est la seule marque d'émotion que m'ait causé cette nouvelle, et je me le reproche, car je lui ai dû bien du plaisir dans ma vie. Quel nombre d'hommes distingués j'ai rencontrés familièrement chez elle à ses diners du lundi ! Quelle musique ravissante les vendredis !... Elle avait une vraie bonté, elle avait une constante fidélité dans ses affections, mais elle n'était pas femme, et aucun sentiment durable ne peut s'attacher à un être portant jupe qui n'a rien de féminin. Je sais bien qui est la femme toujours femme, même lorsqu'elle est éloquente comme un orateur, ou profonde comme un philosophe, ou inspirée comme un prophète, et je sais bien aussi comme on l'aime, comme on l'aimera toujours...

X.

Pescia en Toscane, 4 août 1837.

Que je reçois de vous une bonne et jolie lettre, chère amie ! que j'ai de joie à savoir Victorine heureusement délivrée ! et que mon cœur est prêt à aimer ses enfants et tout ce qui vient de vous !... Ma femme prend part à cette joie et vous prie d'accepter aussi ses félicitations. Elle en a ressenti une bien vive en apprenant que nous nous retrouverons tous à Paris ce printemps ; elle sait à présent que ce voyage est un plaisir vif qui m'attend et non plus un sacrifice, elle sait que le bonheur de vous retrouver avec vos enfans, de revoir aussi M^{me} de Dolomieu² et M^{me} de Broglie comblera mes vœux, que je n'ai nulle

1. La comtesse de Rumford, petite-nièce du fameux abbé Terray, veuve en 1794 de Lavoisier, avait épousé en 1805 le comte de Rumford, physicien anglais, dont elle ne tarda pas à se séparer (1809). Elle vécut dès lors de la vie de société, recevant à ses célèbres diners du lundi les personnages marquants de France et de l'étranger. Elle tint, — et elle le tint jusqu'à la veille de sa mort (1836), — un des derniers salons à la manière du XVIII^e siècle.

2. M^{me} de Dolomieu, femme du marquis de Dolomieu et non de Dédot de

part d'affections égales à celles qui m'appelleront à Paris. Elle aussi y rencontrera son frère qui pour la voir y viendra du fond du pays de Galles. Comme nous avançons dans la vie, ces rendez-vous prennent quelque chose de toujours plus solennel, mais ils sont chers en proportion de ce qu'ils deviennent plus difficiles et plus douteux; ils semblent en quelque sorte résumer toute une vie d'affections et puis au delà on se refuse à rien regarder dans ce monde. Oui, chère amie, il me semble que nous causerons sans fin... Combien j'aurai de plaisir à vous entendre, combien je me figure que vous rendrez à mon esprit un mouvement qui s'éteint en moi. J'ai trop vécu peut-être à présent en dehors de tout choc d'idées, de toute habitude de penser pour les autres et avec les autres, et non pas seulement pour soi. A présent, je commence à me troubler de l'idée que vous me trouverez bien vieilli, tandis que chez vous autres qui vivez dans le monde, l'esprit ne vieillit jamais. Je sens cette vieillesse à ce que ma curiosité pour ce que les autres peuvent m'apprendre ou diminuer, ou s'éteint entièrement, à ce que mon espérance de les persuader, de faire impression sur eux s'est évanouie. Quand on ne lutte pas de toutes ses forces contre son influence, quand on n'est pas secondé par ce mouvement du monde qui tient en exercice toutes les facultés mentales, l'âge isole, il habite à retourner sans cesse ses regards en dedans, au lieu de les porter en dehors, et ce même défaut que je sens croître en moi fait le charme principal de la solitude... Ma nièce, que nous avons mariée, a une tendre affection pour nous deux : c'est une personne douée d'une forte tête et qui a beaucoup réfléchi, beaucoup senti, mais elle ne sait ce que c'est que de communiquer ce qui se passe en elle; il n'y a par conséquent point de conversation entre nous, et peu de désir de se rencontrer... J'avais reçu une lettre d'un ami nouveau, mais bien tendrement aimé, et que j'espére que vous aimerez aussi; c'est J. Barbieri¹, le plus grand prédicateur de l'Italie qu'il remplit de sa réputation : il a tant de sensibilité, tant d'âme en même temps et de sagesse dans ses sermons qu'il a ramené la foule dans les églises, comme on ne l'y avait pas vue depuis de longues années; son nom doit être connu à Vienne, car tout nom qui s'élève en Italie, dans quelque carrière que ce soit, est toujours un objet de défiance. Mais je vous apporterai son quaresimale² à Paris, et je pense qu'il vous plaira. Adieu, chère amie...

Dolomieu, son frère, géologue connu autant pour ses aventures que pour ses traités († 1801). Elle est très souvent citée dans les lettres de Sismondi à sa mère en 1815. Ils se voyaient tous les jours et souvent deux fois, au point que le mari en prit ombrage.

1. L'abbé J. Barbieri, professeur de littérature à l'Université de Padoue, auteur d'un *Carême*, d'un *Avent* et de diverses poésies, renouvelait alors l'éloquence de la chaire en Italie en la débarrassant de l'emphase vide et des conceits, défauts habituels de l'époque.

2. Italien, pour Carême.

XI.

Le 1^{er} janvier 1838.

... Votre lettre, qui m'est arrivée il y a trois jours, était la plus douce, la plus flatteuse étreinte que je pusse recevoir. Chaque année m'enlève quelqu'un de ceux qui m'étaient le plus chers. J'en perds par la mort, hélas, j'en perds aussi par la vie. De nouveaux intérêts, de nouvelles habitudes se forment pour eux, et un vieux ami absent est relégué dans le coin le plus obscur de leur souvenir. Comme il m'est doux qu'il y ait au moins une personne, la plus chère à mon cœur, mais aussi la plus aimée, la plus admirée de tous, qui reste ce qu'elle a toujours été pour moi; non, je dis mal, que j'aime tous les jours davantage, et qui le sent, qui le comprend, qui le rend. Votre lettre est la seule marque de vie que j'aie reçue à l'occasion de mon livre¹, d'aucun de ceux auxquels je l'ai envoyé, et votre lettre me disait précisément ce que mon cœur a besoin d'en entendre dire. Il est possible que l'amour-propre d'auteur ait part, sans que je m'en rende compte, à cette soif extrême que je ressens de l'attention du public : mais cette soif ne me semble autre chose que le sentiment d'immenses douleurs pour l'humanité, de douleurs que nous contribuons tous sans y songer à augmenter par une conduite de détail que nous nous figurons être indifférente. Je crie : prenez garde, vous froissez, vous écrasez des malheureux, qui ne voient pas même d'où leur vient le mal qu'ils éprouvent, mais qui restent languissants, mutilés sur la route que vous avez parcourue. Je crie et personne ne m'entend, je crie et le char de Jaggernant² continue à rouler en faisant de nouvelles victimes.

... Chère amie, j'ai souffert comme vous du grand *disinganno* politique; et je dirai même que cette impression de mécontentement ou de dégoût a contribué pour beaucoup à me faire rechercher la solitude absolue où je viens de passer deux ans. Peut-être cette solitude m'a-t-elle calmé, m'a-t-elle mieux fait sentir ces oscillations inévitables dans les sentiments nationaux, surtout aussi longtemps qu'on n'est point arrivé à la vérité. Parmi les hommes que nous aimions à cause de l'élan vers le bien que nous croyions reconnaître en eux, plusieurs sont arrivés au pouvoir, et soit qu'ils l'aient retenu ou qu'ils l'aient perdu ensuite, le pouvoir a eu sur eux son effet inévitable, il les a rendus plus personnels, il les a aigris; leur exemple confirme encore les principes que nous avons toujours chérirs, sur le besoin de garantie contre ce danger même; mais ce qui me causait d'abord plus de tristesse, c'était le changement dans l'opinion publique, l'abandon par les masses des espérances et des sentiments généreux. C'est de cette lan-

1. Tome II des *Études sur l'économie politique*, mis en vente le 9 décembre 1837.

2. Djaggernat, dans l'Inde.

gueur nouvelle qu'il faut nous consoler en n'y voyant qu'une oscillation. Cette grande masse d'hommes qui se croyaient libéraux, se figuraient avoir approfondi toute la science de la politique; ils l'avaient toute réduite à trois ou quatre axiomes; nous avions ici un médecin qu'on voulait destituer parce que tous ses malades mouraient. Il répondait : comment donc, je les ai saignés, purgés, ventousés, je leur ai donné l'émettique et appliqué les vésicatoires, que voulez-vous que je le leur fisse de plus? Je ne pense pas que la science aille plus loin que cela. Nos médecins politiques ont besoin d'apprendre que la science va plus loin, qu'elle doit étudier les cas et se proportionner aux patients. Quand ils le sauront, quand ils comprendront qu'il faut étudier de nouveau, je l'espère, ils reviendront aux théories, et ils ne vous traîneront plus à travers la boue vers les intérêts matériels...

Au début de 1838 se produisit un incident diplomatique qui faillit mettre aux prises la France et la Suisse : l'affaire Louis-Napoléon. Nous rappelons qu'installé avec sa mère, la reine Hortense, à Arenenberg, dans le canton de Thurgovie, le prince s'était fait nommer en 1834 citoyen du canton et capitaine d'artillerie dans l'armée helvétique. Après l'échauffourée de Strasbourg (octobre 1836), Napoléon, embarqué pour l'Amérique, revint à Arenenberg (été de 1837) et reprit sa propagande bonapartiste. C'est alors que la France somma la Suisse d'expulser le prétendant. Ce fut le prétexte, à la Diète, de déclamations enflammées sur le droit d'asile et l'honneur national. Les députés Monnard et Rigaud poussaient à la résistance. Sismondi, se plaçant sur le terrain juridique, était partisan de l'expulsion de Napoléon. « J'ai cherché, écrivait-il à M^e Mojon, à ramener la question au droit international... J'ai montré que par nos traités nous étions obligés de ne jamais donner le droit de cité à des bannis de France..., » et, en effet, les traités de 1798 et de 1803, — ce dernier confirmé en 1821, — portent que « les émigrés et déportés », les individus coupables de crimes contre l'État ne pourront trouver asile sur le territoire de la Confédération.

Néanmoins, le parti de la résistance l'emporta. Au cours de violentes manifestations, on faillit brûler la maison de Sismondi avec son propriétaire. Les troupes se portaient aux frontières lorsque Napoléon prit le parti de se retirer. Il s'embarqua pour l'Angleterre.

XII.

Chênes, 30 septembre 1838.

... Vous savez que nous sommes entourés de tous les pronostics de la guerre, et d'une guerre sans honneur et sans espoir, puisque dans

REV. HISTOR. CXVII. 1^{er} FASC.

le cours de trois semaines nous pouvons nous attendre à de rapides désastres et à une effroyable catastrophe. Lorsque la France a demandé que nous éloignions de ses frontières le prince Louis-Napoléon et que notre Directoire a répondu qu'il était Suisse, je me suis efforcé de prouver qu'il ne l'était pas, car nos traités envers la France nous obligaient à ne point naturaliser des bannis, car s'il avait dépendu de lui de changer de nation pour se faire Suisse, il avait pu également en changer de nouveau quand il s'était déclaré Français à Strasbourg, car enfin un prétendant est un être à part, qui n'est plus regardé comme appartenant à une nation, mais que le droit des gens régit par des lois toutes particulières. J'ai parlé trois fois dans nos conseils, une fois dans la commission, avec toute la chaleur de la persuasion et d'une étude approfondie de la question. Je n'ai pu entraîner les majorités. Cependant notre publicité, si imprudemment admise en Suisse pour les questions de politique extérieure, a engagé nos hommes les plus sages à faire les braves dans les assemblées populaires; on a enhéri les uns sur les autres, sans avoir une pensée d'avenir, sans chercher comment on ferait face aux dangers effroyables où l'on se précipitait. On n'a point donné encore de réponse officielle, mais les journaux ont été remplis d'injures. Les orateurs ont été souvent offensants, les réponses de plusieurs conseils ont même été inconvenantes. Ces provocations ont précédé notre réponse, et à présent les troupes françaises sont en marche et garnissent les frontières. Le départ du prince Louis-Napoléon, qu'on annonce aujourd'hui comme imminent, n'est pas même une garantie...

A partir de 1838, Sismondi vivra retiré à Chênes, travaillant encore huit à dix heures par jour. Sa femme dépouille avec lui les vieilles chroniques et l'aide à rassembler les matériaux de son *Histoire des Français*. Après dîner, tous deux montent dans un char à bancs que traînent languissamment deux vieux chevaux, Brillant et Cadet, et ils se font « secourir » à travers la campagne.

Le soir, fermant leur porte aux bruits du dehors comme ils fermentaient les yeux sur « tout ce qui pourrait troubler leur vie », ils font, aux chandelles, quelque lecture édifiante ou instructive.

C'est ainsi que devait s'achever une existence, toute d'un labeur consciencieux, de droiture et de simplicité. Le 8 juin 1842, Sismondi mettait la dernière main au XXVIII^e volume de son *Histoire*, et le 25 au soir il avait cessé de vivre.

P.-N. DE PUYBUSQUE.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE BYZANTINE.

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1912-1914.

I. TEXTES ET SCIENCES AUXILIAIRES. — M. J. HAURY continue la publication des œuvres de Procope par l'édition du traité *De Aedificiis*¹. L'édition de Dindorf dans la *Byzantine* de Bonn, 1838, n'était qu'une reproduction de celle du Louvre, due à Claude Malte-Brun (Paris, 1663), et reposait sur une étude insuffisante des manuscrits. M. J. Haury a établi son texte d'après les manuscrits les plus corrects, surtout le Vaticanus gr. 1065, XIII^e s. (V), le Laurentianus 70, 5, XV^e s. (L), l'Ambrosianus 182 sup., XIV^e s. (A). Il a en outre consulté plusieurs manuscrits de moindre importance. Les archéologues et les historiens auront ainsi à leur disposition une édition scientifique du traité des Édifices dont le besoin se faisait sentir. Un excellent index historique leur rendra les plus grands services.

M. A. VASILJEV a donné une traduction en russe de la vie arabe de saint Jean Damascène éditée par le Père Constantin Bacha² d'après un manuscrit arabe du Vatican daté de 1223. Dans son introduction, il étudie la question des rapports entre ce texte et celui de la vie grecque publiée par Lequien en 1712 (voy. *Patrol. Gr.*, t. XCIV). Celle-ci attribuée à Jean, patriarche de Jérusalem, qui aurait vécu à la fin du X^e siècle, est, au dire de son auteur, traduite sommairement d'un texte arabe plus ancien. Le Père Bacha n'a pas hésité à voir dans le texte qu'il a publié cette vie arabe originale de saint Jean Damascène. Malheureusement, la préface à la vie arabe (absente dans le Vaticanus, mais restituée d'après un manuscrit du XVII^e siècle découvert par le Père Bacha en Syrie, à Kapharb, district de Chamatia) donne comme l'auteur un moine, Michel, du monastère

1. *Procopii Caesariensis opera omnia*, recognovit Jacobus Haury, v. III, 2. Leipzig, Teubner, 1913, x-395 p. in-12.

2. A. Vasiljev, *Arabskaia versiia djitiia Sv. Ioanna Damaskina* (*Version arabe de la vie de saint Jean Damascène*). Saint-Pétersbourg, Merkouchev, 1913, 22 p. in-8° (cf. le Père Constantin Bacha, *Biographie de saint Jean Damascène*, texte original arabe. Harissa, Liban, 1912).

de Saint-Siméon d'Antioche, qui fut emmené en captivité en Asie Mineure par le sultan seldjoucide Suleiman après la prise d'Antioche par les Turcs (1084). Cette rédaction daterait donc de la fin du xi^e siècle. La question serait ainsi résolue en faveur de l'antériorité de la version grecque, si l'on n'avait des doutes sérieux sur la légitimité de son attribution à Jean, patriarche de Jérusalem, et même sur l'époque à laquelle a vécu ce personnage. La rédaction grecque a été attribuée quelquefois à Jean, patriarche d'Antioche, et dans la série des patriarches de Jérusalem, étudiée par Papadopoulos Kerameus, on trouve deux patriarches Jean, l'un au début du xi^e siècle, l'autre dans la dernière moitié du xii^e. Mais, d'autre part, Lambros a signalé (*Byzantinische Zeitschrift*, t. V, 1896, p. 566) un palimpseste de Vienne sur lequel une écriture minuscule du xi^e siècle recouvre une vie de saint Jean Damascène, identique à celle qu'a éditée Lequien. La question ne peut donc être tranchée que par une comparaison attentive des deux rédactions et la traduction de la vie arabe donnée par M. Vasiljev contribuera à faciliter ce travail.

Mgr DUCHESNE a rendu un grand service à l'histoire de l'art byzantin en publiant de nouveau la lettre des trois patriarches d'Orient adressée à l'empereur Théophile en 836¹. Ce morceau capital, édité déjà par Sakkelion d'après deux manuscrits de Patmos (Athènes, 1874), était passé complètement inaperçu. La lettre est présentée comme un acte synodal des trois patriarches; mais Mgr Duchesne ne croit guère à la réalité de ce concile. Le ton employé pour parler à l'empereur est tout à fait respectueux et rien ne laisse supposer que les patriarches s'adressent au protecteur des iconoclastes. Leur argumentation est surtout historique. Les images peintes avec des couleurs s'autorisent des quatre évangiles qui ont laissé le récit de l'Incarnation. L'énumération des sujets tirés de ces textes (p. 274) est fort intéressante, parce qu'elle montre ce qu'était au ix^e siècle la conception officielle de l'iconographie religieuse. Enfin, les miracles accomplis par les images, le caractère surnaturel de certaines d'entre elles (image d'Édesse, etc.) sont invoqués comme des arguments décisifs. On trouve dans ces récits de miracles des anecdotes intéressantes: on y voit qu'une grande mosaïque de l'Adoration des Mages ornait la façade de l'église de la Nativité à Bethléem et que ce fut grâce à cette circonstance que les Perses, ravis de retrouver la représentation de leurs souverains en costume national, épargnèrent cet édifice en 614.

1. L. Duchesne, *l'Iconographie byzantine dans un document grec du IX^e siècle*. Roma e l'Oriente, Grottaferrata, 1913, t. III, p. 222-239, 273-285, 349-360.

M. DRAGOMIS poursuit la publication de son commentaire historique et toponymique de la Chronique de Morée¹. On lira avec intérêt la discussion sur l'identification de Sergiana, Prinitsa, Makriplagi, Mont-Escovée (Corinthe), Mountra (Olympie), des Sapikou-Kampi, de Veligosti, de Makryplagi-Gardiki, du Chastel Saint-Georges, près de Lacédémone. Des études de ce genre ne peuvent que rendre service à la constitution d'une histoire vraiment scientifique de la Morée française.

II. OUVRAGES D'ENSEMBLE. — M. Th. OUSPENSKI vient de publier le premier volume d'une *Histoire de l'Empire byzantin*². Nous nous proposons de revenir sur cette œuvre importante.

On a eu l'heureuse idée de réunir en un volume les études qu'Alfred RAMBAUD avait publiées dans diverses revues sur la civilisation byzantine³. Bien que quelques-uns de ces articles datent de plus de quarante ans déjà, ils n'ont nullement vieilli et, sauf sur quelques points de détail, l'érudition contemporaine n'a guère modifié les conclusions de Rambaud. M. DIEHL a présenté ce livre dans une préface et a joint au texte des notes bibliographiques. On relira avec plaisir l'étude sur « le sport et l'hippodrome à Byzance », où la vie populaire de Constantinople est décrite d'une manière si pittoresque; Rambaud n'avait pas déterminé d'une manière assez précise le caractère officiel des factions qui formaient, ainsi que l'a montré Ouspenski, une sorte de garde civique; on a découvert aussi depuis cette époque un assez grand nombre de témoignages nouveaux sur l'activité de l'hippodrome dans les trois derniers siècles de l'histoire byzantine. On retrouvera dans ce volume l'étude sur Digenis Acritas, celle sur Michel Psellos (publiée dans la *Revue historique* en 1877), le tableau prestigieux de la vie des « empereurs et impératrices d'Orient », enfin une étude pénétrante et plus actuelle que jamais sur la lutte entre « Hellènes et Bulgares » au moyen âge. Rambaud cherche à y dresser le bilan des progrès de l'hellénisme au cours de cette période et montre que, sauf Constantinople et la Thrace, il a gagné peu de chose et a été, au contraire, battu en brèche sur son propre territoire. Ce livre rendra service au grand public qui voudra s'initier aux choses de Byzance.

M. Sp. LAMBROS, qui a publié à plusieurs reprises dans le *Neos-hellenomnemon* des renseignements inédits sur l'iconographie des

1. Dragomis, Χρονικῶν Μορέως ἱστορία καὶ τοπωνύμια. Athènes, Sakellarios, 1912, p. 52, in-8°; 1913, p. 155-198 (extrait des Ἀθηναῖ).
2. Th. Ouspenski, *Istorija Vizantijskoi imperii*, t. I. Saint-Pétersbourg, 1913.

3. Alfred Rambaud, *Études sur l'histoire byzantine*. Préface et notes de Ch. Diehl. Paris, A. Colin, 1912, xxiii-317 p. in-12.

empereurs byzantins, a rédigé un catalogue des portraits impériaux réunis à l'Exposition internationale de Rome en 1911 (section hellénique)¹. En attendant l'apparition du travail confié par le Congrès archéologique d'Athènes (1905) à une commission internationale, ce catalogue provisoire, qui comprend 408 numéros d'après les statues, miniatures, ivoires, etc., est d'un usage très commode. Parmi les omissions, signalons le portrait si curieux de Constance de Hohenstaufen, qui épousa Jean III Ducas Vatatzès en 1244 et mourut à Valence (Espagne) en 1313 au monastère de Sainte-Barbe, où un tableau du xvii^e siècle conserve son souvenir (voy. Schlumberger, *le Tombeau d'une impératrice byzantine*. Paris, 1902). La curieuse sculpture du Campo Angaran à Venise que M. Schlumberger (voy. *Byzantinische Zeitschrift*, t. II, 1893, p. 192) regardait comme un portrait impérial du x^e ou du xi^e siècle représenterait, d'après M. Lambros, Alexis Comnène.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE PAR PÉRIODES. — Le premier siècle de l'histoire de Constantinople a été étudié par M. V. SCHULTZE dans un livre d'une lecture agréable et en général bien informé². Cependant le plan que l'auteur s'est proposé de suivre n'apparaît pas toujours avec une netteté suffisante. Ce n'est pas l'histoire de l'empire, mais celle de Constantinople, qu'il a voulu écrire, et, comme il était facile de le prévoir, les faits qu'il a présentés dépassent souvent les limites de son programme. C'est ainsi que la première partie, après un récit de la fondation de Constantinople, offre dans un ordre chronologique un tableau de la politique des empereurs qui se sont succédé depuis Constantin jusqu'à Théodore II. Les faits ainsi rassemblés, par exemple l'histoire des luttes religieuses, intéressent beaucoup plus l'ensemble de l'empire que Constantinople en particulier. Il en résulte une composition quelque peu fuyante, malgré la disposition très claire et le récit très attachant de chacun des chapitres. Le titre du livre est mieux justifié dans la deuxième partie qui offre un tableau très animé de la vie byzantine aux iv^e et v^e siècles. L'auteur y passe en revue la ville, la cour, les classes de la société, les spectacles, le développement intellectuel et artistique, le caractère de la dévotion populaire. Les sermons et les lettres de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze, etc., ont fourni les éléments d'une description précise et parfois pittoresque.

Et pourtant, malgré la valeur de son information, malgré le

1. Spyri. P. Lambros, *Empereurs byzantins*. Catalogue illustré. Athènes, C. Meissner et Cargadoudis, 1911, 61 p. in-8°.

2. V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften. I. Konstantinopel (324-450)*. Leipzig, Deichert, 1913, vi-292 p. in-8°.

talent d'exposition qui font de cette étude un livre des plus utiles, on regrette que M. V. Schultze n'ait pas tiré un plus grand parti des recherches archéologiques qui ont apporté dans ces dernières années des éléments nouveaux à l'histoire de la ville de Constantin. Il s'est du moins servi des sources numismatiques et il a tenu le plus grand compte des belles études de M. Maurice sur les monnaies constantiniennes. En revanche, pour ses descriptions topographiques, pour ses études de monuments, il a employé surtout des textes. Bien que l'exploration de l'ancienne Byzance soit encore presque à ses débuts, il y a cependant déjà quelques résultats acquis. C'est ainsi qu'il est regrettable que le palais de Constantin ait été décrit uniquement d'après Eusèbe (p. 18); aucun compte n'a été tenu des études critiques qui ont permis à M. Ebersolt (*le Grand Palais de Constantinople*, 1910) d'en proposer une restitution. De même, les quelques lignes consacrées à la construction de la Grande Muraille (p. 176) manquent totalement de précision topographique. On s'étonne, du reste, que dans une étude sur Constantinople la question de la défense de la ville et de sa valeur stratégique ne tienne pas une place plus importante. La construction de la Grande Muraille peut cependant passer pour l'événement capital de l'histoire byzantine. Il n'est pour ainsi dire pas un seul chapitre qui n'eût gagné en précision si les sources archéologiques avaient été plus souvent employées. C'est ainsi que le témoignage le plus complet sur l'importance de l'hellénisme à Constantinople se trouve dans les inscriptions rassemblées au *Corpus*. De même, il semble difficile d'évoquer les représentations et les courses de l'hippodrome sans avoir recours aux documents précis que nous fournissent les bas-reliefs de la base de l'obélisque de Théodose, sans citer même les sculptures si curieuses du musée de Berlin¹ ou du monument de Porphyrios à Constantinople². L'étude de ces quelques vestiges éclaire singulièrement les textes.

Enfin, quelques erreurs inévitables dans un sujet aussi complexe témoignent parfois d'une méconnaissance des travaux antérieurs. Il n'est pas rigoureusement exact, par exemple, que le titre de Βασιλεὺς ait été adopté officiellement par les empereurs depuis Constantin (p. 210); il est exact, comme nous avons essayé de le montrer³,

1. Dalton, *Byzantine Art*, p. 143.

2. Ebersolt, *A propos du bas-relief de Porphyrios* (*Revue archéologique*, 1911, t. I, p. 76-85).

3. L. Bréhier, *L'Origine des titres impériaux à Byzance* (*Byzantinische Zeitschrift*, 1906, p. 168-172).

qu'à partir du IV^e siècle l'emploi de ce titre devient plus fréquent dans les inscriptions et est employé par les empereurs eux-mêmes, mais il ne figure pas dans le protocole de leurs constitutions. Le premier édit impérial où ce titre apparaît d'une manière vraiment officielle est, à ma connaissance, un édit d'Héraclius rédigé en 629¹. C'est seulement à cette époque que tous les anciens titres, *αὐτοκράτωρ*, *Καῖσαρ*, *Αὔγουστος*, etc., disparaissent devant cette nouvelle expression. De même, la lettre de saint Épiphane, qui est citée page 278 et où l'évêque raconte qu'il a lacéré une tenture parce qu'elle était ornée de l'image du Christ, a été reconnue, grâce aux recherches de M. Serruys, comme un faux des théologiens iconoclastes du VIII^e siècle². M. Schultze voit avec raison dans la période qu'il étudie la véritable époque de transition durant laquelle le régime impérial venu de Rome a pris son caractère proprement byzantin. Mais est-il exact que ce soit à ce moment, comme il le prétend (p. 214), que l'on voit s'accroître l'influence des impératrices et des princesses dans la marche du gouvernement? N'en était-il pas ainsi dès les premiers siècles de la monarchie impériale? Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les noms de Julie, de Messaline, d'Agrippine, de Julia Domna, etc.; cette influence féminine est une tradition presque aussi ancienne que l'empire lui-même. Le chapitre sur les spectacles (p. 253) aurait pu être plus complet si l'on avait tenu compte des études si solides de Reich sur le mime³ et des renseignements tout à fait nouveaux que La Piana a rassemblés sur l'origine des homélies dramatiques. On peut voir d'après ces excellentes études la place considérable que les spectacles profanes et sacrés tenaient dans la vie byzantine.

L'époque des Comnènes, bien connue maintenant grâce aux excellents travaux de M. Chalandon⁴, a fourni la matière d'une nouvelle étude. M. Francesco COGNASSO a raconté l'histoire de la période agitée qui suit la mort de Manuel Comnène et comprend la régence de Marie d'Antioche, les règnes d'Alexis II et d'Andronic⁵. Pendant ces cinq années (1180-1185), l'empire a subi une crise redoutable qui a marqué la faillite de la politique des Comnènes. L'étude de M. Cognasso a été composée presque en même temps que celle de

1. *Zachariae von Lingenthal, Ius graeco. rom.*, t. III, p. 44 et 48.

2. Serruys, dans les *Séances de l'Académie des inscriptions*, 1904, p. 360-363.

3. Reich, *Der Mimus*. Berlin, 1903.

4. Voy. *Revue historique*, t. CXI, p. 326.

5. F. Cognasso, *Partiti politici e lotte dinastiche in Bizanzio alla morte di Manuele Comneno*. Torino, Vincenzo Bona, 1912, 105 p. in-4° (estr. dalle *Memorie della R. Accad. d. Scienze di Torino*, II, LXII).

M. Chalandon sur Manuel et il n'a pu utiliser le livre français que pour ses notes. Malgré le nombre relativement important de sources grecques, occidentales, orientales que nous avons maintenant à notre disposition, il s'en faut de beaucoup que tout soit clair dans cette succession d'intrigues et de coups de force. L'absence à peu près complète de documents officiels rend les conclusions incertaines. Avec un véritable sens critique, M. Cognasso est arrivé du moins à donner une explication claire de la suite des événements. Il montre d'abord sur quelle base juridique reposaient les pouvoirs de la régente Marie d'Antioche (acte de 1171); les sources orientales montrent un véritable conseil de régence organisé; bien que le nom d'Andronic y figure, nous avons peine à croire que Manuel y ait fait entrer son redoutable cousin, rentré en grâce seulement trois mois avant sa mort et qui, d'ailleurs, ne paraît pas être venu à Constantinople avant le coup d'État de 1182. Comme l'établit M. Cognasso d'après Guillaume de Tyr (XXII, xi, 1081), Andronic était gouverneur de Sinope lorsqu'il se révolta contre la régente. Sur les aventures de ce personnage, sur les événements de l'histoire de la régence et la révolution de 1182, le récit, d'ailleurs clair et intéressant, de M. Cognasso n'apporte rien de bien neuf. La partie vraiment nouvelle de son travail est le tableau qu'il trace du gouvernement d'Andronic. Il se trouve que ce personnage d'une cruauté féroce, allant jusqu'au cannibalisme, que l'on a pu comparer à César Borgia¹, a été en même temps un homme d'État remarquable. Comme l'a montré M. Cognasso, Andronic représentait une politique diamétralement opposée à celle des Comnènes. La puissance de cette dynastie avait été fondée par l'aristocratie des grands propriétaires fonciers et grâce à l'alliance avec les Occidentaux. Andronic s'appuie sur le peuple et la bourgeoisie de Constantinople, qui supportent mal la prépondérance commerciale des Latins et repoussent la politique d'union religieuse avec Rome. Maître du pouvoir, il ne se contente pas de décimer cruellement l'aristocratie orgueilleuse. Il entreprend une réforme administrative (suppression de la vénalité des charges, régularité dans la levée de l'impôt, établissement d'un traitement fixe pour les gouverneurs). Sur cette œuvre, indiquée seulement dans ses grandes lignes par Nicetas, M. Cognasso a trouvé des détails fort curieux dans les discours de Michel Acominatos (éd. Lambros, t. I, p. 142-157 et suiv.) et dans les lettres du même prélat. Mais la partie la plus originale de son

1. Diehl, *les Aventures d'Andronic Comnène* (*Études byzantines*, t. II, 1908, p. 93).

livre est sa conclusion ; il montre que la chute d'Andronic a été causée par l'impuissance où il s'est trouvé de suivre jusqu'au bout cette politique. Les résistances de l'aristocratie l'ont exaspéré et il en est arrivé à établir un régime de terreur qui a menacé également tous ses sujets. D'autre part, les conditions où se trouvait l'Europe l'ont obligé à reprendre la politique latine de Manuel. Contre l'assaut que les Normands de Sicile se préparaient à donner à l'empire, il est revenu à l'alliance vénitienne. M. Cognasso établit, grâce aux documents vénitiens, qu'un accord avait été conclu entre Andronic et Venise avant 1185. Bien plus, il paraît même avoir eu des velléités de se rapprocher de la cour de Rome et le témoignage d'un chroniqueur anglais établit qu'il dota une église construite à Constantinople et desservie par des prêtres latins (*Gesta Henrici II*, éd. Stubbs, t. I, p. 257). Ce sont sans doute ces nouvelles tendances qui expliquent la désaffection subite de la population de Constantinople à l'égard d'Andronic et la facilité avec laquelle il fut renversé. Bien des points restent d'ailleurs obscurs dans l'histoire de ce personnage extraordinaire : c'est ainsi qu'il est difficile de savoir s'il conclut avec Saladin le traité qui lui est attribué par une chronique occidentale.

Les événements qui se sont déroulés à Thessalonique au XIV^e siècle forment un des épisodes les plus curieux de l'histoire de l'empire sous les Paléologues et dévoilent sous leur véritable jour les causes intérieures de malaise qui ont favorisé la conquête ottomane. Grâce à la découverte de nombreux textes inédits dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale et aussi dans ceux du lycée grec de Salonique, M. TAFRALI a pu renouveler entièrement cette histoire¹ : ce sont, en particulier, des lettres et des opuscules de Nicolas Cabasilas et de Démetrius Kydonis (ms. gr. 1213), des écrits et des sermons de Grégoire Palamas (mss. gr. 1238-1239), des traités de Cantacuzène, de Barlaam et un discours de Thomas Magistros « sur la concorde » (ms. gr. 2629).

La première partie du livre est une analyse très complète des divers éléments dont se composait la population de Thessalonique. Une classe, celle des « puissants » ou « archontes », domine toutes les autres ; le petit nombre de familles qui la composent détient la plus grosse partie de la propriété foncière, cultivée par des serfs ou « pareques » d'origine slave ou Koutzovalaque, et aussi de la richesse mobilière. Ce sont les « puissants » qui fournissent les grands digni-

1. O. Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle*. Paris, Geuthner, 1913, xxvi-312 p. in-8°.

taires de l'empire et du haut clergé, en particulier les bigoumènes des grands monastères, dont les domaines, exempts d'impôts, s'accroissent sans cesse. C'est à leur profit que sont établies les franchises municipales; c'est parmi eux que se recrute le « sénat » et qu'est élu l'« archonte », qui exerce le pouvoir exécutif de concert avec le gouverneur impérial. Le tableau de ces institutions communales, si mal connues dans l'empire byzantin, forme un des chapitres les plus nouveaux de ce livre. On trouve même à Thessalonique des assemblées du peuple convoquées au son des cloches et toute une organisation de corps de métiers dirigés par des nobles. On lira aussi avec intérêt l'étude sur l'organisation administrative et les variations des limites du thème de Macédoine qui s'agrandit en 1332 de la Thessalie et en 1339 de l'Épire; enfin, la vie si intense de Thessalonique est envisagée sous tous ses aspects, économique, religieux, intellectuel. Thessalonique n'est pas seulement une place de guerre de premier ordre, elle est aussi un des entrepôts de la Méditerranée, elle est une métropole religieuse, elle est enfin un centre intellectuel, la seconde capitale de l'hellénisme rajeuni. M. Tafrali a montré dans un chapitre curieux la place tenue dans la cité par le culte de saint Démétrius; il a décrit la grande foire et le pèlerinage du mois d'octobre qui attiraient des pèlerins et des commerçants du monde entier; il a enfin rassemblé sur l'organisation de l'enseignement des détails qui montrent un mouvement remarquable vers l'étude de l'antiquité classique. C'est une contribution intéressante à l'histoire, incomplètement élaborée encore, de l'instruction publique et de l'humanisme dans l'empire byzantin.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux deux mouvements dont cette ville fut le théâtre au XIV^e siècle. L'un, le mouvement hésychaste, a un caractère religieux; M. Tafrali l'a étudié surtout au point de vue de Thessalonique; mais, grâce aux documents en partie inédits dont il s'est servi, il a pu en renouveler l'histoire. Il a très bien montré surtout comment cette querelle entre des humanistes comme Barlaam et des mystiques comme Palamas n'a pas tardé à prendre un caractère politique, dès que le chef des nobles, Cantacuzène, allié naturel des grands monastères, a pris parti pour les Hésychastes. L'autre mouvement, celui des « zélotes », est politique et social, mais il dérive en une certaine mesure du premier. Lorsqu'en 1342 le chef des nobles, Jean Cantacuzène, a usurpé l'empire, les habitants d'Andrinople et de Thessalonique refusent de le reconnaître. Des émeutes éclatent, à la suite desquelles le parti populaire des « zélotes » chasse les nobles, confisque leurs biens, s'empare des revenus des couvents, organise une administration

municipale, distribue des secours aux indigents, arme les citoyens, dirige avec succès la défense de la ville contre Cantacuzène et ses alliés, Turcs ou Serbes. Pendant sept ans (1342-1349), Thessalonique fut ainsi une république indépendante tout à fait analogue aux grandes cités italiennes. L'idée du salut public était familière aux zélotes, et pour réduire leurs adversaires ils ne reculèrent même pas devant la terreur, comme le prouve le sanglant massacre des nobles en 1345. Toutefois les divisions les perdirent et permirent à Cantacuzène de ressaisir le pouvoir; la bourgeoisie moyenne, qui les avait d'abord soutenus, les abandonna; mais ce ne fut pas être un spectacle banal de voir l'empereur Jean VI convoquer l'assemblée du peuple et faire appel à l'opinion publique pour justifier sa conduite et flétrir celle de ses adversaires.

Dans le dernier chapitre, M. Tafrali aborde le problème assez compliqué de la destinée de Thessalonique après 1349. La plupart des historiens ont adopté des dates différentes pour sa première reddition aux Turcs. D'après la vie de saint Athanase des Météores étudiée par Veis, elle eut lieu en 1380, tandis qu'une notice d'un manuscrit de Venise donne la date de 1387. M. Tafrali établit que la ville fut prise une première fois en 1380 par Khaireddin-pacha, envoyé par Mourad pour punir le gouverneur Manuel Paléologue d'un complot contre la garnison turque de Serrès. Mais Manuel alla implorer sa grâce et recouvra sa ville. Une deuxième fois, en 1383, les Turcs revinrent et prirent la ville après un siège de quatre ans; Mourad lui laissa une assez large autonomie, et c'est ce qui explique que l'empereur Jean V, considéré par le sultan comme un vassal, y soit mort en 1391. Au contraire, Bajazet resserra le pouvoir des Turcs, changea des églises en mosquées et demanda l'impôt du sang pour recruter ses janissaires (ces détails ont été fournis par de curieux discours inédits de l'archevêque Isidore, mss. gr. Paris. 1192). Manuel recouvra Thessalonique en 1402; elle fut vendue aux Vénitiens en 1423 et reprise une troisième fois par les Turcs en 1430.

On voit par cette brève analyse quel intérêt de premier ordre présente le travail de M. Tafrali aussi bien pour l'histoire des institutions byzantines que pour celle des monuments religieux, intellectuels, sociaux, si mal connus jusqu'ici, qui ont agité les pays balkaniques au XIV^e siècle.

M. D. MURATORE a raconté avec beaucoup de charme l'expédition romantique du comte Vert (Amédée VI de Savoie) en Orient, la prise de Gallipoli par les Croisés (1366), son expédition contre les places bulgares de la mer Noire afin de délivrer l'empereur Jean V, empêché par Schischman de retourner dans ses états, enfin la con-

clusion négative de l'entreprise et le retour en Europe¹. La relation, établie par l'auteur dans un précédent travail², entre la croisade et la création de l'ordre de l'Annonciade, n'est pas du tout certaine ; d'après certaines chroniques, ce fut en 1362 et à l'occasion de la guerre contre le marquis de Saluces qu'eut lieu cette création (voy. *Revue de l'Orient latin*, t. XII, p. 468). D'autre part, les préparatifs laborieux de la croisade, tels qu'ils ont été décrits dans les ouvrages de Delaville-Le Roulx et Jorga, enlèvent à l'expédition son caractère épique. Le départ fut pénible ; il n'est même pas certain que ce soit à Avignon que le comte Vert ait pris la croix ; au dernier moment, l'entreprise faillit échouer et, après avoir été annoncée à grand fracas, elle n'aboutit en somme qu'à la prise d'une bicoque mal défendue et à une démonstration dans la mer Noire. Rien ne montre mieux que cette expédition le défaut d'organisation qui devait rendre stériles toutes les tentatives faites par les Occidentaux pour défendre l'empire byzantin.

M. VASILJEV a réussi à établir d'une manière plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'ici les diverses circonstances qui ont accompagné le voyage de Manuel II en Occident, entrepris pour provoquer l'envoi de secours contre les Turcs³. Depuis la publication déjà ancienne de Berger de Xivrey sur Manuel (*Mém. Acad. inscript.*, 1853), bien des sources nouvelles ont vu le jour et plusieurs monographies que l'auteur passe en revue ont apporté des éclaircissements, quoique bien des points demeurent encore obscurs. L'intérêt de cette étude, d'une lecture très attachante, est d'avoir fixé aussi exactement que possible la chronologie du voyage impérial et montré à l'aide des sources le côté pittoresque de cette réception d'un empereur byzantin à la cour des princes italiens, dans le Paris du temps de Charles VI, à Londres auprès du fondateur de la dynastie des Lancastre. On voit, par tous les renseignements ainsi rassemblés, le prestige que gardait Constantinople aux yeux des Occidentaux, mais il y avait chez eux plus de courtoisie que d'enthousiasme et les résultats politiques du voyage furent presque nuls. Manuel quitta Constantinople le 10 décembre 1399 ; la date est donnée par des notices de

1. D. Muratore, *Un principe Sabaudo alla presa di Gallipoli Turca*. Rome, 1912, in-8°, p. 919-958 (extrait de la *Rivista d'Italia*).

2. *La Fondazione dell' Ordine del Collare della SS. Annunziata*. Turin, 1909.

3. A. Vasiljev, *Putechestvie vizantijskago imperatora Manuela II Paleologa po zapadnoi Evropie (le Voyage de l'empereur byzantin Manuel II Paléologue en Occident (1399-1482))*. Saint-Pétersbourg, imprimerie du Sénat, 1912, 84 p. in-8° (extrait du *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1912).

trois manuscrits grecs de Paris, dont l'un (Cod. gr. 2622) est entièrement inédit. Après un arrêt à Monemvasia dans les états de son frère Théodore, despote de Morée (février 1400), Manuel arriva à Venise au mois d'avril. M. Vasiljev a mis à profit les extraits des archives vénitiennes rassemblés par M. Jorga (*Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*. Paris, 1899). Après une réception brillante à Padoue et à Milan, l'empereur passe en France, on ignore par quelle voie. Le 3 juin 1400, il est reçu à Paris par le roi Charles VI et les princes ses oncles, et il est l'hôte de la cour de France jusqu'en octobre; le fait que Charles VI était devenu seigneur de Gênes en 1399 explique l'intérêt que Manuel avait à gagner son alliance. Aussi la France paraît avoir été le principal centre de ses opérations diplomatiques. Il ne séjourne en Angleterre que de décembre 1400 à février 1401; revenu en France, il y reste près de deux ans (février 1401-novembre 1402) et négocie de Paris avec le pape d'Avignon, Benoît XIII, et avec les états italiens. A Gênes, où il se trouve en janvier 1403, il est encore dans les états du roi de France; enfin il s'embarque à Venise (avril) et revient à Constantinople le 15 juin 1403. La question la plus obscure, que l'état actuel des sources ne permet pas de trancher, est celle des rapports de Manuel avec les deux papes, Boniface IX et Benoît XIII. A son premier passage en Italie, il est en bons termes avec Boniface IX, qui envoie une encyclique à tous les fidèles pour prêcher la croisade contre les Turcs (27 mai 1400). Après son deuxième séjour à Paris, au témoignage des Mémoires de Bouciacut, il se rendit auprès « du pape »; ce serait Boniface IX, d'après Berger de Xivrey, mais M. Vasiljev émet un doute à ce sujet et hésite entre une entrevue avec Boniface IX à Florence ou avec Benoît XIII à Avignon; l'ambassade envoyée précédemment à ce dernier pape par Manuel et l'anecdote rapportée par Martin Crusius, d'après laquelle l'empereur se serait brouillé avec Boniface IX à propos d'une question de cérémonial, rendent cette seconde hypothèse plus vraisemblable.

IV. HISTOIRE DES PROVINCES ET DES PEUPLES VOISINS DE L'EMPIRE. — M. Jean MASPERO, dont les belles publications papyrologiques ont rendu tant de services à l'histoire des institutions de l'Égypte byzantine, a cherché, en contrôlant par ces sources nouvelles les récits annalistiques, à tracer un tableau de l'organisation militaire de l'Égypte aux VI^e et VII^e siècles, à la veille de la conquête arabe¹. Comme il le montre avec raison dans son introduction,

1. Jean Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*. Paris, Champion, 1912, in-8°, p. 157 (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, fasc. 201).

malgré les renseignements nouveaux apportés par les papyrus, les lacunes de notre information sont encore considérables, et plusieurs problèmes restent jusqu'à nouvel ordre à peu près insolubles. Il a pu du moins, en interprétant les données éparses dans ces documents d'archives, décrire avec une précision plus grande qu'on ne l'avait fait jusqu'ici l'organisation d'une armée provinciale. Ses conclusions ont un grand intérêt pour l'histoire des institutions byzantines, mais surtout elles permettent de mieux comprendre un des événements les plus considérables de l'histoire du moyen âge, la conquête de l'Égypte par les Arabes, dont la rapidité foudroyante avait paru jusqu'ici difficile à expliquer.

L'armée d'Égypte « n'était pas faite pour la guerre », telle est la situation paradoxale que révèle l'étude de sa constitution. L'Égypte, à cause du service de l'annone, avait une telle importance pour les empereurs qu'ils n'ont jamais consenti à y établir un grand commandement militaire. Le diocèse d'Égypte est donc scindé en cinq provinces, dont les ducs relèvent tous du *magister militum per Orientem*. Le duc d'Égypte proprement dite, qui conserve le vieux titre d'Augystal, avec résidence à Alexandrie, n'a lui-même sur ses collègues qu'une prééminence honorifique. Ces ducs sont d'ailleurs en même temps des magistrats civils, et il en est de même de leurs subordonnés, les tribuns, chefs de l'unité tactique, l'*ἀριθμός* (*numerus*), qui résident dans la cité, chef-lieu de la pagarchie. Le recrutement est presque exclusivement régional. Les noms ethniques qui désignent les garnisons, Maures d'Hermopolis, Daces d'Arsinoé, Macédoniens, etc..., sont des appellations traditionnelles datant du IV^e siècle : les papyrus, en nous fournissant un assez grand nombre de noms propres de soldats, révèlent leur origine grecque et même égyptienne. Il semble même que les soldats servent dans leur canton d'origine ; l'héritéité est une des principales sources de recrutement. Des soldats sont en même temps propriétaires et vont cultiver leurs biens ; quelques-uns exercent d'autres métiers que celui des armes et sont bateliers, *vavται* ; on trouve même parmi eux un boulanger.

L'armée égyptienne présente donc au VI^e siècle l'aspect d'une sorte de garde nationale, complètement déshabituée de la grande guerre. Elle ne sort jamais d'Égypte ; là, son rôle se borne à la police et à la répression du brigandage ; elle est employée aussi à faire rentrer les impôts. Protégée par ses déserts et par plusieurs lignes de fortifications (M. J. Maspero établit l'existence d'un *limes* libyque et d'un *limes* arabe), délivrée des incursions des Blemmyes anéantis par les Nobades qui se sont convertis au christianisme, l'Égypte n'a pas subi d'invasion avant l'arrivée des Perses en 609. Les effectifs n'y

étaient pas d'ailleurs considérables, 30,000 hommes au plus, et la disproportion n'a donc pas été aussi grande que le laissent supposer les historiens arabes entre ce nombre restreint de défenseurs et les 16,000 hommes dont Amrou a pu disposer après avoir reçu des renforts. Si l'on ajoute à toutes ces causes de faiblesse la mésintelligence entre les chefs, leur inaptitude militaire, leur esprit de lucre et de rapine, on comprendra comment la mauvaise qualité de son armée a fait perdre l'Égypte à l'empire.

Tels sont les résultats vraiment nouveaux de cette étude dont les conclusions reposent sur une analyse très délicate des sources. Dans le détail même des institutions militaires, quelques réserves s'imposent, et il s'en faut de beaucoup que les textes permettent d'établir d'une manière précise le statut juridique de cette armée provinciale. M. Jean Maspero distingue dans cette armée les στρατιῶται, *comitatenses*, soldats indigènes issus du recrutement; — les *limitanei*, serfs militaires pourvus par l'état d'un domaine à charge de défendre le *limes*; — les φοιδεράτοι, recrutés chez les barbares, mais commandés par des officiers romains; — les σύμμαχοι, peuples vassaux dont les contingents sont conduits par leurs chefs nationaux; — et enfin les *bucellarii*, soldats au service de particuliers. Ce sont bien là les divers corps de troupes de l'empire, mais leur coexistence en Égypte n'est pas aussi nette que cherche à l'établir M. J. Maspero. Après avoir reconnu que leur nom ne se trouve dans aucun document (cependant des καστρητοί sont mentionnés dans le *limes libyque*), M. J. Maspero voit cependant des *limitanei* dans ces hommes des ἀριθμοῖς de Syène et d'Éléphantine qui, tout en faisant leur service, exercent le métier de bateliers. Mais des faits analogues sont signalés dans le reste de l'Égypte, et l'on peut se demander, avec M. Gelzer (voy. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXII, p. 514), si les *limitanei* ne formaient pas la totalité des garnisons égyptiennes, alors que les στρατιῶται, *comitatenses*, représentent exclusivement les armées impériales destinées aux expéditions. L'existence des φοιδεράτοι elle-même ne repose que sur un texte altéré de Jean de Nikiou (p. 62). Celle des σύμμαχοι et des bucellaires est au contraire formellement attestée. L'Égypte, province-frontière, est donc un vaste *limes*, et, comme le montre l'auteur lui-même (p. 17), c'est bien là le sens de cette expression à l'époque de Justinien. Ainsi s'expliquerait naturellement le caractère de milices bourgeois qu'avaient pris les corps d'occupation d'Égypte. — Enfin on lira avec grand intérêt les détails curieux qui ont été rassemblés sur la défense des villes de l'intérieur, sur les fortifications d'Alexandrie et surtout sur le castron de Babylone, à la pointe du delta, dont l'im-

portance stratégique est bien mise en lumière; les conditions dans lesquelles Amrou a entrepris son raid audacieux sont déterminées avec plus de précision que dans l'ouvrage de Butler, et c'est pour cette raison que le livre de M. J. Maspero, utile aux spécialistes des institutions byzantines, apporte aussi une contribution nouvelle et importante à l'histoire générale.

Poursuivant ses études sur les papyrus de la période byzantine, M. Jean Maspero a publié avec des commentaires historiques quelques papyrus de la collection Beaugé, aujourd'hui au musée du Caire¹. La requête d'Apollos, colon du comte Phoibammon, lui a permis d'apporter des éclaircissements nouveaux à la chronologie des ducs de Thébaïde. Ce texte jette un jour curieux sur la condition d'un riche cultivateur, sur ses démêlés avec ses patrons et avec le fisc et surtout sur les étranges pratiques de l'administration byzantine : Apollos s'engage, s'il gagne son procès, à verser le tiers de la somme aux employés du duc de Thébaïde. — Le contrat entre Aurelios Senouthes et son beau-fils montre que la résidence du duc de Thébaïde était bien à Antinoë et non à Ptolémäis (comme on l'a conclu d'après Hiéroclès). — La lettre d'Apollonios à sa mère (III^e siècle) fournit des renseignements malheureusement obscurs sur le commerce des étoffes à Alexandrie. — Enfin le morceau le plus important, conservé dans une sorte de recueil de pièces, choisies à cause de leur valeur littéraire, a fourni à M. J. Maspero l'occasion d'étudier avec des éléments nouveaux l'histoire de la disparition du paganisme en Égypte au V^e siècle. Cet Horapollon, professeur de philosophie à Alexandrie, qui intente à sa femme un procès d'adultére, peut être identifié avec un Horapollon cité par Suidas et par Zacharie le Scolastique dans sa Vie du patriarche Sévère. Il se rattache dès lors à une de ces familles de « philosophes » dont les membres, formant un cercle très étroit, se mariaient entre eux et luttaient encore, en dépit des édits impériaux, pour la défense du vieux paganisme national. M. J. Maspero a réuni des textes fort curieux qui montrent toute la force que les rites d'époque pharaonique avaient gardée encore au V^e et même au VI^e siècle de notre ère. Il en conclut qu'Amélineau et Leipoldt ont vu à tort dans le christianisme égyptien une réaction de l'esprit national contre l'hellénisme païen. Si ingénieuse que soit son argumentation, elle ne paraît pas pleinement satisfaisante; bien que ces philosophes païens parlent sans cesse de leurs traditions nationales, on ne voit pas qu'il y ait entre eux et le

1. Jean Maspero, *les Papyrus Beaugé. Horapollon et la fin du paganisme égyptien*. Le Caire (extraits du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. X, p. 1-29, et t. XI, p. 163-195).

gouvernement de Constantinople une opposition irréductible : plusieurs acceptent des postes officiels, voire même celui de préfet d'Égypte ; il y avait du reste des païens ailleurs qu'en Égypte. En revanche, des moines comme Schenouti paraissent bien représenter le nationalisme copte et s'opposer nettement au christianisme hellénisé, qui était la religion officielle de l'empire.

Un papyrus d'époque arabe montre le maintien en Égypte, après la conquête musulmane, des fonctions et des titres de l'âge byzantin¹. M. J. Maspero identifie le *gustâl* à l'*augustal*, officier inférieur des bureaux de province, et l'*al-gâistar*, cité par un chroniqueur, au *logistarios*, chef d'un bureau de finances.

Depuis la perte des provinces d'Orient et de l'Italie, Salonique fut, à partir du IX^e siècle, comme la seconde capitale de l'empire byzantin. Bien que son enceinte ait été violée à plusieurs reprises, en 904 par les Sarrasins, en 1185 par les Normands, en 1204 par les chevaliers français et lombards, elle est redevenue byzantine en 1246 et a été, pour le maintien de l'hellénisme en Macédoine, un centre de premier ordre. L'étude de sa topographie offre donc un grand intérêt et M. TAFRALI a rendu service à la science en entreprenant l'exploration méthodique de ses murailles et de ses monuments². Malgré les recherches dont Salonique avait été déjà l'objet, il a renouvelé entièrement son sujet et il a pu étudier dans leur ensemble des fortifications qui sont aujourd'hui démolies. Il suffira d'énumérer les résultats les plus importants de son étude pour en montrer toute la nouveauté. Le port de guerre créé par Constantin en 329 est aujourd'hui comblé par les alluvions du Vardar, mais il est possible d'en déterminer l'emplacement, à l'ouest de l'église Saint-Ménas, dans le quartier de Tophané. Les inscriptions qui permettent de faire l'histoire des diverses parties de l'enceinte byzantine ont été toutes relevées. La plus importante, lue par M. Papageorgiu, attribue la construction des murs à un certain Hormisdas, dans lequel on a voulu reconnaître à tort le pape Hormisdas (514-523) ; M. Tafrali montre l'inexactitude de cette conjecture et voit dans le personnage mentionné le fils d'un prince persan immigré dans l'empire, qui commanda les armées impériales sous Théodore et apparait justement dans les chroniques en 380, au moment du séjour de cet empereur à Thessalonique, pour y prendre des mesures défensives

1. Jean MASPERO, *Graeco-Arabica* (extrait du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XI, p. 155-161).

2. O. Tafrali, *Topographie de Thessalonique*. Paris, Geuthner, 1913, XII-220 p. in-8°, 14 fig., 32 planches et 2 plans. Sur l'*Histoire de Thessalonique au XIV^e siècle*, cf. *supra*, p. 74.

contre les barbares du Danube. M. Tafrali suit d'après les inscriptions l'histoire des remaniements apportés à l'enceinte et montre les caractères techniques de la construction des diverses parties. L'étude des monuments profanes est un peu plus vague, et c'est tout au plus si l'on peut déterminer l'emplacement de l'hippodrome, de l'agora, du palais impérial, sur lesquels on n'a à peu près aucune donnée. Il n'en est pas de même des églises qui ont survécu, transformées, à l'exception de Saint-Ménas, en mosquées. M. Tafrali n'a pas voulu les considérer au point de vue artistique; il apporte cependant à leur étude une contribution des plus précieuses. On sait à quelles discussions ont donné lieu les quatre plus importantes, Saint-Georges, l'Eski-Djouma, Sainte-Sophie et Saint-Démétrius. Un examen de la technique de ces monuments a conduit M. Tafrali à cette conclusion qu'ils sont contemporains de l'enceinte de Théodoze et furent élevés dans les dernières années du IV^e et les premières du V^e siècle. Les briques dont elles sont construites ont les mêmes dimensions que celles de l'enceinte, sont fabriquées avec les mêmes matériaux et surtout portent les mêmes estampilles; les parois intérieures d'Eski-Djouma sont analogues aux parements des murs. La rotonde de Saint-Georges n'a jamais été qu'un monument chrétien, comme le prouvent les croix dont ses briques sont estampées. L'Eski-Djouma est élevée à la prétendue Sainte-Paraskevi, qui n'a jamais existé que dans l'imagination des guides et restituée à la Panagia Acheiropoietos; sa position actuelle correspond exactement à celle de cette église, qui était une des plus célèbres de Thessalonique. Les conclusions sont peut-être plus timides pour les Saints-Apôtres, mentionnés dans un acte de 1027 et désignés pourtant par une inscription comme l'œuvre du patriarche Niphon (1312-1315), qui prend le titre de κτίτωρ; il semble bien cependant que, dans son ensemble, cette église soit du XIV^e siècle, comme le montrent le caractère élancé de ses coupoles et son ornementation extérieure de briques, comparable à celle des églises de Mistra. — On voit toute l'importance des renseignements nouveaux que M. Tafrali a pu tirer d'une exploration bien conduite. Le texte est suivi d'une belle illustration photographique.

Le livre de M. Risal est au contraire une tentative pour présenter dans un tableau d'ensemble l'histoire des vicissitudes que Salomique a traversées depuis ses origines jusqu'aux derniers événements qui l'ont rendue à l'hellénisme¹. Une série de chapitres de style très coloré rappelle les événements essentiels et montre la suc-

1. P. Risal, *la Ville convoitée. Salonique*. Paris, Perrin, 1914, xvi-368 p. in-12.

cession des envahisseurs qui se sont disputé « la ville convoitée ». La période byzantine tient, comme il est naturel, une large place dans ce récit; aucun fait important n'a été oublié; on voudrait, en revanche, plus de précision dans la description topographique et des détails plus abondants sur le rôle historique du culte de saint Démétrius. Aucune note bibliographique, aucune référence n'accompagne cet ouvrage, mais il est facile de voir qu'il a profité des études de M. Tafrali, notamment dans les chapitres xi-xv (administration de la ville, souffrances des pauvres, révolution des Zélotes, querelle des Hésychastes). Malgré une exposition très claire et parfois pittoresque, le travail de critique n'est pas toujours suffisant: des faits dont l'établissement est au moins douteux sont affirmés sans restriction et quelques erreurs indiquent une certaine inexpérience de l'érudition byzantine : p. 49. M. Risal parle encore de l'origine slave de Justinien. — P. 54. Il est inexact que Léon l'Isaurien ait détaché Thessalonique de l'obédience papale : il l'a seulement sous-traité, ainsi que l'Ilyricum, à la juridiction du patriarcat romain. — P. 60. Ce n'est qu'indirectement que saint Cyrille et saint Méthode ont exercé une action sur la Pologne : ils n'y sont pas allés eux-mêmes. — P. 76. M. Risal semble croire que l'organisation industrielle décrite dans le *Livre du préfet* s'étendait à tout l'empire; or, il s'agit dans cet ouvrage des corporations de Constantinople, et il ne peut nous fournir aucun renseignement sur Thessalonique. — P. 87. Les Latins ne sont pas précisément venus à Constantinople avec les croisades : les chrétientés de Latins et en particulier d'Amalfitains étaient déjà importantes au moment du schisme de 1054. — P. 102. Au lieu de Jean Batacès, lire Vatatzès, et, p. 121, monastère Chortaita au lieu de Corthaite. — P. 103. Les brodequins impériaux « à talons de pourpre » doivent être corrigés en brodequins de pourpre. — P. 148-150. La doctrine hésychaste est considérée à un point de vue un peu étroit : l'hésychasme, qui offre beaucoup d'analogie avec le quiétisme du XVII^e siècle, était autre chose qu'un simple exercice de fakir et, d'autre part, c'est par un véritable anachronisme que le mot « anticléricalisme » est employé pour caractériser les adversaires de cette doctrine. — P. 159. La date de 1383 est adoptée arbitrairement comme celle de la prise de Thessalonique par les Turcs (voy. la discussion de M. Tafrali résumée ci-dessus, p. 76). Les derniers chapitres forment un résumé clair et intéressant des événements récents de l'histoire de Salonique et un tableau des éléments ethniques qui se la partagent.

M. JORGA a rassemblé plusieurs faits qui dénotent une influence byzantine, politique et religieuse dans les pays roumains dès le

xiv^e siècle¹. Après la conquête turque, cette influence a survécu par l'intermédiaire des patriarches de Constantinople et de la puissante famille des Cantacuzène établie en Valachie au xvi^e siècle. Les princes roumains comblaient de leurs dons les églises de Constantinople et les monastères de l'Athos : sacrés à Constantinople par les patriarches, suivant les rites employés pour les empereurs, ils pouvaient apparaître aux Grecs comme le dernier espoir de leurs revendications nationales.

V. HISTOIRE DES INSTITUTIONS ET DU DROIT. — Si étonnant que cela puisse paraître, les recueils législatifs auxquels Justinien a attaché son nom n'avaient guère été étudiés jusqu'ici au point de vue de l'histoire byzantine. Les textes du Digeste et du Code n'avaient d'intérêt aux yeux des historiens du droit qu'en tant qu'ils permettaient de reconstituer l'œuvre des jurisconsultes classiques. Toutes les additions, tous les changements apportés par Justinien et ses collaborateurs au droit romain du iii^e siècle passaient pour de fâcheuses « interpolations », et on n'avait pas assez de mots pour flétrir le vandalisme de Tribonien et de « ses complices ». La méthode suivie par M. P. COLLINET dans ses Études sur le droit de Justinien² est toute différente : ces interpolations, négligées ou mal interprétées jusqu'ici, ont pour lui une grande valeur, parce qu'elles représentent ce qu'il y a de vraiment vivant dans le droit du vi^e siècle, et c'est à rechercher comment ces innovations montrent l'adaptation des règles classiques aux sujets helléniques et orientaux de Justinien qu'il a consacré cette première série d'études.

L'analyse très délicate qu'il a faite des innovations les plus importantes du droit de Justinien a conduit M. Collinet à reconnaître l'influence prépondérante que le droit hellénique et oriental a exercée sur la pensée de la commission impériale. Les circonstances dans lesquelles l'œuvre législative fut élaborée sont d'ailleurs significatives ; en 534, Justinien ne possède pas encore de territoires en Occident, ses recueils s'adressent donc surtout à des Grecs et à des Orientaux ; les commissaires sont des fonctionnaires, des professeurs de Constantinople et de Beyrouth ou des avocats près la préfecture d'Orient de Constantinople ; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient conçu leur travail, non comme une transcription servile des

1. N. Jorga, *la Survivance byzantine dans les pays roumains*. Bucarest, ministère de l'Instruction publique, 1913, p. 23-49 (communication au Congrès international d'études historiques de Londres).

2. Paul Collinet, *Études historiques sur le droit de Justinien*. T. I : *le Caractère oriental de l'œuvre de Justinien et les destinées des institutions classiques en Occident*. Paris, Larose et Tein, 1912, xxxii-338 p. in-8°.

textes anciens, mais comme une adaptation du droit romain aux exigences du milieu oriental : ils ont ainsi créé le droit byzantin. Les études de Mitteis ont déjà montré la persistance en Orient de règles très différentes de celles du droit romain, mais il ne s'était occupé que du droit populaire : ce qui fait la nouveauté du travail de M. Collinet, c'est de découvrir la survivance dans les innovations de Justinien d'un droit savant, purement hellénique et oriental. Comme l'auteur le dit lui-même, la question « Orient ou Rome ? » se pose en même temps à l'historien du droit et à l'historien de l'art. Le seul reproche qu'on lui fera peut-être plus tard, lorsque ces études à peine naissantes seront plus avancées, sera de n'avoir pas envisagé aussi la question « Orient ou Byzance ? » et d'avoir confondu systématiquement les deux termes « hellénique » et « oriental ».

Il est certain d'ailleurs que les sources dont M. Collinet disposait ne permettent guère de pousser plus loin cette analyse. C'est en première ligne la série des papyrus égyptiens, destinée encore à s'accroître ; c'est ensuite le *Livre syro-romain*, coutumier à l'usage de la cour du patriarche d'Antioche, dont trois manuscrits syriaques découverts au Vatican montrent une rédaction antérieure à Justinien ; ce sont enfin les recueils de droit romain occidental, Bréviaire d'Alaric, papyrus de Ravenne, Papie, chartes lombardes, dont la comparaison avec le droit de Justinien est si instructive : on y trouve en effet le maintien d'un certain nombre de règles du droit classique qui ont été éliminées dans l'œuvre de la commission de Constantinople.

A l'aide de ces éléments, M. Collinet a montré que l'influence étrangère au droit romain classique s'est exercée sous trois formes : emprunts en nombre considérable aux coutumes des populations helléniques, emprunt au droit romain particulier à l'Orient et déjà en vigueur avant Justinien, élimination d'institutions romaines qui ne s'étaient jamais implantées en Orient ou avaient disparu. Avant de conclure, comme les juristes classiques, à la désuétude de ces institutions, il faut voir si elles ont jamais été admises ; leur persistance dans les recueils occidentaux établit nettement le motif de cette élimination : elles répugnaient à l'esprit hellénique et oriental. L'influence hellénique se trahit dans la législation justiniennne par la simplification des formalités du vieux droit quiritaire (formes de l'adoption, de l'émancipation, du *receptum arbitri*) remplacées parfois par des actes écrits ; tandis que le Bréviaire d'Alaric conserve les formes archaïques de l'émancipation, le *Livre syro-romain* connaît déjà les pratiques adoptées par Justinien. De même la litte-

rarum obligatio (Instit. 3, 21), acceptée dans la seule matière du prêt, est une conciliation entre le concept grec de l'écrit et la théorie romaine de la *querela*. La fonction pénitentielle des arrhes, inconnue au droit classique et au droit romain d'Occident (où les arrhes ne sont qu'un moyen de preuve du contrat), est empruntée aussi à la coutume des peuples grecs. La même origine doit être assignée au dépôt irrégulier, à l'extension du bénéfice de division aux débiteurs solidaires ($\delta\lambda\lambda\eta\lambda\epsilon\gamma\gamma\nu\omega\iota$), à l'égalité imposée entre la dot et la donation du mari *propter nuptias*. Au droit romain usité antérieurement en Orient et élaboré surtout par les jurisconsultes de Beyrouth appartiennent les pactes et stipulations constitutifs de servitudes, la résolution de la propriété à l'aide de la *vindicatio utilis* et surtout les constructions doctrinales telles que la *natura actionis*, *natura contractus* et les actions générales. Ces conceptions nouvelles ne sont pas, comme on l'avait dit, le résultat d'une évolution du droit romain; elles portent au contraire l'empreinte de la philosophie grecque et surtout des doctrines plotiniennes, dont les professeurs de Beyrouth devaient être imbus. Telle est l'origine de la notion de raison naturelle, $\varphi\sigma\tau\chi\delta\zeta\lambda\acute{\gamma}\zeta\varsigma$, qui s'oppose à la raison civile, $\pi\omega\lambda\tau\chi\delta\zeta\lambda\acute{\gamma}\zeta\varsigma$; l'opposition entre les deux termes, *ius naturale* et *legum subtilitas*, est exprimée dans la constitution de 529 sur la *vindicatio utilis*. On voit, par cet exemple, combien les conclusions de M. Collinet dépassent par leur portée le champ de l'histoire du droit. Enfin, certaines institutions du droit classique sont éliminées pour la raison qu'elles ne s'étaient jamais acclimatées en Orient : telle est la *mancipation* remplacée par la *tradition*, et qui en revanche se maintient en Occident jusqu'au ix^e siècle; tels sont le *receptum argentarii* et la *dictio dotis* remplacée par la simple *promissio dotis*. Le résultat capital de cette belle étude est une réhabilitation vraiment scientifique de l'œuvre législative de Justinien, tour à tour prônée sans mesure et rabaisée injustement. Les innovations qu'elle renferme attestent la survivance d'un droit hellénique, moins formaliste que le droit romain et plus pénétré que lui du principe philosophique du droit naturel. En face des compilations serviles des jurisconsultes occidentaux, la législation justiniennne apparaît donc comme la manifestation d'une culture vraiment supérieure.

La nouvelle L de Léon VI supprime la nécessité de l'insinuation établie par le droit justinién pour toute donation supérieure à 500 aurei. D'après Zachariae von Lingenthal, l'insinuation avait déjà disparu à l'époque des iconoclastes, et Léon ne fait que constater sa désuétude. Dans une dissertation qui apporte une contribution des

plus curieuses à l'histoire des institutions et de l'évolution sociale de l'empire byzantin, M. MONNIER a prouvé, par des arguments irréfutables, que la nouvelle de Léon est bien une innovation¹. En effet, les Basiliques, inspirées par Basile I^r et rédigées au début du règne de Léon VI, reproduisent les textes de Justinien sur l'insinuation; or, la préface du recueil nous avertit qu'on en a éliminé tout ce qui était hors d'usage. Le silence de l'*Ecloga* sur ce point s'explique par son caractère incomplet et de circonstance; celui d'une nouvelle d'Irène sur les donations est dû à ce qu'elle établit seulement des règles générales qui n'excluaient pas les prescriptions particulières. L'initiative de Léon VI s'explique par son goût de la logique formelle, par son désir de ménager les « puissants » et surtout l'Église, défavorables à l'acte public qui, en sanctionnant les donations, fournit au fisc des éléments précieux d'information pour l'établissement du cadastre et des impôts. La nouvelle de Léon VI est donc un témoignage important sur les progrès de la puissance féodale. La date est fixée par M. Monnier entre 888 et 893 (elle est adressée à Stylien avant son élévation au rang de basileopator, 894, et elle est postérieure à la rédaction des Basiliques, 888-889). Par un examen des livres de droit postérieur, M. Monnier démontre que les théoriciens sont restés hostiles à la nouvelle de Léon et n'ont cessé de reproduire dans leurs manuels les lois de Justinien et des Basiliques, relatives à l'insinuation. D'autre part, les renseignements tirés des livres de pratique, comme la *Practica ex actis Eustathii Romani* (xi^e siècle), l'*Ars notaria* (xii^e siècle) et les textes des actes eux-mêmes prouvent qu'en fait la loi de Léon a été appliquée et que les donateurs se sont affranchis de la déclaration publique, se contentant de s'adresser aux notaires et *tabularii*.

M. TCHERNOUSOV a analysé en détail la nouvelle de Constantin Monomaque (1045) qui réorganisait l'école de droit de Constantinople sous la direction du « nomophylax » Jean Xiphilin². Il montre, ce qui ne fait plus aucun doute, que le règne de Constantin IX n'a été nullement déshérité au point de vue intellectuel et a préparé la Renaissance qui s'est produite sous les trois premiers Comnènes. Parmi les personnages marquants qu'il cite dans l'entourage impérial, il oublie un des plus curieux, le patriarche Michel Kerouarios.

1. H. Monnier, *la Novelle L de Léon le Sage et l'insinuation des donations*. Paris, A. Rousseau, 1912, 53 p. in-8° (extrait des *Mélanges P.-F. Girard*).

2. E. Tchernousov, *Stranitsa iz Kulturnoi istorji Vizantiji XI B.* (Pages de l'*histoire de la culture byzantine au XI^e siècle*). Kharkov, Ziliberberg, 1913, 16 p. in-8°.

Il me permettra d'ajouter à sa bibliographie la petite étude que j'avais publiée sur « l'Enseignement supérieur à Constantinople dans la dernière moitié du xi^e siècle » (*Revue de l'enseignement supérieur*, 1902), où j'avais essayé de décrire la double fondation littéraire et juridique de Constantin IX.

VI. HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — M. Carl GÜTERBOCK a rassemblé les principaux témoignages sur les œuvres apologétiques composées dans l'église grecque et destinées à la propagande chrétienne chez les Musulmans¹. Ce n'est pas à Constantinople, mais en territoire arabe, avec saint Jean Damascène dans son traité Ἡεπὶ αἱρεσίων, que commence cette polémique. M. Güterbock la suit jusqu'au xv^e siècle et analyse successivement le traité de saint Jean Damascène, les dialogues de son disciple Théodore, évêque de Karrhae en Mésopotamie, la dispute contre un Sarrasin du moine Barthélémy d'Edesse, qui ne paraît guère antérieure au xi^e siècle. A Constantinople même, c'est avec Basile le Macédonien, au moment où la propagande chrétienne reçoit une nouvelle impulsion, qu'apparaissent les traités apologétiques dirigés contre les Musulmans. Les traités de Nicétas (entre 875-886), d'Euthymios Zigabenos (époque d'Alexis Comnène), de Nicétas Akominatos (sous Manuel Comnène) indiquent une connaissance beaucoup moins complète de l'islam que celle des premiers polémistes qui avaient lu le Coran dans le texte. Une place spéciale est faite à l'œuvre tout à fait remarquable du frère prêcheur florentin Ricoldus de Monte Crucis (mort en 1309), qui parcourut la Terre Sainte, l'Arménie, la Mésopotamie et séjourna à Bagdad, où il eut des rapports amicaux avec des théologiens musulmans; les témoignages qu'il a laissés sur eux dans le récit de sa « Peregrinatio » sont fort importants. Il avait fait le projet d'une traduction latine du Coran. Son ouvrage apologétique n'est connu que par la traduction grecque de Demetrios Kydones : ainsi que ses prédecesseurs, il considère l'islam comme une hérésie du christianisme. On retrouve l'influence de cet ouvrage dans les traités postérieurs dus aux deux empereurs Jean Cantacuzène et Manuel Paléologue. Celui de Manuel fournit des détails intéressants sur son séjour comme otage à Ancyre en 1390. Sur les polémiques suscitées par le décret de Manuel Comnène (p. 38), M. Güterbock eût pu renvoyer à l'ouvrage de M. Chalandon (*les Comnènes*, t. II, p. 660-663).

M. TCHERNOUSSOV a étudié la figure peu connue de Jean Apocauque, métropolite de Naupacte, au début du xiii^e siècle, sous le

1. Carl Güterbock, *Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik*. Berlin, J. Guttentag, 1912, 72 p. in-8°.

gouvernement du despote d'Épire, Théodore Comnène, qui, après la prise de Salonique (1222), songea un moment à reconstituer à son profit l'empire byzantin¹. Une partie de la volumineuse correspondance de ce personnage a été éditée par le Père S. Pétridès (*Bulletin de l'Institut d'archéologie russe de Constantinople*, t. XIV, 1909, p. 71-100). Parmi ses correspondants, on trouve le despote Théodore lui-même, la despoina, des membres de la noblesse épirote, l'archevêque d'Athènes Michel Acominatos, etc... Jean Apocauque apparaît en face de l'invasion latine comme un défenseur de l'hellenisme et de l'orthodoxie. Ce qui donne surtout de l'intérêt à ses lettres, c'est qu'elles nous révèlent un nouvel exemplaire de ces évêques humanistes qui n'étaient pas rares encore au début du XIII^e siècle dans les rangs du haut clergé byzantin : les citations des auteurs classiques, Homère, Euripide, Thucydide et même Aristophane, y tiennent autant de place que celles de la Bible.

VII. HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — La question de l'existence d'un art dramatique dans l'empire byzantin a été reprise d'une manière très originale par M. G. LA PIANA². Romptant résolument avec les réveries de Sathas, qui avait voulu faire considérer comme des pièces de théâtre des amplifications oratoires telles que le Χριστὸς πάσχων ou les dialogues d'Apollinaire et de Méthodius, M. La Piana établit d'abord que le théâtre byzantin n'a aucun lien avec le théâtre classique. Il eut deux formes également populaires, l'une profane, les mimes, sortes de farces ou d'opérettes dont nous ne connaissons à peu près rien, l'autre religieuse, dont il n'est pas impossible de retrouver des traces assez notables. Il faut les chercher dans une certaine catégorie d'homélies, qui présentent un aspect dramatique analogue à celui de nos mystères occidentaux, dont la forme fut jusqu'à la fin celle d'un sermon. D'après les recherches de M. La Piana, ce fut au V^e siècle que cet élément dramatique s'introduisit dans la liturgie byzantine. Les orateurs prirent l'habitude de paraphraser les courts dialogues qui se trouvent dans le récit évangélique ; ils puisèrent sans scrupule dans le trésor des légendes apocryphes qui se développent à cette époque, dans l'évangile de Nicodème et le protévangile de Jacques ; ils imitèrent aussi la « sougitha » (cantique) des Syriens qui avait pris, avec saint Ephrem et Narsés, une forme dramatique. Bientôt ces homé-

1. E. Tchernoussov, *Iz vizantijskago zakolustva XIII vyeka* (Un coin du monde byzantin au XIII^e siècle). Kharkov, 1914, 21 p. in-8°.

2. G. La Piana, *le Rappresentazioni sacre nella litteratura bizantina dalle origini al sec. IX*. Grottaferrata, tipog. Italo-Orientale « S. Nilo », 1912, xv-344 p. in-8°.

lies devinrent de purs dialogues, dont chaque partie était confiée à un personnage différent. Aujourd'hui, il n'est pas facile de reconstituer ce drame religieux, parce que les fragments qui nous sont parvenus ont été insérés par des compilateurs d'une époque postérieure dans des homélies destinées à servir de lectures édifiantes. Le caractère et la forme même des dialogues mettent cependant hors de doute leur destination dramatique. La plupart sont écrits en prose rythmée et M. La Piana a pu tenter la reconstruction métrique du plus important, *l'Éloge de la Vierge*, attribué à saint Proclus. Nous avons ainsi la preuve qu'une poésie populaire de forme dramatique s'est développée dans l'église grecque à côté de l'hymnographie des mélodes. Les textes étudiés par M. La Piana révèlent l'existence de deux trilogies dont l'unité d'inspiration n'est pas sans grandeur : il s'agit de la lutte du démon contre le Christ, qui se termine par la descente aux Enfers et la libération des patriarches. Le caractère populaire de ces scènes est marqué par de véritables emprunts de types et d'expressions aux mimes profanes. Certains épisodes, le dialogue entre Joseph et Marie, la conversation entre Satan et Orcus, ont une tournure presque comique. Enfin, dans la dernière partie de son livre, M. La Piana retrouve dans ces scènes dramatiques usitées dans l'église grecque l'origine même de notre théâtre occidental. Les premiers monuments du drame liturgique d'Occident, la fameuse Procession des prophètes, qui devait devenir un élément traditionnel du mystère de la Passion, ont une origine grecque incontestable. On voit par là tout ce que le livre renferme de neuf : c'est tout un aspect de la culture byzantine qu'il nous restitue. Bien qu'il y ait encore beaucoup d'obscurités dans cette histoire du théâtre religieux, on doit reconnaître du moins que M. La Piana a découvert la méthode qui permettra peut-être de les éclaircir.

Plusieurs poèmes inédits offrant un intérêt historique ont été édités avec une introduction critique par M. N. BANESCU¹. Une pièce de Makarios Kalorites, moine au Mont Athos, contient un récit curieux des persécutions qu'il a endurées de la part des Latins, probablement après la croisade de 1204 ; après avoir refusé de se laisser convaincre par eux, il a dû comparaître devant un de leurs supérieurs et a été jeté en prison. Deux poèmes contemporains de Constantin Anagnostes, chef des notaires en Chypre, sont, l'un en langue savante, l'autre en langue vulgaire. Enfin, un manuscrit d'Iviron (Cod. Athous. 4272, xvi^e siècle) renferme un poème de

1. N. Banescu, *Deux poètes byzantins du XIII^e siècle*. Bucarest, F. Grobl, 1913, 20 p. in-8°. — *Un poème grec vulgaire relatif à Pierre le Botteux de Valachie*. Bucarest, F. Grobl, 1912, 29 p. in-8°.

Georges l'Étolien (+ 1580) qui jette un jour curieux sur la dépendance dans laquelle les grandes familles grecques de Constantinople, bien en cour auprès des sultans, tenaient les princes de Valachie.

Après MM. Harvey, Lethaby et Dalton, M. WEIGAND a plaidé pour l'origine constantinienne de l'église actuelle de la Nativité à Bethléem¹. On trouvera dans son livre, rassemblées d'une manière très commode, toutes les pièces du procès, c'est-à-dire la réunion de tous les témoignages anciens que l'on peut recueillir sur cette basilique et l'étude critique de tous ses détails d'architecture. Mais la question est entrée dans une nouvelle phase depuis la découverte récente des restes de l'abside de l'église constantinienne par les Pères Vincent et Abel². Cette église avait le plan d'une basilique latine et son abside fut comme emboîtée sous Justinien dans le chœur actuel à plan tréflé. Cette découverte ne contredit d'ailleurs en rien l'origine constantinienne de la colonnade et des chapiteaux de la nef, mais il faut attendre pour conclure une publication qui ne saurait tarder. Les recherches chronologiques auxquelles s'est livré M. Weigand l'ont amené à exposer dans des chapitres très substantiels l'histoire des origines du transept et des salles tréflées dans les basiliques chrétiennes.

L'exploration archéologique de Constantinople se poursuit avec beaucoup de lenteur. L'Institut archéologique de Russie a entrepris à Mirachor-Djami (ancienne basilique de Stoudios) des fouilles qui sont malheureusement interrompues depuis 1909. M. PANTCHENKO a découvert au cours de ces fouilles trois curieux fragments de bas-relief en calcaire blanc qui représentent le Christ enseignant et saint Pierre, l'entrée à Jérusalem, un groupe d'apôtres³. Après une analyse très détaillée et pleine de rapprochements ingénieux de la technique et du style de ces monuments, M. Pantchenko conclut qu'ils faisaient partie d'un même ensemble, sans doute d'un tombeau monumental qui fut ravagé par les Latins en 1204 et, après les avoir comparés aux monuments de sculpture copte auxquels ils semblent apparentés, il les attribue à la fin du V^e ou au début du VI^e siècle. Cette savante dissertation forme une contribution des plus utiles à l'histoire des origines de la sculpture byzantine.

1. E. Weigand, *Die Geburtskirche von Bethleem. Eine Untersuchung zur christlichen Antike*. Leipzig, Dietrich, 1911, xi-89 p. in-8°.

2. Séances de l'Académie des inscriptions, mai 1913.

3. B.-A. Pantchenko, *Reliefs de la basilique de Stoudios à Constantinople (Reliephiui iz Vasiliki Studjia v Konstantinopolje)*. Sofia, 1912, III-359 p. in-4° (extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, t. XVI).

Nous avons analysé ici même le livre important que MM. Ebersolt et A. Thiers ont consacré aux églises de Constantinople, ainsi que l'ouvrage d'A. van Millingen relatif au même sujet (voy. *Rev. histor.*, t. CXV, p. 395-398). Le grand incendie de 1912, qui a consumé tout le quartier compris entre la Petite-Sainte-Sophie, les murs du Vieux Séral et l'At-Meidan, a mis à jour l'emplacement du Grand Palais, jusque-là invisible sous une agglomération de maisons. MM. EBERSOLT et A. THIERS ont pu étudier ainsi un groupe de ruines qui représentent les substructions de l'habitation impériale et l'une des terrasses construites pour racheter la pente du terrain vers la mer de Marmara¹. Un des fragments les plus curieux est un pavillon d'escalier destiné à faire communiquer des salles voûtées en berceaux avec d'autres constructions; il est couvert, suivant l'usage byzantin, d'un parement de briques alternant avec des moellons. De son côté, M. A. Thiers a retrouvé, au nord-ouest de l'At-Meidan, des traces importantes de galeries voûtées qui supportaient les gradins de l'hippodrome, et après des mensurations il fixe à 5^m50 au-dessous du niveau actuel de la place le niveau primitif de l'arène. On voit à quels résultats féconds des fouilles, entreprises sur cet emplacement, pourraient aboutir.

La Porte d'Or a toujours été considérée jusqu'ici comme l'œuvre de Théodore le Grand. On a admis depuis Du Cange (*Constantinopolis christiana*, p. 52) que la victoire sur « le tyran » dont il est question dans l'inscription fait allusion à l'usurpation de Maxime (388). M. WEIGAND, qui a examiné de nouveau les textes et renouvelé l'étude archéologique du monument, présente des conclusions très différentes². Un passage de Malalas (éd. de Bonn, p. 362) nous apprend que la Porte d'Or d'Antioche avait deux vantaux de bronze, dorés par ordre de Théodore II, à l'imitation des portes qu'il avait fait dorer à Constantinople. D'autre part, le « tyran » de l'inscription est sans doute l'usurpateur Jean, qui, après la mort d'Honorius en 425, essaya d'enlever l'empire d'Occident à Valentinien III et fut renversé par les généraux de Théodore II, Aspar et Ardabar. On ne s'explique pas, d'ailleurs, l'érection d'un monument comme la Porte d'Or en plein champ, à une époque où les murs de la ville étaient de beaucoup en deçà. La Porte d'Or, qui n'a pas du tout l'aspect d'un arc de triomphe, avait une valeur stratégique et se reliait inti-

1. J. Ebersolt et Ad. Thiers, *les Ruines et les substructions du Grand Palais des empereurs byzantins*. Paris, Alf. Picard, 1913, 9 p. in-8° (extrait des Séances de l'Académie des inscriptions).

2. E. Weigand, *Neue Untersuchungen über das goldene Tor in Konstantinopel* (extrait des *Athenische Mitteilungen*, 1914, 64 p. in-8°).

mément à la Grande Muraille, commencée en 413, achevée en 439, restaurée après le tremblement de terre de 447. Il paraît donc nécessaire d'admettre désormais que la Porte d'Or, ainsi que les Propylées élevés en 447, est l'œuvre de Théodore II; la date de 425 (usurcation de Jean) forme le *terminus a quo*. La seconde partie du travail est consacrée à l'étude archéologique des détails de la Porte d'Or et de ses Propylées. M. Weigand a rendu un grand service en déterminant à l'aide d'exemples précis l'évolution du chapiteau à feuilles d'acanthe depuis la fin de l'antiquité jusqu'à l'époque byzantine. Dans ses conclusions, il cherche à apporter un correctif à la rigueur intransigeante de la théorie « Orient ou Rome? » Il est entendu que l'art de l'époque impériale est venu de l'Orient hellénique; il n'en est pas moins vrai que sous la domination romaine il s'est produit un mouvement de centralisation qui a absorbé les écoles autonomes et donné à l'art son aspect uniforme. L'art byzantin ne serait, d'après M. Weigand, qu'un développement organique et logique des tendances de cet art impérial. L'étude du chapiteau à feuilles d'acanthe lui a permis d'en donner des preuves irrécusables. Ce n'est là sans doute qu'un aspect très restreint du développement artistique; il n'en faut pas moins reconnaître ce résultat partiel et souhaiter que cette méthode d'analyse patiente et affranchie de toute idée préconçue soit étendue aux autres domaines de l'histoire de l'art byzantin.

Plusieurs monuments inédits de sculpture byzantine du musée de Constantinople ont été publiés par M. Ebersolt (*Fragment de sarcophage de Macri-Keui, curieux vases liturgiques à reliefs, iv^e-v^e siècles*)¹. J'ai moi-même poursuivi mes études sur ce sujet au cours d'une mission qui m'a permis d'étudier la sculpture byzantine à Parenzo, à Athènes, dans l'Italie méridionale, en Sicile et à Mistra, et j'ai essayé de constituer un classement chronologique des techniques observées dans ces divers centres².

Dans ses *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines*, M. O. TAFRALI a repris l'étude de la question si controversée de la date de Saint-Démétrius de Salonique³. L'examen d'un manuscrit en partie inédit des Actes de saint Démétrius (Bibl. nat., ms.

1. J. Ebersolt, *Sculptures chrétiennes inédites*. Paris, Leroux, 1913, 7 p. in-8° (extrait de la *Revue archéologique*, 1913, t. I).

2. Louis Bréhier, *Nouvelles recherches sur l'histoire de la sculpture byzantine*. Paris, Impr. nationale, 1913, 66 p. in-8° (extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, nouvelle série, fasc. 9).

3. O. Tafrali, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie byzantines*. Paris, Geuthner, 1913, 95 p. in-8°.

gr. 1517) lui a permis d'établir que l'incendie, qui eut lieu sous Héraclius dans les années 629 à 634, ne détruisit pas la basilique, que les réparations achevées sous Constant II furent entreprises sous un certain Léon, dont le nom figure dans la célèbre inscription en mosaïque et qu'une note du manuscrit 1517 qualifie d'« éparque » (préfet). Il ne peut donc être question de l'empereur Léon l'Isaurien, et les deux médaillons qui accostent celui de saint Démétrius au-dessus de l'inscription représentent, l'un un des bienfaiteurs dont il est question dans les Actes, l'autre l'archevêque contemporain de Thessalonique. Dans son ensemble, l'église Saint-Démétrius et la plupart des mosaïques retrouvées en 1908 sont donc antérieures à l'incendie du vi^e siècle et datent du v^e et du vi^e siècle. Le même recueil contient une explication du mot τριβήλων employé par les Actes pour désigner le narthex de Saint-Démétrius (il s'agit de portières d'étoffe, *vela*, tendues entre les colonnes), une étude sur l'histoire de l'architecture religieuse en Roumanie et la publication des inscriptions grecques du Sinaï relevées par M. Couyat-Barthoux.

M. U. MONNERET DE VILLARD a recueilli des renseignements sur quelques églises de Grèce peu connues et intéressantes par leur architecture¹. Le Saint-Sauveur de Galaxidi, avec sa nef unique couverte en berceau interrompu au quart de la longueur par un second berceau, perpendiculaire et surélevé, rappelle par sa disposition certaines églises crétoises. Les autres édifices étudiés, Saint-Jean de Koroni (Argolide), les Saints-Jason et Sasopiter de Corfou, Gastouni (Élide), etc., montrent la transition entre le type primitif de croix grecque, encore massif, de Skripou (874) et celui, plus léger, du xi^e siècle, avec toutes les voûtes portant à l'intérieur sur quatre piliers.

Après une étude iconographique des mosaïques de Saint-Luc en Phocide, M. Th. SCHMITT est arrivé à cette conclusion que la date proposée pour leur exécution (début du xi^e siècle) est beaucoup trop éloignée². En les comparant à des monuments bien datés, comme les peintures de la Nea-Moni de Chio (1054) ou les mosaïques siciliennes (dernière moitié du xii^e siècle), il démontre que la disposition des figures de la coupole, où les prophètes remplacent les apôtres autour du Pantocrator, et les nouveautés qu'on remarque dans les autres compositions indiquent la fin du xi^e ou le début du

1. U. Monneret de Villard, *Inedita Byzantina*. Milan, tipog. degli Operai, 1912, 14 p. in-8°.

2. Th. Schmitt, *les Mosaïques du monastère de Saint-Luc (Mozaiki monastiria prepodobnago Luki)*. Kharlov, 1914, 19 p. in-8°.

xii^e siècle. Les mosaïques de Saint-Luc seraient donc contemporaines de celles de Daphni.

La cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, fondée par le grand prince Iaroslav en 1037, peut passer à juste titre pour le plus ancien monument religieux de la Russie. Il serait intéressant de pouvoir la comparer à des églises byzantines bien datées et de vérifier l'exactitude de la conjecture de Laskine (*Viz. Vrem.*, t. IV, 1897, p. 529-530) qui voit dans cette église la reproduction fidèle de la nouvelle basilique de Basile I^{er}. Malheureusement, cette dernière construction n'est plus connue que par des descriptions trop vagues et la cathédrale de Kiev elle-même est loin de représenter dans son état actuel l'édifice bâti par Iaroslav. Pillée et dévastée maintes fois au cours des siècles par les grands princes, par les Mongols, par les uniates, qui en furent les maîtres de 1596 à 1633, elle était à moitié ruinée au milieu du xvii^e siècle et l'on dut reconstruire toute sa partie occidentale. Bien que décrite déjà dans l'excellente monographie d'Ajnalov et Rjedin, l'église Sainte-Sophie attend donc une investigation archéologique qui a été jusqu'ici impossible. C'est à montrer l'intérêt que présenterait une pareille investigation que s'est attaché M. Th. SCHMITT dans un article que les historiens de l'art byzantin consulteront avec fruit, car il contient tous les renseignements sur les données actuelles du problème¹. A vrai dire, on ne possède actuellement aucune donnée chronologique ni sur la construction (Sainte-Sophie est un conglomérat d'éléments hétérogènes et d'époques diverses assemblés autour d'un noyau primitif), ni sur les mosaïques, ni sur les fresques découvertes en 1843 et malheureusement très restaurées. Les reproductions faites jusqu'ici de ces monuments vénérables sont insuffisantes; M. Schmitt demande qu'en attendant mieux on profite des travaux exécutés sous la grande coupole pour faire de bonnes photographies qui permettraient une étude de comparaison avec les mosaïques byzantines bien datées.

Les peintures découvertes dans les églises rupestres de Cappadoce, dont la série a été singulièrement augmentée par la fructueuse campagne du Père de Jerphanion en 1911, feront l'objet d'une publication dont l'importance sera capitale pour l'histoire de l'art byzantin. En attendant, le Père DE JERPHANION a présenté quelques-unes de ses découvertes² et proposé un classement que facilite sa publication des inscriptions de la région d'Urgub³. Les

1. Th. Schmitt, *la Cathédrale Sainte-Sophie de Kiev (Kievshij Sophijskij Sobor)*. Moscou, impr. de la Société russe, 1914, 24 p. in-4°.

2. G. de Jerphanion, *Rapport sur une mission d'études en Cappadoce*. Paris, Leroux, 1913, 23 p. in-8°.

3. G. de Jerphanion, *Inscriptions byzantines de la région d'Urgub en Cap-*

textes épigraphiques recueillis, malheureusement rendus obscurs par leur mauvais état, vont du règne de Constantin Porphyrogénète (912-959) à 1293. Quelques-unes de ces inscriptions, en dehors de leur intérêt archéologique, soulèvent de véritables problèmes historiques. C'est ainsi que deux inscriptions (n° 71 et 112), datées de 1212 et 1217, indiquent les années du règne de Théodore Lascaris, dont l'autorité n'était certainement pas reconnue dans ces régions, du moins en fait; peut-être s'agit-il d'une manifestation de loyalisme qui montre en tout cas le prestige qu'avait encore l'empereur qui régnait à Nicée. Sept de ces inscriptions permettent de dater les peintures qui ornent les églises et d'établir un premier groupement chronologique. M. G. Millet a indiqué par des exemples précis toute la distance qui sépare cet art monastique de l'iconographie officielle des grandes basiliques; des rapprochements curieux avec les motifs de l'art occidental laissent deviner le champ nouveau que ces découvertes offrent aux historiens de l'art¹.

Ce sera sans doute l'étude de ces monuments qui permettra de répondre à la question posée par M. Théodore SCHMITT au Congrès d'Athènes² et d'expliquer le changement profond d'inspiration et de style qui correspond à ce qu'on appelle la « renaissance des Paléologues ». M. Schmitt distingue dans l'art byzantin un courant profane de tradition hellénique et une iconographie religieuse d'origine orientale; ces deux tendances, séparées jusqu'au XIII^e siècle, se sont mélangées au milieu de la confusion qui a suivi la restauration de l'empire après la catastrophe de 1204. De là vient le caractère incohérent des œuvres du XIV^e siècle, dans lesquelles on trouve la convention tout orientale de la perspective inverse employée à côté de la perspective linéaire, de tradition hellénique. Il semble bien, en effet, que l'art byzantin, depuis ses origines, ait toujours présenté deux tendances; mais l'une, toute hellénique, inspire aussi bien l'art profane que l'art religieux officiel des grandes églises; l'autre, d'origine orientale et monastique, a vécu obscurément jusqu'au XIV^e siècle. A cette époque, la prédominance du monachisme dans l'Église comme dans l'État et le besoin de mysticisme qui s'était emparé des âmes ont permis le triomphe de cet art monastique et populaire

padoce (extrait des *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. VI, 1913, p. 305-400, in-8°).

1. G. Millet, *Remarques sur l'iconographie des peintures cappadociennes*. Paris, Picard, 1912, 9 p. in-8° (extrait des *Séances de l'Académie des inscriptions*).

2. Th. Schmitt, *la Renaissance de la peinture byzantine au XIV^e siècle*. Paris, Leroux, 1912, 16 p. in-8° (extrait de la *Revue archéologique*, 1912, t. II).

représenté par les peintures cappadociennes. Entre ces peintures et celles de Mistra ou les mosaïques de Kahrié-Djami, il y a une filiation évidente.

M. OMONT a publié les peintures d'un précieux Lectionnaire des Évangiles en texte syriaque qui est entré récemment à la Bibliothèque nationale¹; d'après une note, elles furent exécutées à Méliète par le diacre Joseph sous l'épiscopat de Mar Joannès (1193-1220). Ces tableaux d'un grand luxe et qui ont l'avantage d'être datés d'une manière précise apportent donc un élément nouveau à l'histoire de l'art religieux.

Dans le Catalogue de la Collection Stamoulis (Antiquités thraces provenant de Silivri, ancienne Selymbria, et d'Érégli, ancienne Périnthe) dressé par M. G. SEURE², la période byzantine est représentée par un certain nombre de reliefs et d'inscriptions intéressantes. Citons l'inscription d'une tour (n° 17) aux noms de Théophanes et de Théophylacte, remarquable par son caractère décoratif, et la plaque dédicatoire d'une construction inconnue (n° 18) où sont nommés les empereurs Basile II et Constantin, « l'archegetis » Basile le Goth et le « taxiarque » Elpidios Vrachamios, dont la famille, d'origine arménienne, a occupé une situation importante au xi^e siècle. L'inscription fait allusion à des « barbares » qui ont renversé le monument restauré et qui ne peuvent être que les Bulgares. Signalons aussi un curieux fragment (n° 37) qui représente les apôtres entre des palmiers (cf. les sarcophages de Ravenne du vi^e siècle), des chapiteaux au monogramme de Constantin Ducas (n° 19-20) et plusieurs inscriptions funéraires.

Louis BRÉHIER.

1. Omont, *Peintures d'un évangéliaire syriaque du XII^e ou du XIII^e siècle*. Paris, Leroux, 1912, 12 p. in-4° (extrait des *Monuments E. Piot*, t. XIX).

2. G. Seure, *Collection Stamoulis. Antiquités thraces de la Propontide*. Athènes, Sakellarios, 1912, 109 p. in-8°.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

F.-G. DE PACTÈRE. **Paris à l'époque gallo-romaine.** Paris, Impr. nationale, 1912. In-4°, XLII-192 pages, nombreuses planches.

C'était une bien curieuse figure que celle de Théodore Vacquer, conservateur adjoint du musée Carnavalet. De 1844 à 1899, il a suivi toutes les fouilles pour les travaux qui devaient changer la face de Paris ; il a noté toutes les particularités découvertes dans le sous-sol, et il se proposait d'écrire l'histoire de Paris gallo-romain ; mais quand, après avoir sans cesse différé, il voulut résolument se mettre à l'ouvrage, il était trop tard. Sa main tremblante ne pouvait plus exécuter les dessins ; on lui offrit comme collaborateur Hochereau ; il n'en voulut pas. On lui proposa alors de lui acheter ses papiers ; mais, devant une telle proposition, il tomba comme foudroyé. « Mes papiers, ils ne les auront pas », s'écria-t-il, et il en brûla une grande partie. Que renfermaient ces notes si rageusement sacrifiées ? Il donna quelques dosiers à un ami qui les conserve précieusement. Les autres, en plus grand nombre, furent achetés après sa mort par la Bibliothèque historique de la ville de Paris ; ils les ont eus ! M. de Pachtère les a consultés et en a fait comme le fondement de son livre. Il y a trouvé, pêle-mêle, une infinité de détails précieux ; il a classé ces renseignements ; il les a contrôlés avec les anciens textes et les inscriptions ; et il a écrit un très bel ouvrage qui lui est bien personnel et que justement ont couronné l'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'Académie des sciences morales et politiques.

M. de Pachtère, après une préface assez courte où il montre comment, peu à peu, les véritables travaux historiques se sont substitués aux légendes et traditions sur l'ancienne ville des *Parisii*, après une excellente bibliographie où il cite toutes les sources, tous les livres et articles dont il s'est servi¹, dépint le site parisien avec la précision d'un géologue et d'un géographe formé à bonne école² ; il

1. M. de Pachtère a toutefois omis le livre de S. Dupain, *la Bièvre*, Paris, 1886, et le livre général d'A. Léger, *les Travaux publics, les mines et la métallurgie au temps des Romains*, Paris, 1875.

2. On ne peut pas partager l'avis de M. de Pachtère sur certains points. Il écrit, p. 17 : « L'île de Lutèce était bien plus petite que la Cité d'aujourd'hui, car elle était escortée d'îlots qu'on lui a rattachés. A l'est, on doit retrancher de son territoire le *terrain* sur lequel est bâtie la Morgue ; au sud, le quai des Orfèvres formait, depuis le boulevard du Palais jusqu'à la façade du Palais de

décrit le réseau de routes anciennes qui aboutissaient à Lutèce. Avec beaucoup de raison, il repousse l'hypothèse d'Ernest Desjardins qui voulut, d'après un texte mal interprété de Strabon, distinguer deux cités : Lutèce dans l'île et Lucotèce sur la montagne Sainte-Geneviève. Cette ville unique de Lutèce, il cherche à en faire la description, vers le milieu du II^e siècle, à une époque où sont construits ses grands monuments et avant les premières invasions qui datent de la fin de ce siècle ; il nous conduit successivement sur la rive droite, dans l'île et sur la rive gauche. Les dernières fouilles permettent de donner de cette rive gauche à l'époque romaine une idée toute nouvelle ; c'est ici que se sont élevés les principaux édifices : un temple entre notre boulevard Saint-Michel et notre rue Saint-Jacques, dans l'axe de la rue Soufflot ; un théâtre dont les fondations ont été retrouvées sous le lycée Saint-Louis ; des thermes à l'emplacement du Collège de France ; les arènes jadis aménagées pour servir à la fois de cirque et de théâtre ; l'édifice qu'on a appelé tour à tour de façon très inexacte les Thermes, — on n'a reconnu dans les souterrains nul hypocauste, dans les salles nul tuyau de chaleur, — ou le palais de Julien, — ce palais se trouvait dans la Cité, — et dont la vraie destination demeure inconnue. Sur tous ces monuments, on trouvera ici pour la première fois les détails les plus précis, avec des planches et des coupes remarquables. Après la description de la ville, M. de Pachterre groupe les renseignements qu'on peut avoir sur la population parisienne du haut Empire, à l'aide des inscriptions, des stèles funéraires et religieuses : il insiste tout particulièrement sur le monument des *Nautae parisiaci* avec son cortège de pierres sculptées, et il en tire de curieuses conclusions sur la persistance, dans la Lutèce romaine, de la langue, des divinités et des usages gaulois. Mais nous voici à la période de décadence ; les barbares s'avancent vers la fin du II^e siècle jusqu'aux bords de la Seine ; les habitants cachent leurs monnaies et un siècle plus tard, avant 280, les constructions de la rive gauche sont détruites par un incendie. Vers cette époque aussi, sans doute, Paris entendit parler pour la première fois de la religion du Christ ; mais sur la prédication de l'Évangile, nous n'avons que des légendes dont M. de Pachterre montre l'inanité ; les fouilles ont permis tout au plus de constater qu'un cimetière chrétien se trouvait

justice, l'île Galilée ; à l'ouest surtout, sur la place Dauphine, un petit archipel prolongeait l'île principale. C'était, au moyen âge, le groupe des îles de Bussy ou du Pasteur, du Patriarche ou aux Bureaux. Tout leur sol appartient aujourd'hui à l'île principale. » L'île Galilée n'a existé que dans l'imagination de Berry ; en réalité, ce nom, qui signifie un porche, s'appliquait à l'île aux Treilles. L'île de Bussy n'a jamais été à la pointe de l'île de la Cité, mais en face d'Issy. En revanche, c'est dans un îlot voisin de la Cité, l'île aux Juifs, que furent brûlés en 1314 le grand maître du Temple, Jacques de Molai, et le précepteur de Normandie, Geoffroi de Charnay. M. de Pachterre a bien raison quand il écrit : « Il n'existe pas encore de bonne étude sur ces îlots. »

au bourg Saint-Marcel, et c'est là que paraît avoir été construite la plus ancienne église chrétienne : ce bourg fut le *vicus christianorum*. En ce III^e siècle, Lutèce quitta son nom pour prendre celui du peuple dont elle était le chef-lieu : elle devint Paris ; à ce moment aussi, elle changea d'aspect. Elle est confinée dans l'île, réduite à la Cité, entourée d'un rempart. A ce moment, encombrée par l'afflux, sur un espace réduit, d'une population nouvelle, elle est entièrement reconstruite ; à la description du Paris du haut Empire s'oppose celle du Paris du bas Empire, et le contraste est saisissant. La ville, où séjournent Julien et Valentinien, prend le caractère d'une ville militaire¹. Clovis, après avoir soumis les Wisigoths, et achevé ainsi, — ou à peu près, — la conquête de la Gaule, en fit en 508 la capitale de son royaume. A cette date s'arrête le livre de M. de Pachtère, dont nous venons de passer en revue les divers chapitres. Quatre appendices se rapportent à la bataille de Paris livrée sous Paris par Labié-nus en l'an 52 av. J.-C.²; au pré-tendu aqueduc gallo-romain de Chail-let, — il s'agit d'un travail exécuté vers 1566 pour amener aux Tuilleries les eaux d'une fontaine de Saint-Cloud³; — aux compagnons de saint Denis, Rustique et Éleuthère; enfin à la vie de sainte Geneviève, dont la rédaction est placée à la fin du VII^e siècle. L'ouvrage est fort bien imprimé, enrichi de planches nombreuses. Il est digne de la ville de Paris qui l'a fait figurer dans sa « collection verte »; il fait honneur

1. Sur la Seine se trouvait une petite flottille que la *Notitia dignitatum* appelle *classis Anderetianorum*. A sa tête était un préfet qui résidait à Paris. MM. Jullian, de Pachtère et Bonnard (*la Navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*; M. de Pachtère ne pouvait encore connaître cet ouvrage) ne croient pas qu'il faille rapprocher de ce nom celui d'Andrésy, au confluent de la Seine et de l'Oise. Pourtant, il faut observer que dans une charte originale aux Archives nationales (S. 134 B) on trouve la forme : *Anderesiaci vallis*; n'est-il pas permis de supposer qu'il faille lire : *Anderesiaci clas-sis*? Sur toute la Seine, il devait y avoir de petites stations de pêcheurs; Andrésy est au point de jonction des Vélocaces, des Carnutes et des Parisi, et à cheval le préfet de la flotte pouvait s'y rendre de Paris en deux heures. Sur les *milites Anderetianorum* à *Vicus Julius*, voir De Vit, au mot *Anderitum*.

2. M. de Pachtère, qui suit M. Jullian, fait passer la Seine au gros de l'armée romaine à quatre milles en aval de la Cité, vers Auteuil, et localise la bataille dans la plaine de Grenelle. Cela est vraisemblable. En 1292, nous voyons citer, près de la vanne Popin, la « grande traverse » et aussi « la petite traverse », un peu en amont de l'île de Billancourt. Tout près de là, un autre endroit est nommé le « pas aux chevaux ». Ces traverses et ce pas étaient de véritables gués et c'est là sans doute que passèrent les 10,000 hommes de Labié-nus en quelques heures d'une nuit d'orage, au mois de juin.

3. Dans le *Minutier parisien* de Caron, il est question de la petite maison de Catherine de Médicis à Saint-Cloud, d'où elle faisait venir l'eau aux Tuilleries au moyen de tuyaux fabriqués par Bernard Palissy. M. Bloch, dans l'*Histoire de France de Lavis*, t. I, 2^e partie, p. 370, parle à tort de l'aqueduc de Passy, à l'époque romaine.

au jeune savant, que son ardeur enthousiaste pousse à aborder les problèmes les plus difficiles de l'histoire et dont la critique éveillée évite les hypothèses trop osées et interprète les textes et les monuments avec une grande sagacité.

Camille PITON et Chr. PFISTER.

Eduard FUETER. *Geschichte der neueren Historiographie.*

Munich et Berlin, Oldenburg, 1911. In-8°, xx-626 pages; prix : 16 m. (Collection du *Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte.*)

ID. *Histoire de l'historiographie moderne.* Traduit de l'allemand par Émile JEANMAIRE (avec notes et additions de l'auteur). Paris, Félix Alcan, 1914. In-8°, viii-885 pages; prix : 18 fr.

Voici, je pense, l'*histoire de l'historiographie* la plus intelligente, la plus exacte, la plus agréable à lire qui ait jamais été écrite; le sujet est difficile à traiter et n'avait donné naissance qu'à des ouvrages vagues ou superficiels ou indigestes (comme Wegele). La matière, très abondante et très dispersée, se prête mal à un classement; il s'est produit depuis les débuts de l'*historiographie moderne* en Italie au xv^e siècle jusqu'en 1870 (ce sont les limites de temps adoptées par l'auteur) tant d'œuvres historiques dans des pays différents et des genres divers! Cette énorme production consiste pour une si grande part en compilations sans aucune originalité! Le choix et l'ordre ont ici une importance capitale. M. Fueter, qui est Suisse et qui enseigne à l'Université de Zurich, a eu l'esprit assez clair et la volonté assez ferme pour ne choisir que les auteurs et les ouvrages intéressants et pour établir et appliquer un plan de classement à la fois rationnel et souple. Il a eu soin de préciser son but qui a été d'exposer la formation graduelle, non de la philosophie de l'*histoire* ni de la méthode historique, mais de la conception de l'*histoire* réalisée dans les œuvres écrites par les historiens pour le grand public. L'exposé a la forme d'une série de monographies, de longueur inégale, les plus longues (jusqu'à une douzaine de pages) réservées aux originaux qui ont ouvert une voie nouvelle, les plus courtes (de quelques lignes) pour les « Épîgones » qui ont appliqué à une matière nouvelle une méthode créée par d'autres. Chaque étude est précédée d'une notice (en petit texte) biographique et bibliographique où sont condensés sous un petit volume tous les renseignements nécessaires; des renvois judicieux aux recueils antérieurs allègent cette bibliographie.

1. P. 66, n. 1 : lire *Berty* au lieu de *Berry*; p. 175, n. : *Tesson* au lieu de *Tessot*.

« Une histoire de l'historiographie doit être autre chose qu'un lexique des historiens ». Les études sont reliées par des paragraphes généraux (d'ordinaire sous le titre *Allgemeines*), où sont exposées et expliquées les tendances communes aux historiens groupés dans le chapitre qui va suivre. C'est dans ces explications et dans l'arrangement des chapitres que se montrent le plus nettement les idées personnelles de l'auteur.

La disposition générale est chronologique, les subdivisions sont formées par les différents pays et les différents genres. Les six livres correspondent à de larges périodes : 1^o l'histoire écrite par les humanistes italiens (du XIV^e au XVI^e siècle). Les précurseurs, Pétrarque, Boccace. L'école annalistique de Bruni et ses représentants à Florence, Venise, Naples, Milan, Rome. L'histoire politique (Machiavel, Guichardin et leur école). Les biographes humanistes (Villani, Vasari, Énéas Sylvius); les érudits (Blondus), les critiques (Valla); les auteurs de mémoires, les historiens italiens pendant la contre-réforme. 2^o L'histoire humaniste en Europe et l'histoire politique nationale (XVI^e-XVII^e siècles); en France, les annalistes et les auteurs de mémoires (depuis Commines jusqu'à Saint-Simon); en Angleterre et en Prusse, les annalistes et la formation de l'histoire de parti (Clarendon, Burnet); en Allemagne, les historiens protestants, les histoires locales, les histoires d'Empire (Sleidan, Pufendorf); en Suisse, l'histoire nationale (Tschudi) et les histoires des villes; en Espagne, l'histoire nationale (Mariana) et les histoires du royaume, les chroniques en latin, les mémoires et monographies militaires (Avila, Mendoza). 3^o L'histoire dégagée de l'humanisme (XVI^e-XVII^e siècles); l'histoire de l'Église, les centuries de Magdebourg, les Anglais (Foxe, Knox), les Suisses; l'histoire catholique (Baronius, Bossuet); l'histoire ecclésiastique politique (Sarpi, Pallavicino), les Jésuites; l'histoire à théorie théologique (Bossuet); l'histoire des découvertes et « la tendance ethnographique » (historiens espagnols d'Amérique); création de l'histoire érudite (les Bénédictins, Leibnitz, Muratori, Rapin Thoyras, Bayle, Beaufort, les Bollandistes); l'histoire « galante ». 4^o L'histoire de la période des philosophes (*Aufklärung*), Voltaire et son école en Angleterre (Hume, Robertson, Gibbon), en Allemagne (Schlözer, Spittler); l'école de Montesquieu (Herrren); les originaux allemands (Winckelmann, Möser); l'influence de Rousseau (Schiller, Müller, Herder, Schlosser). 5^o L'histoire dans la période du romantisme et du libéralisme (depuis la Révolution jusqu'au milieu du XIX^e siècle); la politique dans l'histoire, la théorie romantique (Eichhorn, Savigny); la « théorie des idées » dans l'histoire; la littérature considérée comme création nationale (M^{me} de Staël, Chateaubriand); le rationalisme et l'influence de Hegel (Hegel, Baur, Zeller); le procédé romantique et la couleur locale : l'école narrative (Barante, Thierry, Leo); l'école lyrique (Michelet, Carlyle, Froude); la combinaison du romantisme avec la philologie critique (Niebuhr,

Ranke et son école, Waitz, Giesebricht, Freeman); Droysen et l'école prussienne; la tendance géographique (Ritter, Curtius); l'école du libéralisme (Raumer, Guizot, Thiers); le libéralisme systématique : les Anglais (Macaulay, Grote); les Américains (Prescott, Bancroft, Motley, Parkman); les Allemands (Rotteck, Gervinus, Strauss). 6^e La réaction réaliste et l'action du mouvement social (1850-1870); l'école nationale libérale allemande (Sybel, Haussler, Treitschke, Erdmannsdörffer, Duncker, Lorenz); l'union de l'histoire politique réaliste avec l'épigraphie (Mommsen); transformation de l'histoire constitutionnelle en France (Tocqueville, Fustel); l'histoire de la civilisation en Allemagne (Riehl, Freytag, Janssen); l'action des théories biologiques et socio-logiques du comtisme (Buckle, Lecky, L. Stephen, Taine); l'histoire esthétique : les dilettantes (Renan, Burckhardt, Gregorovius); l'étude se termine à la guerre de 1870 par un résumé des conséquences de la victoire de l'Allemagne et de la « politique mondiale ».

Cette énumération donne un aperçu des questions traitées et du procédé de classement qui consiste à grouper les auteurs (sans s'arrêter trop aux différences de pays), d'après l'influence dominante qui a déterminé leur orientation générale. Il faudrait un long, un très long article pour relever tout ce que cet ouvrage contient d'idées neuves et justes, exprimées sous une forme d'un relief et d'une précision très rares dans les livres écrits en allemand. Personne n'avait encore su rendre d'une façon si vivante en quelques pages le caractère propre de chaque historien et le rôle qu'il a tenu dans la formation de l'art et de la science historiques. Le livre I^{er}, consacré à l'Italie, est d'une nouveauté et d'une fraîcheur d'impression surprenantes.

Ce qui fait de cette lecture si agréable un travail scientifique de grande portée, c'est la vision précise des conditions générales qui à chaque époque ont dominé l'esprit des historiens et leur ont imposé leur conception de l'histoire et leur procédé d'exposition : au XV^e siècle, l'admiration de la rhétorique et l'amour de la gloire antique; au XVI^e siècle, les préoccupations politiques et théologiques; au XVII^e siècle, en Angleterre, les luttes des partis; au XVIII^e siècle, l'élargissement de l'horizon sous la double action des sciences de la nature et de l'entrée en scène de la bourgeoisie; à la fin du XVIII^e siècle, la Révolution française; au début du XIX^e siècle, les mouvements nationaux, puis la résistance libérale contre la réaction; au milieu du siècle, la Révolution de 1848 et le mouvement socialiste.

Un autre mérite scientifique, c'est la remarquable indépendance du jugement. M. Fueter ne se laisse influencer par aucune opinion reçue, par aucune préférence nationale. Il rend pleinement justice à Voltaire, en qui il reconnaît un des plus grands réformateurs de l'histoire, le créateur de l'histoire moderne, dégagé de tous les préjugés nationaux et politiques, le premier historien qui ait su dans la masse des faits dégager les traits typiques et importants; le premier qui ait soumis la

tradition à la critique; il salue, dans l'*Essai sur les mœurs*, « la première véritable histoire universelle ». Par contre, il ose ramener au second plan Montesquieu. « Il n'avait aucun sens critique, il lisait ses auteurs comme les juristes leurs codes, occupé seulement de trouver un texte qu'on pût appliquer au cas..., et employait ses matériaux fragmentaires à des conclusions téméraires et des généralisations hâtives. » M. Fueter ne se laisse pas davantage intimider par les noms les plus célèbres, Herder, Hegel, Aug. Thierry, Carlyle, Niebuhr, Droysen, Freeman, Bancroft, Sybel, Treitschke, Taine, Renan, Mommsen; pour tous il montre hardiment le point faible.

L'impression qui se dégage de cette revue de tous les historiens importants à travers cinq siècles, c'est l'extrême lenteur de l'évolution de l'histoire due à la masse des préjugés théologiques, littéraires, politiques, nationaux qui empêchaient les historiens de donner un but rationnel à leurs recherches.

Cet excellent ouvrage vient d'être fort bien traduit en français sous la surveillance de l'auteur, avec quelques notes et additions où la bibliographie est mise au courant; il va ainsi être présenté au public le plus capable de le comprendre.

Ch. SEIGNOBOS.

Louis HALPHEN. L'Histoire en France depuis cent ans. Paris,
Armand Colin, 1914. In-12, 216 pages.

M. Louis Halphen suit, dans ce volume, l'évolution du genre histoire en France depuis le premier Empire jusqu'à nos jours. Il nous montre qu'au début les études historiques étaient complètement abandonnées : les médiocres volumes de Velly ou d'Anquetil contentaient la curiosité publique; mais, sous l'influence de Chateaubriand et de Walter Scot, sous celle du romantisme, le moyen âge est exalté et s'éveille la vocation d'Augustin Thierry. Les publicistes cherchent bientôt dans l'histoire des arguments pour leur théorie politique, tels Thiers, Mignet, Augustin Thierry lui-même, et ainsi prend naissance l'histoire « philosophique ». A elle s'oppose l'histoire pittoresque qui couvre les uns au bout des autres des fragments empruntés aux anciennes chroniques ; M. de Barante est le chef de cette école. Cependant, en 1833, sont créés le Comité des travaux historiques et la Société de l'histoire de France; on donne dès lors la chasse aux documents; les archives sont ouvertes aux travailleurs; des sociétés d'histoire locale se fondent. Mais bientôt on est comme submergé par la masse des pièces inédites; on sent le besoin de venir à l'histoire synthétique, à la construction puissante, et cette période sera marquée par les noms de Michelet, de Tocqueville, de Renan, de Fustel de Coulanges et de Taine. Les études sur l'histoire ancienne sont remises

en honneur et nos lecteurs ont lu l'intéressant chapitre où M. Halphen fait le tableau de cette renaissance de l'antiquité (*Rev. hist.*, t. CXVI, p. 47). Que manquait-il pourtant aux historiens du second Empire? Ils acceptaient trop aisément tous les documents, ne recherchaient pas la filiation des textes, leur donnaient une égale valeur parce que ces textes étaient anciens. Aussi à cet âge succéda le règne de la critique marquée par la fondation en 1866 de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, par la création en 1868 de l'École des Hautes-Études. M. Halphen nous montre l'état actuel de la science où, d'une part, la spécialisation du travail devient extrême, où l'on consacre de massifs ouvrages à quelque épisode de l'histoire, où, d'autre part, la socio-logie s'applique à trouver, par-dessus les contingences, par-dessus les limites des états, les lois mêmes du développement humain. Le livre de M. Halphen est fort suggestif. Sans doute les périodes qu'il distingue ne se suivent pas chronologiquement de façon aussi nette et elles s'entre-croisent parfois; M. Fustel de Coulanges a fait dans la *Cité antique* une synthèse; mais il a prétendu faire une analyse complète des documents dans *l'Alleu ou le Bénéfice*; sans doute aussi, dans cette revue rapide, bien des faits ont dû être laissés de côté; il ne semble pas que M. Halphen ait mis en lumière le rôle de l'Académie des inscriptions (suite des *Historiens de la France*, collection des *Historiens des croisades*, etc.), ni même qu'il ait pleinement rendu justice à l'École des chartes; il n'a pas cité le nom de Hauréau (fin du *Gallia christiana*), ni celui de Longnon (études d'onomastique géographique). Il n'a pas montré l'influence de l'Allemagne sur les études médiévales en France ou sur de puissants esprits comme Renan. Mais son livre doit être considéré comme une esquisse, non comme une étude complète, détaillée, ou, s'il préfère, comme une synthèse où les faits, d'ailleurs très bien connus, sont vus d'un peu haut et doivent entrer dans un cadre rigide dont ils sont parfois tentés de s'échapper.

Chr. PFISTER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— F. S. MARVIN. *The living past. A sketch of western progress* (Oxford, at the Clarendon Press, 1913, in-8°, xvi-288 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Esquisser en moins de trois cents petites pages le développement de toute la civilisation humaine dans le monde occidental depuis les plus anciens âges géologiques jusqu'à la dernière guerre des Balkans est une entreprise qui demande de vastes lectures, de la réflexion, une force de généralisation peu commune. Je n'affirmerai pas que la synthèse présentée par M. Marvin apprenne rien de bien nouveau ni témoigne d'une particulière originalité de pensée. L'auteur est un optimiste, qui voit et qui montre l'humanité, surtout depuis les temps modernes, en progrès constant vers plus de justice et de bien-être. Le passé vit en nous, et il ne cesse de grossir l'héritage que nos enfants recueilleront à leur tour; son étude, sous toutes ses formes, « accroît démesurément notre confiance dans l'avenir ». Tels sont à peu près les derniers mots de cet essai qui témoigne au moins de généreux sentiments; ils suffisent pour en indiquer le ton, le caractère et l'intérêt.

Ch. B.

— Cecil N. Sidney WOOLF. *Bartolus of Sassoferrato; his position in the history of medieval political thought* (Cambridge, at the University press, 1913, in-8°, xxiv-414 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — Il faut féliciter et remercier M. Woolf, élève de M. Figgis, de nous présenter avec tant d'intelligence et de clarté la pensée du célèbre canoniste Bartole, le compatriote, le contemporain de Dante et de Pétrarque, sur la nature du pouvoir impérial ou royal et sur les rapports de ce pouvoir, soit avec la papauté, soit avec les États particuliers. Son livre est un chapitre très instructif de l'histoire des idées politiques au moyen âge; l'œuvre de Bartole a pour base « les conceptions que l'école des glossateurs de Bologne, un siècle au moins avant saint Thomas d'Aquin et la *Politique* retrouvée d'Aristote, avait dérivées des textes du droit romain interprétés à la lettre ». Bartole n'a pas subi l'influence des nouvelles doctrines aristotéliciennes; il voulut « faire sortir des textes une loi pratiquement acceptable plutôt que scientifiquement correcte; mais c'est des glossateurs qu'il procéda, non d'Aristote ». Pour lui, comme pour les glossateurs, l'empereur est toujours le maître du monde. C'est la conception du droit; mais en fait, le monde est divisé en états indépendants et souverains. Bartole

s'incline devant le fait tout en respectant le droit et, par un tour de force de raisonnement logique, il devient le théoricien du nouveau droit politique.

Ch. B.

— John Neville FIGGIS. *The divine right of kings*, 2^e édition (Cambridge, at the University Press, 1914, in-8°, xi-406 p.; prix : 6 sh.). — Cette seconde édition, qui se présente sous un titre légèrement modifié, diffère de la première (voir *Rev. histor.*, t. LXIX, p. 156) en un point important : si elle reproduit presque sans changement le texte et les notes de la dissertation parue en 1896, elle contient trois suppléments nouveaux : 1^o l'analyse d'un traité publié en 1646 par un ministre d'Édimbourg, nommé George Gilles fils, sur le fondement divin du gouvernement et la distinction entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique; il est intitulé : *Aaron's Rod blossoming*; 2^o une biographie du théologien suisse Thomas Lüher, fondateur de la secte érastienne, et un exposé de sa doctrine; 3^o une critique des théories politiques répandues en Europe au XIII^e siècle, surtout sous l'influence du grand canoniste Bartole. Ces additions donnent au livre un caractère décousu qu'il n'avait pas à l'origine. Évidemment, il eût été plus méritoire de refaire l'ouvrage en fondant la matière nouvelle avec l'ancienne; M. Figgis a préféré lui donner la forme d'un recueil d'essais sur la question du droit divin, surtout en tant qu'elle intéresse l'histoire d'Angleterre. L'expression est d'ailleurs prise dans son sens le plus large, puisqu'elle sert de base à toutes les formes de gouvernement absolu, que celui-ci soit dirigé par un monarque, par une Église de forme presbytérienne ou par le chef d'un parti religieux et politique comme celui des Indépendants. — Ch. B.

HISTOIRE DE FRANCE.

— *Au temps de l'Épopée. Lettres de DUPONT D'HERVAL, chef d'état-major à la Grande Armée*, publiées par A. VAILLANT (Paris, Chapelot, in-8°, 154 p.; prix : 2 fr. 50). — Dupont d'Herval est né en Normandie en 1758. Lors de la Révolution, il émigre en Amérique. Il rentre en France après la proclamation de l'Empire, fait partie de la Grande Armée en qualité d'adjudant général à l'État-major et est tué le 7 septembre 1813 à la bataille de la Moskova. Les quelques lettres de lui ici publiées sont adressées à sa femme et à ses enfants. Elles sont remplies de bonne humeur et sont d'une lecture assez amusante; mais elles ne nous apprennent rien sur les grands événements de l'histoire.

C. PF.

— Général PERCIN. *Le combat* (Paris, Félix Alcan, 1914, in-18 jésus, 300 p.). — Le but de l'excellent ouvrage du général Percin est de montrer ce qu'est le combat aux citoyens qui viendront grossir en cas de guerre les effectifs de l'armée permanente. L'auteur estime en outre nécessaire que le public soit instruit des choses de la guerre, afin de pouvoir influer utilement sur le législateur chargé d'élaborer

les lois militaires. « Le combat est un conflit de forces morales. » Il est certain qu'il ne s'agit pas tant d'infliger des pertes matérielles à l'adversaire que de le déloger de la position qu'il occupe et de le désorganiser ainsi matériellement et moralement. Comme le dit justement le général Percin, le feu le plus violent ne peut chasser l'ennemi de la position qu'il occupe, il faut y joindre l'abordage ou tout au moins la menace de l'abordage; la poursuite enfin est un des actes qui consacrent le plus définitivement le triomphe des forces morales. L'auteur analyse en quoi consiste la peur et examine les moyens de la dominer; il termine ainsi : « Les procédés de combat se sont modifiés, mais le cœur humain est resté le même. Le meilleur moyen de se faire suivre sera toujours de se faire aimer. » L'offensive seule, dit le général Percin, permet d'obtenir des résultats décisifs. Il ne faut cependant pas confondre le domaine politique avec le domaine militaire. La France a une politique défensive, mais si elle est amenée à faire la guerre, son devoir sera de prendre le plus tôt possible l'offensive stratégique. L'auteur donne ensuite, pour un lecteur non initié, la physionomie générale du combat. Et pour en donner une idée claire, il fera la description détaillée d'un épisode de la bataille de Coulmiers, mais en s'occupant surtout de l'exécutant. Au préalable, le général Percin examine les notions d'ordre général sur l'emploi des différentes armes. Chasser l'ennemi de ses positions est le but suprême et ce rôle incombe à l'infanterie : l'infanterie est donc l'arme principale du combat. Les armes accessoires sont la cavalerie et l'artillerie. Le rôle de la cavalerie se résume dans le service de l'exploration et dans celui de sûreté ; elle doit aussi recueillir les fruits de la victoire ; le rôle de l'artillerie est d'aider l'infanterie en tirant sur ses objectifs d'attaque et en la débarrassant du feu de l'artillerie ennemie. Dans un dernier chapitre, le général Percin examine les forces qui sont en conflit. Il montre que les forces matérielles ne sont pas tout, qu'il faut y joindre les qualités intellectuelles qui permettent l'emploi judicieux des forces matérielles et les forces morales qui engendrent la victoire. En résumé, l'ouvrage du général Percin, écrit dans un style clair et vibrant, répond admirablement à son but d'être lu par tous. — A. D.

— *Les régions de la France. T. IX : L'Ile-de-France (les pays autour de Paris)*, par Marc BLOCH (Paris, Léopold Cerf, 1913, in-8°, 135 p.; prix : 4 fr. 50. Publications de la *Revue de synthèse historique*). — On connaît ces bibliographies, où sont indiqués les documents et les ouvrages historiques publiés sur une grande région de la France et où sont signalées les questions qu'il resterait à traiter sur cette région. Nous rappelons les excellents fascicules de MM. Barrau Dihigo sur la Gascogne, Charléty sur le Lyonnais, Kleincauz sur la Bourgogne, Febvрre sur la Franche-Comté, etc. Une étude sur l'Ile-de-France¹ présentait des difficultés spéciales. Le mot Ile-de-

1. Au début, M. Bloch fait un excellent historique du mot France et explique

France présente dans le passé comme dans le présent bien des sens différents. Sous l'ancien régime, les limites du gouvernement de l'Ile-de-France sont tout autres que celles de la généralité de Paris, désignée aussi parfois sous le nom d'Ile-de-France; or, quelles limites adopter? M. Bloch s'en tient de façon générale aux pays autour de Paris, ainsi que le porte son sous-titre, et, pour être plus précis, aux territoires de nos départements actuels de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir et Loiret. Il exclut de son étude la ville même de Paris qui, à elle seule, forme une « région de la France ». Des territoires ainsi définis, il nous dit, en termes très justes et très clairs, les caractères géographiques, nous décrivant de façon très heureuse les divers pays : Beauce, Gâtinais, Brie, « France », Hurepoix. Il mentionne les travaux parus sur la région avant le xix^e siècle, depuis le *Recueil des antiquités de Pontoise* de Noël Taillepied et l'*Histoire de Melun* de Sébastien Rouillard jusqu'à l'*Histoire de Chartres* de Doyen, en passant par les travaux de Dom Félibien, de Jacques Doublet et de Lebeuf; les appréciations de ces ouvrages sont très exactes. Il signale pour les xix^e et xx^e siècles les sociétés historiques qui se sont fondées dans la région et les services qu'elles ont rendus à la science; il énumère les instruments que des érudits ont mis à la disposition des travailleurs : répertoires, bibliographies, inventaires d'archives, etc. Suit l'indication des monographies concernant les villes et les communes, soit une période déterminée; et, avec beaucoup de raison, il insiste sur les livres d'archéologie, ceux qui décrivent l'abbaye de Saint-Denis ou la cathédrale de Chartres, les châteaux de Fontainebleau ou de Versailles. On ne s'étonnera pas que M. Bloch, qui s'occupe de l'état des campagnes de la région parisienne au moyen âge, ait attiré notre attention sur les ouvrages concernant la technique agricole. Nous lui savons gré d'avoir tenté un essai de bibliographie des usages locaux, dont il a eu sans doute beaucoup de peine à réunir les éléments. En somme, excellente étude, remplie de vues originales et écrite avec talent. M. Bloch la complétera sans doute, comme il l'a déjà fait dans ses *Additions de la fin*, où il indique les histoires manuscrites d'abbayes, composées par des bénédictins. Nous souhaitons que bientôt il lui soit donné de faire profiter le public de ses nouvelles recherches dans une seconde édition. C. PF.

— Paul COURTEAULT. *Pour l'histoire de Bordeaux et du sud-ouest. Leçons, conférences et discours* (Bordeaux, Mounastre-Picamih; Paris, Aug. Picard, 1914, in-8°, VIII-352 p.; prix : 5 fr.). — Depuis six ans, M. Courteault, professeur d'histoire de Bordeaux et du sud-ouest à la Faculté des lettres, a fait de nombreuses conférences, prononcé des allocutions, écrit des leçons d'ouverture. Il a réuni en un volume celles de ces productions qui lui ont paru dignes de survivre à

comment s'est formée l'expression : Ile-de-France, pour la région limitée par la Seine, la Marne et l'Oise qui faisait figure de presqu'île.

l'occasion (il y en a quatorze en tout) et l'ensemble constitue en effet, autre un volume d'une lecture fort agréable, un recueil utile pour l'histoire de la Gascogne en général et de Bordeaux en particulier. Les conférences sur les fouilles du cimetière gallo-romain de Saint-Seurin, sur les portes de Bordeaux, sur le Château-Trompette, sur le port de Bordeaux et son développement économique, nous font assister à l'évolution si attachante de cette grande ville depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au moment présent où l'on se préoccupe des conséquences bienfaisantes que fait espérer le percement de l'isthme de Panama. Une étude sur les châteaux gascons à travers l'histoire permet de mesurer les conséquences militaires et politiques du partage de la Gascogne entre les rois de France et d'Angleterre dans le quartier quart du XIII^e siècle et contribue à l'intelligence des opérations militaires au temps de la guerre de Cent ans. Comme le XVI^e siècle est particulièrement familier à l'historien de Monluc, M. Courteaulx nous a dessiné de l'humaniste Élie Vinet un portrait finement nuancé, et ce n'est sans doute pas sans intention qu'il a terminé son livre par une étude sur la maison d'Albret qui a donné à la France le plus illustre des cadets de Gascogne authentiques : Henri IV. — Ch. B.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— *Vie latine inédite de sainte Odile par le Père prémontré*
 HUGUES PELTRÉ, avec traduction et notes de dom G. DE DARTEIN
 (Paris, Aug. Picard, 1913, in-8°, LXXXIX-143 p.; prix : 5 fr.). — En 1699,
 le P. Hugues de Peltre, prieur des prémontrés qui occupaient alors les
 bâtiments de l'ancien couvent de Hohenbourg, fit imprimer une vie
 française de sainte Odile, fondatrice de ce couvent. Il avait écrit précédemment
 une vie latine de la sainte restée inédite et dont le manuscrit
 périt dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg; M. de Dartein
 a pu en acquérir une copie à la vente de la bibliothèque de M. Deger-
 mann, de Sainte-Marie-aux-Mines. Il publie d'après cette copie la
 biographie latine avec une traduction et des notes intéressantes; il
 fait précéder l'édition d'une introduction, comprenant une vie du P. de
 Peltre et une étude sur ses sources. Nous aurions été heureux de trouver
 quelques renseignements nouveaux sur la *Vita metrica* de sainte
 Odile que nous avons cherchée inutilement; mais M. de Dartein n'a
 pas été plus heureux que nous. La question de l'orthographe véritable
 du nom de la sainte, *Odilia* ou *Ottilia*, nous paraît de minime impor-
 tance. L'œuvre est un tirage à part de la *Revue d'Alsace*. — C. PF.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— R. W. EMERSON. *Autobiographie, d'après son Journal intime*.
 Traduction, introduction et notes par Régis MICHAUD, professeur à
 l'Université de Princeton, Etats-Unis (Paris, A. Colin, t. I, 1914,
 in-12, 332 p.; prix : 3 fr. 50). — En élaguant du *Journal intime*, qui,

dans l'édition américaine, ne compte pas moins de dix volumes, tout ce qui ne touche pas Emerson, l'histoire de sa vie et de sa pensée, M. Michaud compte nous donner son autobiographie en deux volumes. Il faut le remercier d'épargner aux lecteurs français beaucoup d'inutile fatras; nous y gagnons de pouvoir aisément pénétrer dans une des âmes les plus généreuses, un des esprits les plus élevés qui aient fait honneur à l'humanité. Le tome I, qui comprend les années 1820-1840, nous fait assister à la formation d'une intelligence ouverte à tous les progrès de la science et de la civilisation, mais restée délibérément idéaliste, optimiste et religieuse.

Ch. B.

HISTOIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

— *The Great roll of the Pipe for the 31st year of the reign of king Henry II, 1184-1185* (publ. de la « Pipe roll Society », Londres, 1913, in-8°, XL-299 p.). — Ce rôle est d'une grosseur inusitée; encore est-il loin d'épuiser la somme des documents que nous possédons sur les revenus du roi en cette année financière de 1185; nous possédons en effet encore le rôle des recettes de l'Échiquier pour le terme de la Saint-Michel, qui a été reproduit en fac-similé pour l'Ecole d'économie politique de Londres en 1899 (cf. *Rev. histor.*, t. LXXVI, p. 131), et un autre d'un intérêt exceptionnel : *Rotuli de dominabus et pueris de donatione regis*. Ce dernier texte, actuellement imprimé, sera distribué aux souscripteurs après le Rôle de la Pipe annoncé plus haut, mais il fait partie du même exercice. L'introduction, due à M. ROUND, abonde en indications précieuses. Que de choses on y trouve, en peu de mots!

Ch. B.

— *Diocesis Wyntoniensis. Registrum Johannis de Pontissara, pars secunda* (The Canterbury and York Society, Londres, 124 Chancery lane). — C'est le 37^e fascicule publié par la Société des provinces ecclésiastiques de Cantorbéry et d'York. Il contient la suite du registre de Jean de Pontoise, évêque de Winchester, publié par le chanoine DEEDES. On y peut lire (p. 182) une lettre par laquelle le prélat fait remise de 9,000 livres sur une amende de 10,000 qui avait été prononcée « en présence de la reine de France Marguerite pour injustices commises au détriment de l'évêque par les maire, pair et communauté » de Pontoise (Poissy, 2 avril 1288, n. st.). La note de l'éditeur concernant le mot *pares* doit être supprimée et la date corrigée. Ailleurs (p. 207), le chanoine Deedes restitue avec raison à Jean de Pontoise des « Statuta sinodalia » que Spelman et Wilkins avaient publiés en les attribuant à H. Woodloke, successeur de Jean de Pontoise sur le siège de Winchester.

Ch. B.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales révolutionnaires. 1914, juillet-sept. — H. LION. N.-A. Boulanger, 1722-1759; contribution à l'histoire du mouvement philosophique au XVIII^e s. (biographie et œuvres d'un littérateur mort à moins de trente-sept ans, qui collabora aux premiers volumes de l'*Encyclopédie* et que ses contemporains, le considérant comme un homme de génie, mettaient sur le même rang que Voltaire, Diderot et d'Alembert). — A. MATHIEZ. Hérault de Séchelles était-il dantoniste? (Hérault ne saurait être rangé parmi les partisans de Danton. Il était plutôt hébertiste, moins d'ailleurs par conviction que par calcul et par peur; c'est comme « agent de l'étranger » et non comme ami de Danton qu'il fut arrêté avec celui-ci). — G. VAUTHIER. Le Directoire et le garde-meuble (quand les directeurs furent installés au Luxembourg, leurs appartements furent meublés avec à peu près tout ce qui restait du garde-meuble, puis celui-ci fut fermé. Il devait renaître un peu plus tard, sous l'Empire). — Fr. VERMALE. Acquéreurs et émigrés au début du Directoire (étude, d'après les pièces empruntées aux émigrés des départements du Mont-Blanc et du Léman, quelques épisodes judiciaires qui mirent aux prises les acquéreurs des biens nationaux et les émigrés rentrés provisoirement en l'an IV et en l'an V). — J. ROUX. Le manifeste des Enragés, juin 1793 (publie le texte intégral de l'adresse présentée à la Convention par Jacques Roux, « officier municipal de Paris, électeur du département et membre du club des Cordeliers »). = C.-rendus : Madelin. Danton (compte-rendu par A. Mathiez. Elogieux en somme; « en bonne justice, on ne peut être plus exigeant pour M. Madelin que pour les autres historiens de la Révolution. Son livre, qui sera lu et qui le mérite, sera un stimulant pour nos études »). — H. Jagoy. Les origines de la guerre de Vendée (la thèse soutenue par l'auteur est inadmissible. On ne peut lui concéder que cette guerre eut pour cause unique la persécution du clergé catholique; que les Vendéens fussent dans la main des prêtres, ceci s'explique par l'extrême misère où ils vivaient. Semblable à la Fronde et à la Ligue, la révolte de la Vendée fut en grande partie « une jacquerie cléricale de meurt-de-faim »).

2. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1914, janv.-avr. — Noël VALOIS. Projet d'enlèvement d'un enfant de France : le futur Henri III, en 1561 (en octobre 1561, le duc de Nemours tenta de déci-

der le duc d'Orléans, alors âgé de dix ans, à quitter subrepticement Saint-Germain, où résidait la cour, pour se retirer en Lorraine auprès des Guise; il espérait affaiblir le parti des Huguenots en séparant Catherine de Médicis de ses enfants. Il n'y eut pas de complot, pas d'entente avec l'Espagne. Une enquête sévère ordonnée par la reine-mère prouva que, si Nemours avait voulu faire le jeu des catholiques et des Guise, il n'avait pas sérieusement eu l'idée d'un guet-apens. Fort émue tout d'abord et non sans cause, Catherine finit par permettre à Nemours, qui d'abord avait pris la précaution de se retirer en Savoie, de rentrer à la cour). — L. LEVILLAIN. Le diplôme faux de Pépin le Bref pour Notre-Dame de La Règle en Limousin (diplôme fabriqué au moyen de la Chronique d'Adhémar de Chabannes. Texte de ce diplôme, complété à l'aide de trois copies inconnues de l'éditeur des *Mon. Germ. hist.*). — Robert ANDRÉ-MICHEL. Une accusation de meurtre rituel contre les Juifs d'Uzès en 1297. — Ch.-V. LANGLOIS. Les suppressions de papiers inutiles aux Archives nationales en 1913 (liste très détaillée et très précise des destructions ordonnées, dans les formes d'ailleurs les plus régulières et après un examen scrupuleux des documents ; dressée par l'administration des archives, elle répond par des faits aux imputations injustifiées dont cette administration a été la victime dans la presse). = C.-rendus : *L. Bonnard*. La navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine (bon résumé, qui se lit avec agrément, mais dont les références manquent de précision). — H. Gaecken. Normannische Ortsnamen bei Ordericus Vitalis (bon). — E. Champeaux. Ordonnances franc-comtoises sur l'administration de la justice, 1343-1477 (très utile et soigné). — J. Dufour. Fragments d'un ancien sacramentaire d'Auch (bon). — P. Gratien. Un épisode de la Réforme catholique avant Luther. La fondation des Clarisses de l'Avé-Marie et l'établissement des Frères Mineurs de l'Observance à Paris, 1478-1485 (bon). — Samaneh. Der Marschall des Kaisers im nachstaufischen Reichs-Italien (assez intéressant). = Chronique : on reproduit ici les conclusions adoptées par la Commission supérieure des archives chargée « d'examiner la valeur des allégations portées contre M. Aulard et ses copistes »; on sait qu'après en avoir pris connaissance le ministre de l'Instruction publique a ordonné de « supprimer immédiatement la faculté accordée aux copistes de travailler hors de la salle du public où le contrôle de l'administration peut s'exercer ». — Est reproduite également la loi (4 janvier 1914) sur les monuments historiques.

3. — **Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français.** 1914, janv.-févr. — Récit de l'assemblée générale tenue à Montpellier du 8 au 10 novembre 1913 : note sur les pasteurs Dubourdieu. — G. MERCIER. Étienne Cambolive (avocat à Montpellier, condamné aux galères en 1684). — Paul GACHON. L'œuvre de combat de Bâville en Languedoc. — Ed. HUGUES. Le musée du Désert (au Mas-Soubeyran). — A.-B. HENRY. Notes sur la tour de Constance à Aigues-

Mortes. — Mars-avril. A.-B. HENRY. L'assemblée de Montmars et ses conséquences (14 novembre 1751). — F. PUAX. L'évolution des théories politiques du protestantisme français pendant le règne de Louis XIV (Elie Benoit; les pamphlets publiés en Hollande; Jurieu). — N. WEISS. Calvin en Angleterre, un portrait inédit du réformateur (portrait de Calvin peint en 1564 et conservé dans la Dulwich Gallery; notes sur la traduction anglaise de l'*Institution chrétienne*). — F. REVERDIN. Relevé des noms des prosélytes et réfugiés figurant aux registres du consistoire de Genève à partir de 1660 (à suivre). — P.-E. NOYON et R. GARRETA. Un héritage normand réclamé par les héritiers protestants et catholiques en 1718 (avec notes intéressantes sur Basnage). — Mai-juin. F. TERRISSE. Théophile Terrisse, professeur à l'Académie de Die, 1640-1674 (d'après des documents de la bibliothèque de Genève et des archives de la Drôme). — P. BREUZART. Pierre Titelmans et l'Inquisition en Flandre, 1554-1567 (document extrait des archives du Nord : « Lettres de subdélégation d'inquisiteurs de la foy pour M^e Pierre Thilleman et Jehan Pollet son assesseur, 1^{er} décembre 1555 »). — F. REVERDIN. Relevé des noms des prosélytes et réfugiés figurant aux registres du consistoire de Genève, 1660-1667; suite. — Frank PUAX. Une lettre de Louvois, 8 janvier 1686 (pour empêcher le retour en France, sous déguisement, des ministres exilés après la Révocation). — M^{me} DE CHARNISAY. Les chiffres de M. l'abbé Rouquette; étude sur les fugitifs du Languedoc, Uzès; suite.

4. — **Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle.** 1914, 1^{er} juin.
 — H. MALO. L'expédition d'Écosse en 1708 (article très documenté).
 — J. D'AUBRIES. Les relations entre Rome et la France sous Louis XV et Louis XVI (d'après le tome III du *Recueil... Rome*, par Jean Hanoteau). — G. VAUTHIER. Les cérémonies des écoles centrales (lors de leur inauguration). — F. BALDENSPERGER. Deux lettres de M. de La Tour du Pin au colonel Hamilton (lettres datées de Londres en 1798; elles illustrent les *Souvenirs d'une femme de cinquante ans*). — Rod. REUSS. Une dépêche de Rastatt, frimaire an VII (par laquelle les administrateurs du Bas-Rhin annonçaient la prochaine signature de la paix; dans le même temps, il est vrai, Debry écrivait au Directoire que « la conflagration allait devenir générale »). — L. MAURER. Avant Iéna. Le capitaine Beaulieu (publie les rapports de ce Beaulieu, envoyé pour reconnaître l'emplacement des forces prussiennes en septembre 1806; biographie de cet officier jusqu'à sa retraite en 1826). — J. DURIEX. Le général d'Anglars (biographie : 1756-1836). — A. CHUQUET. Un discours de Napoléon aux troupes saxonnnes, 9 octobre 1813 (d'après deux témoignages contemporains. Cette allocution, traduite par Caulaincourt dans un jargon incorrect, n'excita aucun enthousiasme. Les Saxons restèrent froids ou se mirent à rire). — P. HOLZHAUSEN. Le maréchal Davout à Hambourg, 1812-1813, jugé par ses contemporains allemands; chap. vi : la défense de la place; fin le 1^{er} juillet (excellente étude, très documentée et impar-

tiale). — E. WELVERT. Celui qui découvrit Hoche (Hoche dut sa nomination de généralissime à l'incapacité de Pichegru, à sa victoire de Froeschwiller, mais surtout à la haine que Lacoste et Baudot portaient à Saint-Just et à Le Bas. Biographie de Marc-Antoine Baudot). — P. BART. Le poète Pierre Lebrun, sénateur (publie quelques pages où Lebrun, pour se justifier aux yeux de ses amis du reproche de palinodie, raconte comment il consentit à se laisser nommer sénateur en 1853). — M. CITOULEUX. Vigny et l'Angleterre ; chap. vi. — 1^{er} juillet. Cl. PERROUD. Une famille en 1793-1794. Lettres d'un volontaire (le chef de cette famille est L.-A. Donin de Rosière-Champagneux, ami de Roland, et qui, en 1793, était employé au ministère de l'Intérieur, à Paris. Le volontaire est le fils ainé de Champagneux, Benoît-Anselme, âgé de dix-huit ans et engagé volontaire au 4^e bataillon des Ardennes en avril 1793. Publie la correspondance échangée entre le père et le fils). — L. HUMBERT. Lettres de la comtesse de Balbi, de son fils et de Louis XVIII (lettres provenant de la correspondance du marquis d'Autichamp; en 1794-1795, le comte de Balbi, fils de la comtesse, était dans l'armée des princes sous les ordres de d'Autichamp). — Eug. WELVERT. Barras après Brumaire (d'après les rapports de la police, contrôlés par les témoignages des contemporains; on s'est bien gardé d'utiliser les prétendus Mémoires de Barras, sinon pour en réfuter les erreurs). — P. HOLZHAUSEN. Le maréchal Davout à Hambourg, 1812-1813, jugé par ses contemporains allemands; chap. vii : la fin du siège. — A. MAZON. Rapport d'un Russe sur l'instruction publique en France en 1842. — P. BART. Lettres et billets de M. Thiers (à Lebrun, 1825-1863). — A. CHUQUET. Les francs-maçons du Mexique et l'empereur Maximilien.

5. — **Le Moyen Age.** T. XVII, 1913, nov.-déc. — E. LESNE. La lettre interpolée d'Hadrien I^{er} à Tilpin et l'église de Reims au IX^e s. (fin. Cette lettre renferme un important passage portant concession aux archevêques de Reims d'une série de priviléges qui les rattachent directement au siège de Rome et interdisent la division de leur province ecclésiastique : ce passage a été manifestement fabriqué en un temps où les Fausses Décrétales étaient déjà connues, à Reims même, dans l'entourage d'Hincmar et vers l'année 852). — K. VOIGT. Le diplôme de Thierry III et le privilège de 847 pour Corbie (le diplôme royal serait remanié). = C.-rendus : *Bédier*. Les légendes épiques, t. III et IV (G. Huet montre à quelles difficultés se heurtent encore, malgré tout, les hypothèses de M. Bédier). — W. GOLTER. Die deutsche Dichtung im Mittelalter, 800 bis 1500. — T. XVIII, 1914, janv.-févr. L. LEVILLAIN. Sur deux documents carolingiens de l'abbaye de Moissac (1^o d'un acte de Pépin I^{er} d'Aquitaine confirmant à l'abbaye le privilège d'immunité concédé par Louis le Pieux, il existe une version authentique de l'an 818, connue seulement par extraits, et une autre de l'an 843 ou 844, qui est un faux et dont nous avons le texte complet; 2^o examen d'une charte de 846-848 portant cession par

Austoricus à un abbé Vittard d'un domaine dit *castellum Cerrucium* : rien ne prouve qu'il s'agisse d'un abbé de Moissac ; le domaine est peut-être *Castelferrus*, en corigeant *Ferrucium*). — G. DE BEAUSSE. Note sur un mode de tradition par les reliques (d'après un dessin du xii^e s., dans le cartulaire du Mont-Saint-Michel). — E. CLOUZOT. Les nombres cardinaux dans la toponymie (suivant M. Leite de Vasconcellos, le terme *septem* dans des expressions comme *ad septem aras* n'aurait pas la signification précise de *sept* mais seulement celle de *plusieurs*. M. Clouzot indique des exemples à l'appui de cette hypothèse). — C.-rendus : *Blanchet et Dieudonné*. Manuel de numismatique française, t. I (important article de M. Prou). — J. BURNAM. *Palaeographia Iberica*. — PISSARD. La clamour de haro dans le droit normand (R. de Fréville ajoute quelques exemples à ceux qu'a donnés l'auteur). — MARS-AVRIL. M. WILMOTTE. Observations sur le roman de Troie (au point de vue du style). — P. FLAMENT. Le premier seigneur de Bourbon et la charte de fondation de Chantelle (ce premier seigneur est Aimon au milieu du x^e s.).

6. — La Révolution française. 1914, 14 avril. — E. SAULNIER. Une prison révolutionnaire. Les otages et prisonniers de guerre à l'hôtel du Dreneuc, en 1795; suite et fin (détails intéressants). — Docteur R. LAFFON. La commune de Pazayac, Dordogne, pendant la Révolution (analyse le cahier dressé en 1789 et le registre des délibérations municipales). — ALPH. MÉRY. La fuite à Varennes et la réunion des assemblées primaires et électorales, juin 1791 (chap. I : la convocation des assemblées primaires et électorales; chap. II : la fuite à Varennes et l'opinion); suite et fin le 14 mai (chap. III et IV : les assemblées primaires et les abstentions; chap. V : les assemblées électorales et le décret de suspension du 24 juin 1791). — Commission des archives de la Marine. Rapport annuel du président. — Les destructions aux Archives nationales (lettre d'un Archiviste anonyme qui déplore la destruction de pièces concernant l'histoire universitaire et surtout « l'absence de toute méthode dans la destruction »). — 14 mai. F. EVRARD. L'esprit public dans l'Eure; suite (chap. II : les élections de la Convention; chap. III : l'élan pour la défense nationale); fin le 14 juin (l'hostilité contre les émigrés et les prêtres réfractaires). — L. GAUTHIER. L'organisation des municipalités cantonales dans le département de la Vienne. — Notice sur M. de Lalande (réimpression du *Courrier français* du 19 avril 1807). — Les destructions aux Archives nationales (quelques remarques sur l'utilité des « situations morales des lycées et collèges » et sur les « états numériques et nominatifs des élèves »). — 14 juin. J. POLLIO. Casanova et la Révolution française (montre, d'après les lettres de Casanova publiées par MM. Khol et Pick, que le fameux libertin insultait volontiers la France et la Révolution). — AULARD. Thiers historien de la Révolution française (cette histoire fut avant tout un manifeste de l'opinion libérale, qui s'agita fort en 1823; elle est remarquable surtout par

l'effort que l'auteur a fait pour comprendre les événements racontés par lui et les juger avec équité et bon sens. Montre l'accueil qui fut fait aux deux premiers volumes dans la presse et dans le public). — 14 juillet. A. AULARD. Thiers historien de la Révolution française (fin ; Thiers rendit le grand service de faire entrer l'histoire de la Révolution dans le domaine public et classique, de la traiter autrement que comme une matière à pamphlet, autrement aussi qu'un thème de morale ou oratoire; il élargit cette histoire en y introduisant les finances, il la rendit plus réaliste; enfin, il fut un défenseur courageux de cette Révolution). — J. BERLAND. Mots d'ordre et de ralliement à Châlons pendant la Révolution (intéressant pour l'histoire militaire et politique). — P. VINSON. Un essai de représentation professionnelle pendant les Cent-Jours (à propos de l'article 33 de l'Acte additionnel de 1815). — M. NESI. La résistance au coup d'État du 2 décembre dans les Deux-Sèvres (sources et documents; résistance très faible). — Documents : 1^e les hésitations d'un prêtre jureur (procès-verbal de Condé-sur-Huisne); 2^e un mariage civil sous la Restauration (curieux documents extraits du greffe du tribunal d'Auxerre). — C.-rendu : A. Espitalier. Vers Brumaire. Bonaparte à Paris (ce livre suscitera des polémiques intéressantes).

7. — **Revue de l'histoire des colonies françaises.** 1914, 1^{er} trimestre. — H. MALO. Épisodes de navigation aux Antilles (faits de la guerre de course, à la fin du XVII^e s. et au commencement du XVIII^e s.; d'après des documents des Archives nationales). — E. SAULNIER. Les Français en Casamance et dans l'archipel des Bissagos (mission Dangles, 1828; d'après les archives du ministère des Colonies). — H. F. L'histoire des colonies françaises à l'Exposition cartographique de la Bibliothèque nationale (notes détaillées et intéressantes). — C.-rendu : F.-X. Garneau. Histoire du Canada, 5^e édition, t. I (quelques observations sur les retouches faites par M. Hector Garneau; légères rectifications; au reste, travail digne des plus grands éloges). — Bulletin historique (bibliographie des travaux de Ch. Bréard).

8. — **Revue des études anciennes.** 1914, juillet-sept. — Ph. FABIA et GERMAIN DE MONTAUZAN. Le nouveau diplôme militaire de Lyon : Commode à Sextus Egnatius Paulus (texte du diplôme et discussion d'une théorie de Mispoulet). — B. PICK. Une monnaie de Nicopolis d'Arménie. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT. C. Calpurnius Piso et la conspiration de l'an 818-65 (fin. Les principaux conjurés; le préfet du prétoire Faenius Rufus; Pison, chef nominal de la conjuration; le rôle de Séneque; hésitations et mauvaise volonté de Pison; le meurtre de Néron est fixé au 19 avril, et la conspiration découverte le 18; aveux et dénonciations des conjurés qui sont les premiers arrêtés; inertie de Pison qui n'agit pas et qui se tue; sort des principaux conjurés; le fils de Pison). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines : LXIII. De l'origine des Francs-Saliens. — J. TOUTAIN. Une nouvelle

inscription d'Alésia. — H. DE GÉRIN-RICARD. Enceintes et habitats des environs de Marseille (1^{re} liste). — Voie antique de Marseille à Trets. — Inscriptions rurales de la colonie d'Apt (conservées au château de Collongue, Vaucluse). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — P. ROUSSEL. Une inscription funéraire d'Égypte. = C.-rendus : A. Jeremias. Manuel de l'ancienne civilisation orientale (livre à thèse, où sont groupés des faits très nombreux; rectifications et critique par L. Legrain). — E. Courbaud. Horace (un peu artificiel). — P. Gauckler. Basiliques chrétiennes de Tunisie (remarquable; additions par J.-A. Brutails). — R. Billiard. La vigne dans l'antiquité (sérieux et complet). — Ch. Coffey. L'âge du bronze en Irlande (résumé solide et nourri). — Chronique des études anciennes (Corpus délien; Pandora; Ciris; statuette du musée de Berlin; l'argent et la république romaine; etc.).

9. — Revue des études historiques. 1914, mai-juin. — G. GAUTHEROT. Un démolisseur jacobin : François Daujon (1792-1799; d'après la série F des Archives nationales). — A. AUZOUX. Un incident diplomatique entre l'Espagne et le Directoire, 1798-1799 (incident de personnel; fond assez anodin; récit agréable d'après des documents des Affaires étrangères et des Archives nationales). — L. PINVERT. Mérimée et le combat de Schwardino. Le vrai « Enlèvement de la Redoute » (Mérimée ignore l'âme du soldat). — Vicomte DE REISSET. Mme de Genlis et ses historiens (travaux de MM. Harmand, de Maricourt, Maugras, de Beaumont et Banos, de Parrel). = C.-rendus : H. Malo. Les corsaires dunkerquois et Jean Bart (sujet intéressant; livre remarquable). — Ed. Guyot. Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine (critique vive du style et de « l'esprit universitaire » de l'auteur).

10. — Revue des études napoléoniennes. 1914, juillet-décembre. — P. HAZARD. Leopardi et Napoléon (étude « l'impression que fit, sur l'âme d'un des plus grands poètes du XIX^e siècle, le grand empereur ». Parle surtout des *Dialoghetti*, brochure publiée en 1831 par le père de Leopardi, qui était un ennemi acharné de Napoléon et de toute la France révolutionnaire. Leopardi, qui avait d'abord détesté, lui aussi, le « tyran », était passé au parti libéral, par conséquent à celui de la Révolution. Il refusa de subir la paternité du livre de son père, que tout le monde lui attribuait; mais il continua de ne pas aimer Napoléon). — R. GUYOT. Pitt et Napoléon, d'après M. J. Holland Rose. — L. BATCAVE. La bataille d'Orthez, 27 février 1814. — G. VAUTHIER. La Société maternelle sous l'Empire (société privée fondée par la reine Marie-Antoinette en 1788 pour donner des secours aux femmes récemment accouchées; transformée en 1811 en une sorte d'institution d'Etat sous la présidence de Marie-Louise. Renseignements tirés des registres mêmes de cette société. Après la seconde Restauration, elle redevint société privée sous le patronage de la duchesse d'Angoulême et disparut en 1819). — Id. Médecins français

demandés par l'empereur de Russie en 1809. — M. ESCOFFIER. Les instructions de Lord Castlereagh, plénipotentiaire britannique au congrès de Châtillon, 1813. — A. MANSUY. Revue des revues russes, 1912-1914. — L. HAUTECŒUR. Études sur l'art du premier Empire.

11. — Revue des questions historiques. 1914, 1^{er} avril. — L. MIROT. L'enlèvement du Dauphin et le premier conflit entre Jean Sans-Peur et Louis d'Orléans, juillet-octobre 1405 (Louis d'Orléans et Jean Sans-Peur; exposé de leurs forces, de leurs ambitions et de leurs politiques; les premiers conflits; l'enlèvement du Dauphin, en août 1405, avec la complicité de la reine Isabeau; à suivre). — L. CRISTIANI. Luther au couvent (suite; le commentaire de l'épitre aux Romains, 1515-1517; le dogme de la certitude du salut, 1518). — P. BLIARD. Loriquet et Saint-Acheul (Loriquet directeur de l'établissement de Saint-Acheul; « l'épouvantail et le cauchemar des libéraux impies aux jours de la Restauration », 1814-1828; sources inédites). — P. ALLARD. A propos de l'arc de triomphe de Constantin (combat la thèse du professeur Frothingham, suivant laquelle cet arc serait un ancien arc d'époque très antérieure, remanié pour être consacré au nouveau maître). — R. DE CISTERNES. Louis XV et le comte de Clermont à la bataille de Lawfeldt (1747; documents des archives historiques de la Guerre). — R. BUET. Un apôtre français en Suède à la fin du XVIII^e s. (l'abbé Oster, Lorrain; d'après le livre de MM. Fiel et Serrière). — G. GAUTHEROT. Les destructions d'archives à l'époque révolutionnaire (d'après les pièces des Archives nationales). — P. UBALD D'ALENÇON. Une lettre inédite de Félicité de La Mennais adressée à Gerbet (19 septembre 1833). — A. D'ALES. Le cardinal Rampolla historien (à propos de ses travaux sur sainte Mélanie; une lettre inédite du cardinal à l'auteur). — C.-rendus : *L. Garzend. L'Inquisition et l'hérésie, à propos de l'affaire Galilée* (thèse trop subtile et sans preuves). — O. HAVARD. Histoire de la Révolution dans les ports de guerre (substantiel et curieux). — R. SCHNEIDER. Chronique d'histoire de l'art. — F. CABROL. Chronique d'archéologie chrétienne et de liturgie. — E.-G. LEDOS et P. ALLARD. Chronique.

12. — Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée. 1914, mars. — L'armée du roi, 1674 (I : le recrutement; suite en avril et mai : les soldats). — L'organisation de la Grande Armée de 1813, les levées et l'esprit public, 1^{re} partie; chap. III : la levée de la conscription (suite; fin en avril). — La guerre de 1870-1871. Le siège de Paris; premiers jours du siège, du 20 au 30 septembre; chap. II : premières dispositions militaires; chap. III, en avril : l'action diplomatique du gouvernement de la défense nationale pendant le mois de septembre. — La guerre de 1870-1871. La première armée de la Loire. III : période d'expectative du 18 octobre au 7 novembre; chap. V : projet d'offensive de la délégation du gouvernement. Conseils de guerre de Salbris et de Tours, 24 et 25 octobre. — Mai. La campagne de 1807. La manœuvre d'Eylau (suite; le plan des alliés). — La guerre de

1870-1871. Le siège de Paris. Premiers jours de siège, 20-30 septembre; chap. IV : mesures générales d'ordre administratif et militaire. — La première armée de la Loire; III (suite). — Juin. Une opinion allemande sur la genèse de la décision. — Suite des articles précédents.

13. — **Revue historique de la Révolution française.** 1914, avril-juin. — Baron DE LÜTZOW. Trois lettres inédites à Sir Francis d'Ivernois sur la guerre d'Espagne, 1810-1812, publiées et annotées par O. KARMIN. — O. BEUVE. Un petit-fils de Montesquieu soldat de l'indépendance américaine (d'après des documents inédits conservés aux archives de l'Aube et que M. Céleste n'a pas connus. Ce sont des lettres écrites par Charles-Louis de Secondat de Montesquieu au vicomte de Saint-Chamans-Rébénac, son ami, 1780-1782). — FAVRET. Quelques documents biographiques sur le conventionnel Courtois. — Ch. VELLAY. Les vicaires généraux de Paris et le serment constitutionnel en janvier 1791. — R. VALLENTIN DU CHEYLARD. Sanary et le siège de Toulon; suite et fin. — MARIE-CAROLINE, reine des Deux-Siciles. Lettres inédites au marquis de Gallo, publiées et annotées par le commandant WEIL; suite : 1802-1803. — H. DUVAL. Robespierre et l'admission des femmes dans les sociétés littéraires (compte-rendu d'un discours prononcé à l'Académie d'Arras le 18 avril 1787). — Ch. VELLAY. Un rapport inédit de Robespierre à l'Académie d'Arras, 1787. — ID. Une lettre de Delessart au ministre de France à Mayence sur la question des émigrés, 14 novembre 1791. — O. KARMIN. Le *Journal de Genève* comme source de l'histoire de la Révolution française, 1789-1793. — R. BROUILLARD. Un journal bordelais patronné par Ysabeau, an III. — O. KARMIN. Une lettre inédite de John Adams à Sir Francis d'Ivernois (11 décembre 1795; J. Adams répond à l'envoi que F. d'Ivernois lui avait fait de ses *Réflexions sur la guerre*). — ID. Un récit oublié de la prise du bois de Finges, dans le Valais, par les Français, 28 mai 1799. — Commandant WEIL. Une singulière idée d'un Anglais, partisan et défenseur de Napoléon, en 1815 (copie analytique, prise par la police de Vienne, d'une lettre où un certain Mac Kenrot propose à Marie-Louise de faire parvenir à Napoléon à Sainte-Hélène des journaux et des livres, et conseille aux membres de la famille impériale de former à Londres « un établissement de banque et de commerce sous la raison sociale Bonaparte et C^{ie} », ce qui prouverait « la confiance de la famille dans l'honneur national du peuple anglais ». Peut-être ceci pourrait-il contribuer à mettre fin à « l'exil cruel et à la déportation inconstitutionnelle et illégale de S. M. »). — P. PORTEVIN. Essai d'une bibliographie de J.-B. Carrier; suite et fin.

CHRONIQUE.

France. — M. Georges PERROT, qui est décédé le 1^{er} juillet dernier, était né à Villeneuve-Saint-Georges le 12 novembre 1832. Après de brillantes études au lycée Charlemagne, il entra en 1852 à l'École normale, où il eut pour camarades Fustel de Coulanges, Goumy, Michel Bréal. Après avoir été reçu agrégé des lettres, il fut nommé, le 20 octobre 1855, membre de l'École française d'Athènes. Il explora la Crète où il découvrit le premier fragment de la loi de Gortyne, l'île de Thasos, sur laquelle il écrivit un mémoire remarquable (*Archives des Missions*, 2^e série, t. I). En 1861, après avoir enseigné aux lycées d'Angoulême et d'Orléans, il retourna en Orient, chargé d'une importante mission par l'empereur Napoléon III. Accompagné par Edmond Guillaume et Jules Delbet, il compléta à Ancyre le texte grec du Testament politique d'Auguste, fixa l'emplacement exact d'une série d'anciennes cités de la Galatie et découvrit le champ de bataille où César battit Pharnace. Ce voyage nous valut deux beaux volumes intitulés : *l'Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie* (Paris, 1862-1872, in-4^o, 1 vol. de planches). Tout en rédigeant cet ouvrage, il enseigna la rhétorique au lycée Louis-le-Grand et prépara ses deux thèses de doctorat qui furent soutenues en 1867 : *De Galatia provincia romana* et *Essai sur le droit public d'Athènes*. Il traduisit aussi divers ouvrages de l'anglais, dont la *Science du langage*, de Max Müller (avec M. Harris). Après la guerre, il fut nommé maître de conférences de littérature grecque à l'École normale supérieure, où il enseigna pendant sept années (1871-1878), et de cet enseignement est sorti son livre sur les *Précurseurs de Démosthène*. En 1878, était créée à la Faculté des lettres une chaire d'archéologie, pour laquelle il était tout désigné ; il l'occupa jusqu'en 1883 et il entreprit alors, en collaboration avec Chipiez, ce monument d'érudition qu'est l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*. Il remonta, par delà la Grèce, à l'Égypte, à l'Assyrie, à la Phénicie, à la Judée, à la Perse. On a pu dire fort justement : « Cette œuvre, d'un plan clair et symétrique, où les ailes s'ajoutent régulièrement aux ailes, est pour l'archéologie contemporaine ce que fut l'Encyclopédie du XVIII^e siècle pour les diverses branches du savoir humain : le rayon de bibliothèque où se déposa, en lumineuses assises, l'état actuel de nos connaissances¹. » Le t. I sur l'Égypte paraissait en 1882, le t. X sur la céramique de la Grèce

1. Georges Radet, *l'Histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, p. 338.

archaïque était donné en 1914, quelque temps avant la mort de l'auteur. Se trouvera-t-il un érudit pour poursuivre cette tâche, sur le même plan, si étendu? Le labeur effraiera sans doute les plus vaillants. On peut dire que presque pas un jour ne s'est écoulé depuis 1878 où M. Perrot n'ait médité cette œuvre. Il la portait sans cesse avec lui en sa tête; en ses excursions, en ses courses à travers Paris, on le voyait souvent s'arrêter, pour fixer sur le papier les idées qui se présentaient à lui. Il l'avait commencée à la Faculté des lettres de Paris; il la poursuivit en dirigeant de 1883 à 1904 l'École normale supérieure, où, par sa droiture, par son obligeance, il se concilia, en des temps qui étaient parfois difficiles, la respectueuse sympathie des élèves. Il ne cessa d'y travailler quand, en 1905, il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, à laquelle il appartenait depuis 1874; et pourtant chaque année, outre son rapport annuel, il donnait lecture d'une notice fouillée sur la vie et les œuvres d'un frère disparu : Wallon, Delisle, Longnon par exemple. M. Perrot est mort debout à sa table de travail à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il laisse, avec l'exemple d'une vie très digne, une belle œuvre scientifique, et ce sera l'étonnement des savants de l'avenir qu'elle ait été exécutée par un seul homme.

C. PF.

— M. André LAVERTUJON, ancien ministre plénipotentiaire et sénateur, est mort en septembre dernier à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On lui doit un gros livre, très érudit, sur la *Chronique de Septime Sévère*, texte critique, traduction et commentaire (2 vol., 1897, 1899).

— Dom Marius FÉROTIN, bénédictin du monastère français de Saint-Michel de Farnborough, mort le 16 septembre à l'âge de cinquante-neuf ans, est l'auteur d'une *Histoire de Silos*, abbaye castillane qui possédait une riche bibliothèque et qui occupe une place fort honorable dans l'histoire littéraire de l'Espagne au moyen âge. Il y a joint un *Recueil des chartes* de l'abbaye (1897). On lui doit en outre une étude critique sur le *Véritable auteur de la Peregrinatio Silviae, la vierge espagnole Etheria* (1903). Dans le recueil des *Monumenta ecclesiae liturgica*, il a donné deux gros et importants volumes : le tome V, le *Liber ordinum en usage dans l'Église wisigothique et mozabique d'Espagne, du V^e au XI^e siècle* (1904), et le tome VI, le *Liber mozarabicus sacramentorum et les manuscrits mozabares* (1911).

— M. Henri-Auguste BARCKHAUSEN est mort le 10 octobre à Bordeaux, sa ville natale, dans sa quatre-vingt-unième année. Professeur de droit administratif à la Faculté de droit, il ne publia qu'un petit nombre d'études juridiques ; mais il se fit un nom des plus honorables comme éditeur de textes importants relatifs à l'histoire, aux institutions, à la littérature de sa province. Membre de la Société des bibliophiles de la Guyenne, il publia pour elle les *Essais de Montaigne*, texte original de 1580 avec les variantes des éditions de 1582 et de 1587 (1871 et 1873). Membre de la Commission chargée d'éditer les

archives historiques de Bordeaux, il prit pour lui la plus grosse part, éditant les plus anciens *Registres de la Jurade* (2 vol., 1873 et 1878), le *Livre des priviléges*, précédé d'un *Essai sur l'administration de Bordeaux sous l'ancien régime* (1878), le *Livre des coutumes*, précédé d'un *Essai sur le régime législatif de Bordeaux au moyen âge* (1890). Ces deux derniers volumes (toute réserve faite sur le plan adopté pour l'établissement du texte) sont exécutés avec un soin digne des plus grands éloges. Pour la Société des *Archives historiques de la Gironde*, il publia les registres des Grands Jours de Bordeaux de 1456 à 1459 (t. IX, 1871) et le *Chartularium Henrici V et Henrici VI, regum Angliae* (t. XVI, 1878), recueil de plus de 250 chartes émanées de la chancellerie royale d'Angleterre qui s'étend, en dépit du titre, de 1204 à 1453. La confiance qu'il sut inspirer aux héritiers de Montesquieu lui valut l'inestimable privilège de pénétrer dans les archives, jalousement fermées jusque-là, de La Brède, et c'est au grand historien philosophe bordelais qu'il consacra l'activité de ses dernières années. Déjà, en 1897, il donnait une édition nouvelle des *Lettres persanes*, qu'il reprit sous une forme achevée pour la Société des textes français modernes (2 vol., 1913); en 1900, il fut chargé de publier les *Considérations* d'après les manuscrits originaux et, en 1907, il écrivit un très intéressant volume sur *Montesquieu, ses idées et ses œuvres, d'après les archives de La Brède*. Il y montrait qu'il pouvait se mouvoir aussi aisément dans le monde philosophique du XVIII^e siècle que dans les périodes les plus obscures du moyen âge. Resté jeune d'esprit et de cœur, malgré de cruelles infirmités (le solitaire du cours d'Aquitaine), comme il se qualifiait volontiers, était devenu à moitié aveugle et sourd), il ne cessa de s'intéresser au travail intellectuel et il s'éteignit doucement après trois jours de maladie.

Ch. B.

— M. Marcel REYMOND, mort le 13 octobre à Lyon, à l'âge de soixante-cinq ans, était un historien de l'art des plus distingués. Outre de nombreuses biographies d'artistes italiens : les *Della Robbia* (1897), *Donatello* (1898), *Verrochio* (1905), *Michel-Ange* (1906), le *Bernin* (1911), *Brunelleschi* (1912), qui sont surtout des ouvrages de vulgarisation, on lui doit une étude très fouillée et originale sur la *Sculpture florentine*, qui comprend quatre volumes abondamment illustrés : les *Précurseurs* (1897), le *XV^e siècle* (1898 et 1899), le *XVI^e siècle et les successeurs de l'École florentine* (1900). Il admirait l'art italien et il en parlait avec autant de compétence et de goût que d'enthousiasme ; mais il professait aussi un culte passionné pour l'art français : un de ses premiers écrits avait eu pour objet de dénoncer l'*influence néfaste* de la Renaissance italienne en France (1890). Il vivait d'ordinaire à Grenoble, libre de toute attache officielle et professionnelle, assez mal en cour à cause de ses opinions politiques et religieuses. Il s'attacha avec d'autant plus d'ardeur à sa petite patrie, surtout aux trésors artistiques de sa province dont il étendait volont-

tiers l'influence loin de ses limites naturelles. Une étude sur le *Palais de Justice de Grenoble*, en collaboration avec M. Charles Giraud (1897), lui fournit l'occasion de mettre en relief l'école grenobloise de sculpture au XVI^e siècle, et en particulier l'œuvre de Martin Claustre. A l'Université de Grenoble, il sut, par son activité complaisante, sa chaleur de cœur, attirer et retenir une nombreuse clientèle d'étudiants étrangers dont beaucoup lui sont demeurés reconnaissants. — Ch. B.

— L'inexorable guerre que nous font l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie frappe si cruellement l'érudition française qu'il faudra mentionner seulement les morts les plus douloureuses. Nous annoncerons aujourd'hui celles de MM. DÉCHELETTE et R. MICHEL.

Joseph DÉCHELETTE, conservateur du musée de Roanne, a été blessé mortellement le 3 octobre à la tête d'un bataillon de territoriale à Vic-sur-Aisne, à l'âge de cinquante-trois ans. Neveu de Bulliot, l'archéologue autunois, il fut initié par lui à l'étude de nos antiquités nationales, auxquelles il a consacré un grand nombre d'articles; rappelons seulement son rapport sur *les Fouilles du mont Beuvray (1897-1900)* (1904). Le grand ouvrage de Pic, conservateur du musée de Prague, sur le *Hradisch de Stradonitz en Bohême*, lui fournit le thème d'une instructive comparaison avec les fouilles de Bibracte (1901), et il traduisit en français l'ouvrage du savant tchèque (1906). Ses *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine* (2 vol., 1904) lui méritèrent les éloges unanimes de l'Académie des inscriptions. Enfin, il s'est acquis une renommée qui a dépassé de fort loin les limites de notre pays en publiant son *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, œuvre considérable dont quatre volumes ont déjà paru (1910-1913), mais qui reste malheureusement inachevée.

Robert MICHEL était le fils unique de M. André Michel, le savant professeur d'histoire de l'art à l'École du Louvre; il avait fait de solides études à l'École des chartes, d'où il sortit le premier de sa promotion en 1908, et à l'École des Hautes-Études. Sa thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe : *l'Administration royale dans la sénéchaussée de Beaucaire au temps de saint Louis*, fut remarquée. Publiée sous les auspices de la Société de l'École des chartes (1910), elle semblait promettre un historien sagace à l'étude de nos institutions médiévales; mais l'influence paternelle et le fructueux séjour qu'il fit à l'École française de Rome l'engagèrent dans une voie différente. Ayant trouvé dans les archives Vaticanes de nombreux documents sur les constructions faites par les papes d'Avignon en France au XIV^e siècle, il se fit archéologue sans cesser d'être historien; les textes lui fournissaient des dates précises, des noms d'artistes et d'entrepreneurs, des mentions d'œuvres d'art, une riche nomenclature; il voulut faire de cette masse de matériaux écrits la solide base d'une série d'études sur l'histoire de l'architecture civile, militaire et religieuse du moyen âge. Il se proposait d'en tirer d'abord le sujet de thèses pour le doctorat ès lettres. L'une, sur *l'Histoire des remparts*

d'Avignon, est achevée ; l'autre, sur *les Villes fortes et les châteaux des papes d'Avignon*, n'est encore qu'en préparation. Chaque nouveau voyage dans le Midi, chaque nouvelle visite dans les archives locales lui apportait un supplément d'informations qui l'obligeait à reprendre son travail et à en différer l'accomplissement. Érudit scrupuleux, modeste et qui n'était jamais satisfait de lui-même, Robert Michel était en outre d'une rare distinction morale. Ceux qui ont eu le privilège de le connaître dans l'intimité, en particulier les directeurs de la *Revue historique*, dont il fut pendant un temps le secrétaire, garderont de lui un souvenir ému et reconnaissant. Il a été tué le 13 octobre ; la veille, il avait eu trente ans.

Ch. B.

— Parmi nos jeunes historiens déjà tombés pour la France et la noble cause de l'humanité, nous mentionnons Thierry DE LAMBEL, un des premiers frappés et mort à l'hôpital du Mans des suites d'une grave blessure. Il avait été reçu licencié ès lettres à la Sorbonne et préparait son diplôme supérieur d'histoire et de géographie. Appartenant à une illustre famille lorraine, habitant ce beau château Renaissance de Fléville qu'Israël Silvestre a gravé, il avait demandé à l'histoire de Lorraine le sujet de son mémoire et il devait traiter : La mission de Dupuy, de Lebret et de Delorme en Lorraine en 1624 ; une première tentative de chambre de réunion. Il avait déjà réuni pour ce travail des notes nombreuses que nous tâcherons sans doute un jour de mettre en œuvre. — L'École normale supérieure a été particulièrement éprouvée. A elle appartenait Jean ROUX, qui venait de terminer sa seconde année. Il nous avait présenté un excellent mémoire pour le diplôme sur le concile de Francfort de 794. Il avait traduit de la façon la plus précise les canons du concile, les avait commentés article par article et, de cette étude minutieuse de détail, il avait tiré d'excellentes considérations générales sur la politique ecclésiastique de Charlemagne. Sous-lieutenant au 82^e de ligne, il a été tué à Vaubécourt (Meuse) le 6 septembre. — Edmond BOUCHÉ faisait partie de la promotion de 1910. Il s'était particulièrement consacré à l'histoire religieuse du XVII^e siècle et, pour son diplôme, il avait présenté un mémoire sous ce titre : La consultation des évêques de France en 1698 sur la conduite à tenir à l'égard des Réunis. Il faisait en 1913-1914 sa seconde année de service militaire en qualité de sous-lieutenant au 72^e de ligne et c'est en uniforme qu'il vint passer les épreuves de l'agrégation au dernier concours, que la mobilisation a interrompu de façon si subite. Il fut rappelé bien vite à son régiment et ne put faire la première leçon de l'examen oral. Dans la nuit du 7 au 8 septembre, il était frappé sur le champ de bataille de Pargny-sur-Saulx (Marne). — Georges REVERDY était son contemporain. Il avait fait de très bonnes études au lycée de Montpellier, sous la direction de maîtres qui éveillèrent sa vocation historique. Son mémoire pour le diplôme consista en une traduction et un commentaire d'un recueil de lettres de l'époque mérovingienne conservé à la Vaticane dans le fonds de la reine Christine et connu sous le nom de : *Epistolae Austriacae*. Il montra combien l'édition de

Gundlach, dans les *Monumenta*, était insuffisante, proposa des conjectures très séduisantes pour corriger le texte, expliqua des passages qui, avant lui, étaient incompréhensibles et, dans sa traduction, sut à la fois être fidèle et élégant. L'article de lui que nous avons publié dans la *Revue historique* (t. CXIV, p. 61) : *les Relations de Childebert II et de Byzance*, est un fragment de ce travail; et le *Moyen âge* (2^e série, t. XVII, p. 274) accueillit la *Note sur l'interprétation d'un passage d'Avitus*, où le jeune historien discuta avec beaucoup de fermeté la question du baptême de Clovis. Au concours de 1913, Reverdy fut reçu agrégé et en octobre il partait pour accomplir son service militaire. Il a été tué le 30 août à Haudonville, non loin de Gerbéviller, que les Allemands ont ruiné d'une façon si barbare. — Jules PASCAL appartenait à une promotion plus ancienne, celle de 1906. Il avait suivi les classes du lycée de Grenoble où son père est secrétaire d'Académie; à l'École normale, il se fit inscrire à la section d'histoire et étudia dans son diplôme la condition des terres et des personnes au moyen âge dans le Dauphiné, d'après le cartulaire de l'église de Grenoble et les autres cartulaires locaux. Il aimait ces questions difficiles vers lesquelles le portaient ses études juridiques, poussées en même temps que ses études d'histoire, et aussi un esprit très net ayant, avec le sens des réalités, le besoin de généraliser, et volontiers systématique. Il trouva des solutions très curieuses sur la *condamine*, la *cabannaria*, le mode de propriété des vastes forêts ou des déserts alpins. Reçu second agrégé, il enseigna une année au lycée d'Annecy, puis passa trois ans comme pensionnaire à la fondation Thiers. Il y poursuivit ses études de droit et rassembla les matériaux pour ses deux thèses de doctorat; dans la thèse principale, il se proposait de résumer les théories des sociologues sur le caractère de la propriété primitive; dans la thèse complémentaire, il voulait étudier la situation des classes rurales et l'état des terres en Dauphiné au cours du XVIII^e siècle. Le travail de recherche était déjà fort avancé. En juillet dernier, il venait d'être nommé professeur au lycée de Marseille quand la guerre éclata. Il rejoignit aussitôt son poste de sous-lieutenant au 356^e régiment d'infanterie et, le 22 septembre, il tomba à Lironville (Meurthe-et-Moselle); il fut enterré par ses soldats au cimetière de Noviant-aux-Prés.

Aux familles si cruellement frappées, nous présentons nos condoléances émues. Ces jeunes gens qui se destinaient à l'enseignement et aux paisibles recherches scientifiques ont été de vaillants soldats et sont morts en héros. Que d'espérances, que de belles études historiques ont été anéanties en un clin d'œil! Mais d'autres reprendront la tâche interrompue et la mèneront à bonne fin pour la plus grande gloire de notre chère France reconstituée.

Chr. PFISTER.

Espagne. — L'*Institut d'estudis catalans* de Barcelone s'apprête à fêter le sixième centenaire de la mort du philosophe Ramon Lull; une commission, formée pour concentrer les travaux des érudits catalans, publiera une série d'études biographiques et bibliographiques,

dont cinq, par MM. Gottron, Duran-Rogent, Aguiló, Alói et Rutró, sont déjà prêtes pour l'impression. Une autre commission, dont l'objet est de publier à Majorque toutes les œuvres de R. Lull, fêtera le centenaire en éditant le *Blanquerna* d'après le texte du manuscrit de Munich, dont l'Institut possède une reproduction photographique.

— Aux facultés de droit et de littérature de Madrid a été créée une chaire d'histoire des institutions politiques et civiles de l'Amérique; elle a été confiée, à la suite d'un concours, à M. ALTAMIRA.

Grande-Bretagne. — Un certain nombre de professeurs de l'Université d'Oxford se sont préoccupés de répandre dans le public les notions qu'il faut posséder sur les causes de la guerre actuelle et sur les questions de politique générale qu'elle soulève. Dans *Why we are at war*, six d'entre eux, MM. BARKER, DAVIS, FLETCHER, HAS-SALL, LEGG et MORGAN, ont exposé en six chapitres les origines de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, la course aux armements depuis 1871, le développement de la politique russe, la crise d'où est sortie la guerre, les négociations qui l'ont précédée, enfin les théories nouvelles sur l'État à la mode prussienne, sur la nécessité et la moralité splendide de la guerre, qui ont été enseignées en Allemagne par le professeur Treitschke et le général de Bernhardi. En appendice, on a reproduit les principaux documents diplomatiques dont la lecture est indispensable à toute personne soucieuse d'étudier honnêtement les origines immédiates de la guerre et de déterminer la part de responsabilité qui incombe à chacun des belligérants. On y trouvera notamment une traduction autorisée en anglais des pièces imprimées dans le Livre blanc allemand (Clarendon Press; prix : 2 sh.; une seconde édition augmentée vient de paraître, ainsi qu'une traduction en français due à un professeur français d'Oxford). — A la même librairie a paru une série d'« Oxford Pamphlets » parmi lesquels nous mentionnerons : *Serbia*, par Sir Valentine CHIROL; *Russia; the psychology of a nation*, par P. VINOGRADOFF; *India and the war*, par E. TREVELYAN; *The Germans, their empire*, par C. R. L. FLETCHER; *The value of small states*, par H. FISHER; *Nietzsche and Treitschke; the worship of power in modern Germany*, par E. BARKER. Chacune de ces brochures est mise en vente au prix de 2 pence (25 centimes). — Au même prix, a paru à Londres chez J. Murray une brochure de M. G. W. PROTHERO : *Our duty and our interest in the war* (publ. par le « Central Committee for national patriotic organisations »). C'est la première d'une série destinée surtout à éclairer la religion des neutres.

Le gérant : R. LISBONNE.

